

LE SECRET DE PENNY

Écrit par

Andrea Dalva

Ce récit est une œuvre de fiction.

Par conséquent, toute ressemblance avec
des situations réelles, des lieux ou des
personnes existantes ou ayant existé ne
saurait être que fortuite.

PROLOGUE

Si l'Océan devient ma tombe, je n'ai pas le droit d'être aussi triste.

Je flottais sur le dos. Ma conscience dérivait, à l'image de mon corps entraîné par le courant doux et mouvant d'une houle paisible. Les mouvements des vagues adoptaient un refrain, comme une dernière berceuse qui m'accompagnait. Je savais que le destin n'existait pas, et pourtant, j'avais l'impression qu'en ce moment, la Terre ne pensait qu'à mon existence et qu'elle n'avait créé cet instant que pour moi. Toutes les étoiles du ciel se reflétaient sur la surface des vagues et me donnaient l'impression de flotter au milieu de l'Univers lui-même.

J'essayais de me dire que c'était bien la fin et que ce n'était pas si terrible.

Il existe de pires cimetières où reposer ses os.

CHAPITRE UN

GABIN

« Penny, c'est pour Pénélope ? »

La nouvelle a haussé les épaules.

Je l'appelais « la nouvelle », mais cela faisait déjà deux mois qu'elle avait rejoint l'équipe. Nous déchirions les rebords des cartons pour les jeter dans les conteneurs derrière le bâtiment du fastfood. Le moment n'était pas évident, voire même plutôt pénible ; le soleil, haut dans le ciel, cognait sur nos crânes, la puanteur des poubelles imprégnait nos narines et le temps commençait à s'étirer en ce milieu d'après-midi.

Pourtant, depuis quelques semaines, je ne trouvais pas la tâche si désagréable.

Implanté au sommet d'une falaise de calcaire, l'établissement de restauration détenait une vue dégagée sur la baie. Il s'agissait même d'un des meilleurs points de vue de l'île. On y distinguait la ville de Pieter plus au Sud, une partie de la forêt qui grignotait la roche sur la gauche et en contrebas, se trouvait le Port Mairead, petit assemblage de pontons où étaient amarrés les barques et les voiliers d'Auskain.

Excepté trois cabanes de chasseurs et la route passante à quelques mètres derrière, la falaise restait très sauvage, bordée par le maquis de toute part. Le fastfood servait majoritairement d'escale entre Auskain, le petit patelin le plus proche et Morrow, la plus grande ville de l'île. Lorsqu'il fallait faire un crochet entre les deux localités et qu'on avait faim, les gens s'arrêtaient ici. Le bâtiment avait été construit il y a six ans. J'y travaillais depuis la sortie du lycée. Ça allait bientôt faire deux ans que je passais mes journées dans une atmosphère de frites grasses et de tintamarre de cuisine. Je pouvais trouver un boulot

moins agaçant, je n'en doutais pas, mais chaque fois que j'y songeais, l'océan s'imposait à moi.

À plusieurs kilomètres des côtes européennes, dans le Bassin Nord-Ouest de l'Atlantique, se trouvait un rocher appelé Erauskain, mot issu d'un vieux mélange linguistique. Littéralement, cela se traduisait par « *poussières sur la hauteur.* »

Le rocher se divisait en trois villes, comprenant Auskain petit coin de pêcheurs, puis Morrow à deux kilomètres, disposant de l'établissement de mairie, des écoles et la majorité des structures municipales, ainsi que Pieter, un entre-deux plus authentique. Avec une forêt dense en son milieu et des points d'accostages disponibles sur tout le littoral de l'île, nous retrouvions autrement le Port Mairead pour les coquilles de noix ou Morrow Docks qui comprenait de longs quais et abritait les cargos commerciaux.

Les activités d'échanges maritimes remontaient à plusieurs siècles, l'île ayant servi d'étape de repos pour des bateaux il y a bien longtemps et cela avait créé un assortiment de cultures très dense pour un si petit bout de terre ; des Français, des Espagnols, des Anglais, des Italiens. On y trouvait de toutes les origines, principalement de pays colonialistes.

Quant au fastfood, de par sa position, il pouvait être rejoint en voiture, mais également à pied, en empruntant un petit chemin qui longeait le littoral depuis Auskain. Les élus locaux avaient même ajouté une plateforme en bois devant le bâtiment, indiquant l'endroit où la vue était optimale. En périodes de forte affluence, la falaise grouillait de touristes qui s'enthousiasmaient du coin, mais pour le reste de l'année, le paysage n'appartenait qu'aux cinq employés du

fastfood et de son gérant, Marchetti. Depuis quelques semaines, cependant, nous étions six, en comptant Penny.

Lors de nos pauses ou des heures creuses, nous pouvions nous permettre de venir souffler au-dessus des rochers et contempler l'océan qui changeait de couleur à chaque heure de la journée.

Parfois, il y avait aussi des goélands, des mouettes et des cormorans qui se perchaient à nos côtés. Ils fouillaient les poubelles du fastfood ou cassaient des coquillages récoltés sur les rochers. J'aimais m'attarder pour les observer ou les dessiner, même s'il m'arrivait de m'égarer sur mon téléphone et gaspiller mes minutes de temps libre sur l'écran. Tiago, lui, fumait tout le temps, prenant cependant garde à déposer la cendre dans un récipient portatif. Penny, en revanche, se contentait de s'asseoir et de contempler la vue, sans aucune distraction. Je me demandais parfois pourquoi elle ne prenait pas un livre, pour passer le temps, parce que je savais qu'elle adorait lire, mais non, elle préférait ne rien faire. Elle regardait, c'est tout. C'était à croire, parfois, qu'elle distinguait véritablement quelque chose qui m'échappait au-delà de l'horizon.

À l'opposé des moments de rushs, où la transpiration se mêlait aux odeurs de fritures, j'admettais que l'emplacement de l'établissement était la seule raison qui m'avait poussé à rester. J'avais, ainsi, toujours ressenti des sentiments ambivalents lorsque je venais travailler.

Passant le dos de ma main sur mon front plein de sueur, je répugnais déjà à l'idée de retourner m'enfermer dans les cuisines où la chaleur des machines en marche se condensait dans notre petit espace de travail. Ma tenue était couverte de tâches graisseuses et les chaussures de Penny étaient encore

collantes à cause d'une boisson qui avait été renversée sur le carrelage ce matin.

Nous déchirions un énième carton et j'ai pourtant surpris un sentiment de bonheur qui rampait sous ma peau. L'océan n'était même pas à portée de vue.

Bien sûr, si les premiers jours, cela m'avait étonné, maintenant je savais que j'avais trouvé une seconde raison de rester.

PENNY

Lorsque la marée descendait, l'eau se retirait des plages et des quais, délaissant des dizaines d'algues et de coquillages éparpillés et les oiseaux, principalement des mouettes, se faisaient un festin. Les sillons de l'eau creusaient des dessins dans le sable, le sel rongait les rochers et c'était tout un spectacle.

J'étais installée près d'un escalier taillé dans la pierre. Mes pieds pendaient dans le vide, à la hauteur de la barrière qui surplombait le Port Mairead. Avec mon bout de corde, j'enchaînais les nœuds sur la barrière, tranquillement, lentement, au rythme de la matinée. Un nœud de cabestan, puis je le défaisais, un nœud en huit, je l'effaçais, encore un nœud en huit, puis un nœud de chaise.

En parallèle, le port s'éveillait. L'équipe de surveillance nocturne désertait les lieux, remplacée par le gérant de la journée, Monsieur Albert, qui vérifiait ensuite les passages des marins dans la zone, bien que je ne sache pas quel voleur s'aventurerait sur ces quais ; les cargos de marchandises étaient abrités

plus au Nord, à Morrow Docks, ce qui délaissait à Auskain les bateaux à voile ainsi que quelques zodiaques dédiés à la plongée.

La plus grosse embarcation de Mairead Port était celle de la police marine, accostée juste à l'entrée du port, à côté de la pompe à essence et du poste de secours.

L'espace présentait la forme d'un U. Le pourtour était constitué de digues, érigées pour prévenir d'un potentiel débordement et de futures inondations. Elles présentaient un aspect incurvé censé accompagner la forme des vagues pour qu'elles retournent dans l'océan sans submerger la côte. Des bouées de sauvetage étaient accrochées tout le long du muret, en cas où quelqu'un tomberait des remparts jusque dans l'eau. Cela arrivait au moins une dizaine de fois par an. Le dernier mort ainsi remontait à trois ans.

Plus loin, les autres bouées rouge et verte qui guidaient l'entrée et la sortie des bateaux, étaient parfois secouées par le vent, mais flottaient à présent tranquillement. L'océan était serein, aujourd'hui.

Lors des jours de forte houle, il arrivait que de grosses vagues déferlent dans la baie, au point de recouvrir parfois la pente, inondant le point de mise à l'eau pour les bateaux et éclaboussant le petit rouge phare, au bout de la baie.

À cet instant, dans cette atmosphère paisible, le phare ressemblait à un veilleur, droit et concentré sur l'horizon.

Je continuais mes manigances. Un nœud d'amarrage, un tour mort et deux demi-cercles, puis retour au nœud en huit.

En cette marée basse, l'odeur des embruns imprégnait l'air, se déposant jusque sur le linge qui pendait sur les balcons. Si à Morrow les habitations étaient nombreuses, récentes et modernes, les maisons d'Auskain présentaient davantage un aspect de maisons de villages, grappillant autour de la colline

comme des champignons colorés. On y trouvait du rouge, du bleu, du vert, du rose et la seule chose qui demeurerait similaire au milieu de cet arc-en-ciel, était les portes d'entrées blanches, présentant un cercle bleu en son centre.

La ville d'Auskain n'était faite que de montées et de pentes qui usaient les genoux. Les vieux de l'île finissaient par grincer des jambes comme des robots rouillés ou des marionnettes en bois. De plus, de par l'agencement des maisons, les rues étaient souvent étroites. Certaines demeuraient aménagées, suffisamment grandes pour s'y faufiler en scooter, tandis que d'autres étaient directement taillées dans la pierre, ne laissant de la place que pour une personne à pied. Plus on s'approchait de Mairead Port, plus les habitations étaient délabrées et les volets de bois usés par le sel.

Au sud, la ville de Pieter était davantage protégée à l'intérieur des terres, échappant à une détérioration aussi conséquente qu'Auskain.

Autrefois, les premiers installés sur l'île se servaient de petites barques, conduites par de grosses perches pour se déplacer le long du littoral, pareilles aux gondoles de Venise, et utiles pour le commerce de l'île. À notre époque, les locaux avaient conservé une certaine relation à l'océan, mais ils étaient moins nombreux qu'alors. Beaucoup ne jetaient plus un regard à l'étendue azurée qui envahissait l'horizon.

« Allez, Penny. Lève-toi. Arrête te perdre ton temps. »

Je me suis levée et j'ai dépoussiéré mon jean en rétorquant ;

« J'aime perdre mon temps. C'est même mon activité préférée. »

Je me suis tournée vers mon père qui souriait ;

« Tu vas être en retard. Et moi aussi. »

J'ai posé un dernier regard sur l'océan et glissé la cordelette avec laquelle je pratiquais mes nœuds dans la poche arrière de mon jean. Il y avait quelque

chose, ici, dans la brise aux relents de sel, dans les embruns et le bruit des vagues, qui me rappelait chez moi. Pourtant, je le savais, que ce n'était pas une si bonne chose que ça.

J'ai accompagné mon père jusqu'à son rendez-vous professionnel. Il était conseiller écologique en aménagement durable. Sa réunion rassemblait plusieurs représentants locaux ainsi que Monsieur le Maire près d'un entrepôt vide, afin de discuter des possibilités d'exploitation du lieu. Auskain n'étant pas très grande, il ne nous a fallu qu'une dizaine de minutes avant d'atteindre l'endroit. Une fois arrivés devant l'entrée du bâtiment, mon père m'a tendu sa mallette, le temps de rajuster sa cravate et lisser ses manches de chemise. En jetant un coup d'œil à l'intérieur, j'ai pu apercevoir six autres personnes en costard qui piétinaient dans l'endroit vide.

Mon père a récupéré sa mallette et a souri ;

« Maintenant, file. »

J'ai fait demi-tour pour rentrer à la maison, ce qui m'a pris trente minutes à petites foulées. Dans le hall, j'ai échangé mes chaussures abîmées par le sel pour des baskets neuves. J'ai récupéré mon sac et je me suis plantée sur le palier, attendant la voiture de Gabin, qui s'était proposé de devenir mon taxi lorsque j'avais accepté ce travail au fastfood.

J'avais essayé de ne pas me laisser influencer par l'endroit lorsque j'étais venue faire mon entretien d'embauche.

Le gérant, Emilio Marchetti, m'avait suggéré de nous asseoir au bord de la falaise pour discuter et il m'avait simplement fait répéter ce qu'il y avait déjà écrit sur mon CV. J'avais déjà quelques références de caissières dans deux magasins et trois chaînes de restaurant situés à Morrow. Je n'avais seulement pas révélé que je m'étais faite virée de mes précédents emplois. C'était

également la raison pour laquelle j'étais montée jusqu'ici pour trouver du travail. Mes parents ne le disaient pas, mais la famille Torre commençait à se lasser de mes licenciements chaotiques.

En terminant l'entretien, le gérant avait dit qu'il était partant pour m'embaucher et j'avais répliqué que j'y réfléchirais. Mais en quittant l'endroit, je savais déjà que j'y reviendrais.

La semaine d'après, j'avais fait la connaissance de l'équipe. Monica, Gabin, Tiago et Evie. Ils habitaient presque tous à Auskain et ils m'avaient rapidement dressé leurs propres portraits.

Monica et Tiago étaient là à temps partiel, le temps de leurs études de droit. Ils ne se connaissaient pas auparavant, et avaient été surpris de découvrir qu'ils partageaient le même objectif. Evie avait la trentaine et assurait simplement le boulot pour une rentrée d'argent stable, élevant en parallèle sa fille de dix ans. Gabin, lui, travaillait ici en attendant de pouvoir gagner de l'argent dans le secteur qui le passionnait réellement, à savoir l'illustration.

Gabin était un Demontreville. J'avais appris qu'il ne vivait qu'à quelques pâtés de maison de chez moi. Il habitait encore avec ses parents et son frère, Antoine. Les enfants Demontreville étaient métis. Leur mère avait déménagé de la Nouvelle-Orléans il y a quelques années avant de rencontrer leur père sur l'île. En voyant les frères côtes à côtes, on avait l'impression qu'il était plus facile de vivre pour Antoine et que pour Gabin, par la manière dont ils portaient leur confiance sur le visage.

Or, Antoine était gay. Il sortait avec Tiago, un de mes collègues, depuis plus d'un an. Lorsque Tiago avait mentionné un besoin d'argent, c'était Gabin qui avait évoqué l'offre d'emploi au fastfood. Antoine y passait régulièrement pour voir son copain, son frangin et manger des burgers.

Je me souvenais encore de ma première pause, lorsque j'avais pris des frites à grignoter et m'étais installée au bord de la falaise. Monica était arrivée en marmonnant ;

« Ça m'énerve. Tous les gars qui me plaisent sont gays, tu le crois ça ? »

Comme je ne répondais pas, elle avait enchaîné ;

« On suit les mêmes cours. Je me suis vraiment dit que c'était un signe du destin. À cause de lui, mes notes ont dégringolé.

-Peut-être est-ce le signe que tu dois te concentrer sur autre chose que les garçons. »

Je n'aimais pas beaucoup parler. Quand je parlais, je disais rarement ce qu'il fallait.

Cette fois, j'avais raté une occasion de me taire.

Monica a grimacé et répliqué ;

« J'ai de l'ambition, je te signale. Je fais des études de droit. Toi tu bosses là à plein temps je te rappelle. »

Puis elle était repartie.

Cela avait mis le ton sur l'ambiance, mais elle avait raison. Je ne recherchais pas l'ambition. Je continuais à travailler, juste suffisamment pour pouvoir me payer ma propre planche à voile.

Mon temps libre, c'était sur l'eau que je le dépensais.

Enfant, j'avais pris des cours de navigations et je me débrouillais bien, mais je voulais mon propre matériel. J'avais reçu ma première paie il y a quelques semaines. Je me gardais bien de la dépenser dans le non-utilitaire, économisant pour ce qui m'intéressait vraiment.

Mes parents, qui pourtant avaient toujours comblé tous mes besoins, répugnaient à m'acheter une planche. Ils craignaient quelque chose que j'attendais avec impatience. Jusqu'à ce que je l'obtienne, je me contentais de louer l'équipement. Le Mairead Port comportait une section de gardiennage de matériel de locations, principalement nautiques.

Les reflets de la mer mouvante, les cheveux dégoulinants d'eau salée, et le soleil qui tapait contre le crâne. Ces moments étaient magnifiques et j'avais, cependant, parfois l'impression de sombrer une seconde fois. Cela me rappelait que jamais plus, je pourrais rentrer chez moi, tout bonnement parce qu'il n'existait plus.

En arrivant au fastfood ce matin, j'avais décidé de m'endurcir le cœur parce que si je voulais continuer de marcher et de respirer, je ne devais plus rien ressentir. Ça a fonctionné les premières heures, mais c'était toujours plus compliqué lorsque Gabin était dans les parages. Vers quinze heures, nous nous sommes retrouvés à nous échapper du tumulte intérieur pour découper des rebords en carton dehors et les jeter dans les conteneurs dédiés à cet effet. Gabin était le genre de personnage qui posait beaucoup de questions. Malgré mon mutisme, il ne se décourageait pas. Au bout d'un énième débit, il a fini par lancer :

« Penny, c'est pour Pénélope ? »

J'ai haussé les épaules.

Non pas je ne connaissais pas la réponse, mais elle me déplaisait hautement. Chez moi n'existait plus. Chez moi avait disparu pour toujours.

Alors pour l'instant, je préférais me dire que Penny, c'était simplement pour Penny.

TIAGO

« Quel est le numéro de votre commande ? » ai-je demandé au client aux joues rouges qui commençait à perdre patience, déversant son agacement sur moi depuis déjà trois minutes.

Ce dernier m'a craché quelques chiffres, que j'ai inscrits dans ma tablette, mais comme la connexion était lente, le site tournait dans le vide. D'abord quelques secondes, qui se sont rapidement transformées en minutes.

L'impatience du client grandissait visiblement. Je commençais à prier le Dieu de l'informatique pour accélérer le processus de cette foutue machine, quand mes yeux ont balayé la salle du regard et que j'ai entrevu mon salut en la personne de Penny Torre, qui revenait de l'arrière salle en compagnie de Gabin.

Les cuisines étaient en effervescence, plongées dans le bruit et la chaleur, bondées, mais Gabin a paru sentir ma panique de loin. Il a filé un coup de coude à Penny et cette dernière a haussé un sourcil à mon encontre.

Je détestais quand elle me regardait.

Penny n'en avait pas conscience, mais elle possédait des yeux très effrayants. Je ne savais pas si c'était son expression ou leur couleur noire, mais c'était à croire qu'elle voulait toujours me casser la figure quand je disais bonjour.

Pourtant, à cette seconde précise, j'ai décidé de faire de mon ennemi quotidien, un allié puissant. Penny était une petite blonde, ce qui lui donnait l'avantage de l'effet de surprise lorsque les gens découvraient sa véritable nature.

Mes deux collègues ont traversé la cuisine et tandis que Gabin s'éclipsait derrière la plaque de cuisson, Penny a dépassé le comptoir et rejoint mes côtés. Penchant la tête sur le côté, elle a toisé le client et demandé :

« Quel est le problème ? »

Notre gérant nous avait enseigné à prononcer des formulations plus élégantes, telles que « En quoi puis-je vous aider ? » mais Penny n'était pas du genre à faire des manières. Je crois que même Marchetti avait un peu peur d'elle, alors il ne disait rien.

« Amenez-moi quelqu'un d'intelligent. » a dit le client.

J'avais une grande tendance à ne pas faire grand cas de ce que les gens pensaient de moi ; qu'ils me considéraient comme stupide, comme trop différent, comme une erreur de la nature. Parce qu'autrement, cela m'aurait rendu la tâche de vivre plus compliquée. Ainsi, l'insulte est réellement passée outre mon esprit.

Par contre, j'ai bien vu le sourire de Penny.

Si les yeux de Penny étaient effrayants, vous devriez la voir sourire ; c'est encore pire.

« Ce jeune homme ici présent est premier de sa promotion, en quatrième année de droit, a-t-elle relaté, d'un débit aussi neutre que la surface lisse d'un lac. Je pense que ses capacités cérébrales dépassent largement votre cerveau et le mien réunis. »

Monica a déposé une nouvelle commande à emporter sur le comptoir. Penny s'est emparée du ticket agrafé sur le sachet au nom de Perez et a pris la tablette de mes mains pour vérifier la commande du client.

« Votre vœu a finalement été exaucé, a dit-elle. Maintenant le bureau des plaintes est fermé. »

Elle a tendu le sachet au client, écrasant le sac sur son torse par la même occasion. Elle a ensuite relâché la commande et le client a rattrapé le sac de justesse avant qu'il ne dégringole sur le sol.

Gabin a surgi à ma hauteur, tandis que Penny s'éloignait pour rejoindre les cuisines ;

« Tu crois que c'est une réelle confiance ou juste du bluff ? » ai-je glissé.

Gabin a croisé les bras en fixant Penny.

« Après deux mois, je ne pourrais toujours pas te dire. »

À la fin de la journée, Monica débauchait plus tôt, nous délaissant le soin du rituel de fermeture. Je terminais de nettoyer le sol, Penny les tables et Gabin les cuisines.

Nous avons ensuite tous les trois rejoint la voiture de Gabin. Ma maison était sur son chemin et Penny était presque sa voisine, alors nous nous étions arrangés pour partager les frais d'essences et utiliser un seul véhicule. D'autant plus que Penny n'avait pas de voiture, et moi, pas de permis.

J'ai été le premier à être déposé. En sortant, l'atmosphère rafraichie m'a fait éternuer. La voiture s'éloignait, alors que je regagnais ma rue. Dans le même temps, j'espérais ne pas croiser le Marchand de Sable.

Près de chez moi, il y avait ce drôle de quinquagénaire qui regardait la mer depuis sa chaise en plastique.

Il tenait un petit restaurant spécialisé dans les produits de l'Océan, y servant des mets tels que de la bouillabaisse, des beignets de crevettes, de la morue, des huîtres, et parfois, il récupérait même des anguilles.

Bien que j’y mangeais de temps en temps, le soir venu, je préférais ne pas lui parler, me contentant généralement d’un signe de la main, avant de pénétrer chez moi.

Il possédait un accent slave et des cheveux platines démontrant bien qu’il ne venait pas d’ici. Je ne connaissais pas ses origines précises, mais tout le monde l’appelait le Russe. Un autre qualificatif qui revenait régulièrement, cependant, était le Marchand de Sable, parce qu’il racontait les histoires de la mer, ses mythes et ses légendes.

On racontait qu’il distribuait des contes, si fantasmagoriques, qu’ils revenaient vous retrouver dans votre sommeil sous la forme de rêves.

Ou plus souvent, sous l’aspect de cauchemars.

Comme j’étais décidé à bien dormir cette nuit, un sentiment de soulagement m’a assailli en refermant la porte de mon appartement.

PENNY

Mes pieds s’enfonçaient dans le sable, quand une petite vague est venue les recouvrir, avant de repartir, tranquillement. La sensation me pinçait toujours le cœur. J’y venais pourtant tous les jours. J’aurais dû m’y habituer.

Le soleil était à peine levé, en cet instant. La brume s’évaporaient sur la mer, tandis que l’atmosphère se réchauffait. Les lampadaires qui s’enchaînaient le long de la jetée se sont soudainement éteint. Je suis remontée par les marches taillées dans la roche, mon regard s’attardant sur l’image de l’île.

Si tout le monde l’appelait le « Rocher », il était réducteur de la considérer ainsi. Grâce à des intempéries régulières, Erauskain n’était pas reconnue pour un climat tropical, mais davantage pluvieux et brumeux. Elle défendait ainsi sa

beauté par des collines verdoyantes et un maquis dense en son centre. Je pouvais contempler quelques bouts de verdure, en arrière-plan des maisonnettes entassées sur la pente. Dans la lueur matinale, cela conférait à l'endroit un aspect magique.

Pressée par l'heure, je suis retournée à la maison en quelques minutes et j'ai filé ma chambre. J'ai attrapé mon sac, y glissant un bouquin, mes écouteurs, mon porte-monnaie et j'ai enfilé la bretelle par-dessus mon épaule. Ce faisant, j'ai jeté un coup d'œil à mon téléphone, remarquant que je n'étais pas si retardée que cela. Mon regard s'est arrêté par la fenêtre, d'où on pouvait apercevoir un bout d'île, un pan de rocher qui surplombait le vide et l'océan, juste en dessous. Je redescendais les marches, lorsque je croisais ma mère dans le hall. Elle a désigné mes chaussures pleines de sables qui traînaient dans l'entrée, et que j'avais depuis échangé contre mes baskets et elle a dit ;
« Tu es allée à la plage ?

-Oui. »

Comme d'habitude, elle a eu un sourire triste, puis elle m'a proposé qu'on prenne le petit déjeuner ensemble, parce que j'avais encore du temps. Je me doutais que c'était pour un reproche, mais j'ai quand même accepté. Elle a fait couler le café, j'ai toasté le pain et nous nous sommes attablées.

Je grimpais aux côtés de Gabin dans la voiture pour me rendre au fastfood, et il souriait ;

« Salut, a-t-il lancé.

-Salut. » ai-je répondu.

Nous devions récupérer Tiago en chemin, et tandis que Gabin s'arrêtait sur le bas-côté, j'ai remarqué le Russe qui nous observait depuis sa chaise en plastique, à côté la devanture de son restaurant. Il a salué Gabin ;

« Demontreville. »

Comme d'habitude, j'ai détourné le regard et comme d'habitude, Gabin n'a posé aucune question.

La matinée s'est déroulée très rapidement, entre les différentes commandes à emporter, les requêtes de certains clients pressés, les problèmes techniques avec le matériel et bientôt, nous avons atteint le début de l'après-midi.

Chaque jour, Gabin me rabâchait les oreilles à propos d'Antoine. Gabin parlait plus souvent de son frère que de lui-même. Il semblait le trouver plus intéressant que sa propre personne. J'avais appris qu'Antoine souhaitait devenir géologue et qu'il étudiait à Morrow, où se tenait le seul établissement de faculté de l'île, dont les thématiques étaient davantage orientées sur l'environnement et l'histoire maritime.

Chaque semaine, Tiago m'assénait d'anecdotes concernant Antoine. À quel point il était intelligent et attentif et qu'il était le meilleur petit copain du monde.

Ces dernières semaines, j'avais seulement entrevu Antoine trois fois, sans jamais échanger un seul mot avec lui et pourtant, entre mes deux collègues, j'avais l'impression d'en connaître plus sur sa vie que sa propre mère.

Je débarrassais un plateau, quand Tiago a changé de sujet, déviant sur ses propres études. Notre île n'était pas suffisamment vaste pour abriter une seconde université, alors Tiago suivait ses cours de droit en ligne.

Il aurait pu partir pour étudier ailleurs, mais il n'avait pas souhaité quitter Auskain tout de suite. Une partie avait un rapport avec Antoine, mais Tiago

était suffisamment discipliné pour réussir à distance. Je l'imaginais bien se pointer physiquement seulement pour passer l'examen du barreau et l'obtenir haut la main. C'était une sacrée tête. Mais en attendant de mettre la pâtée à des politiciens véreux au tribunal, il devait bien gagner de l'argent. Je l'observais tandis qu'il courait dans tous les sens pour distribuer les commandes à leurs clients respectifs. Je profitais qu'il regarde dans ma direction pour lui faire signe que j'allais prendre ma pause. Il a levé le pouce et je suis sortie à l'air libre. M'éloignant de l'établissement, j'ai fait quelques pas vers la falaise et j'ai remarqué la présence de Gabin, assis sur la plateforme en bois. Il me tournait le dos, mais j'entrevois le matériel de dessin posé sur ses genoux, alors je me suis approchée.

« Tu dessines quoi ? »

Gabin a sursauté et raté son trait qui a débordé sur le papier. Je me suis installée à côté de lui. Il faisait toujours une drôle de tête lorsque je lui adressais la parole. À croire qu'il était chaque fois surpris de découvrir que je possédais une voix.

Alors il a posé son doigt contre ses lèvres pour me dire me taire et m'a désigné silencieusement les oiseaux, à quelques mètres sur un rocher. Ils étaient trois, blancs comme de la neige et des yeux noirs. L'un d'entre eux cassait un coquillage avec son bec. J'oubliais ; il s'agissait là des meilleurs amis de Gabin. De par les informations de Tiago, Gabin avait été premier de son école, mais comme il n'avait aucune idée de la branche d'étude qui lui plairait, il s'était mis à bosser. En parallèle, il aimait la faune, la flore et tout ce qu'on pouvait relier à la nature. Il avait une âme d'écologiste, à se demander ce qu'il fichait dans un fastfood. Tiago m'avait déjà dit que Gabin s'était plusieurs fois apprêté à démissionner, mais depuis quelque temps, il mentionnait de moins en moins cette idée. Il donnait également des cours de soutien aux enfants, pour

compléter ses revenus. J'imaginai qu'un jour, il ferait quelque chose de bien, un métier, ou quoi que soit, mêlant illustrations et environnement. Jusque-là, il jouait les autodidactes.

Je l'observais qui dessinait, puis notait quelques observations et consultait un petit carnet de poche, bourré d'informations ornithologiques. Le silence m'arrangeait.

J'ai reporté mon regard sur l'Océan.

Depuis cette falaise, ce dernier avait l'air à la fois si près et si loin. À portée de main et pourtant, inaccessible. Cela m'a rappelé les derniers mots que ma mère m'avait adressé ce matin, avant que je ne quitte la table du petit-déjeuner ;

« Beaucoup de personnes aiment l'Océan, Penny, mais...

-Je sais. »

Je savais déjà ce qu'elle allait dire, et je savais que c'était pour me reconforter, mais ça ne m'empêcherait pas d'avoir mal. Elle avait terminé quand même ;

« Il ne nous le rend que rarement. L'Océan est égoïste, Penny. Il nous rejette constamment. Qu'importe nos efforts, il finit toujours par nous repousser sur le rivage. »

CHAPITRE DEUX

GABIN

Tous les jeudis après-midi, c'était la livraison de surgelés. Dès l'arrivée du camion, toute l'équipe se décarcassait pour décharger les cartons le plus rapidement possible, afin de les ranger ensuite dans de grands congélateurs. Dans ces moments-là, l'efficacité était primordiale pour que la température ne soit pas dépassée concernant les produits fragiles. Par la suite, je vérifiais les papiers, pour être certain que la cargaison soit complète, puis le camion repartait, disparaissant dans le maquis.

Le rythme était généralement plutôt calme, pour le reste de la journée, mais pas ce jeudi-là. L'affluence de clients augmentait à mesure de la journée de manière disproportionnée, comme si la Planète avait décidé de tourner plus rapidement pour l'occasion, ne freinant pas une seule fois dans sa rotation. Fort heureusement, Marchetti savait gérer une équipe d'êtres humains et la transformer momentanément en escadron de robots automatiques lorsque la situation l'exigeait. Penny faisait préchauffer quelques frites dans l'huile, tandis que j'activais une troisième machine à glace afin qu'elle soit prête à l'arrivée d'une énième vague de clients. Tiago courait partout comme une poule sans tête, s'enquérant des commandes et Evie pianotait sur la caisse, dégainant la machine à carte bleue plus vite que son ombre. La première accalmie de la journée est survenue vers quinze heures et demie. Un nouveau client a alors passé les portes du fastfood, revêtant une allure curieuse, mi rasta, mi étudiant. Son tee-shirt disait *Je préfère les cailloux aux diamants*. J'ai eu un sourire, malgré la fatigue. Engagé dans sa carrière de géologue jusqu'au bout.

« Il vit presque ici ton frangin. »

J'ai sursauté au son de la voix de Penny.

Pas seulement parce qu'elle venait de briser le silence qui s'éternisait depuis plusieurs heures, seulement entrecoupé par le bruit des cuisines, mais surtout parce qu'elle m'adressait rarement la parole. Tout du moins, pas de manière aussi directe.

Au fil des jours, cependant, on aurait dit qu'elle commençait à se faire à notre présence à ses côtés.

Peut-être que pour Penny, briser la glace exigeait six semaines de délai et que nous arrivions au terme de sa période d'adaptation.

« Ouais. » ai-je lâché.

J'avais envie d'ajouter quelque chose, lancer n'importe quel sujet pour continuer à échanger mais Penny avait déjà tourné les talons pour regagner la salle et débarrasser de nouveaux plateaux. Bon. La prochaine fois.

J'ai rejoint Antoine, qui venait de s'attabler dans un emplacement près de la fenêtre. J'ai tapé mon poing contre le sien et Tiago n'a pas tardé à se rallier à nous. J'ai pris la commande de mon frère, pendant qu'il parlait d'un devoir à rendre dans les prochains jours. Il disait que le professeur ne parvenait jamais à prononcer correctement notre nom de famille. Ce dernier parlait anglais et écorchait systématiquement Demontreville en *Dimonviye*.

J'ai haussé les épaules ; j'avais connu la même chose au lycée. Sauf que ça commençait à remonter et ça m'a fait peur de me rendre compte que le lycée était déjà terminé depuis deux ans et que j'en étais toujours à vendre des hamburgers.

« Et je ne vous parle même pas de mon prénom. *Aïtoïn* » grommelait Antoine. Notre père était un fervent d'Histoire, plus particulièrement d'antiquité romaine. Il travaillait pour l'université de Morrow dans l'échange d'œuvres d'art, en tant qu'intermédiaire et sillonnait les quais de Morrow Docks

récupérant des tableaux et des statues pour le compte de la Faculté. Ces derniers étaient retrouvés sur des chantiers de fouilles lors de recherches internationales par d'autres professeurs d'universités ou pêchés directement dans l'océan à quelques kilomètres d'Erauskain.

Dans son esprit, Gabin devenait Gabinus. Et Antoine, Antonius. Il était à deux doigts de nous appeler par nos homologues latins, mais ma mère l'avait arrêté avant que cela ne soit irrécupérable.

Si nous devons nos prénoms à notre père, notre nom de famille était cependant d'origine maternelle. Maman venait d'une longue lignée ayant été récupéré de Namibie, pour atteindre l'Amérique par le commerce triangulaire, jusqu'en Louisiane. Notre arrière arrière-arrière-arrière-grand-père s'était affranchi de l'esclavage, il s'était marié à une française, et été parvenu à créer une entreprise prospère d'antiquités. Par la suite, l'amour de l'Histoire s'était transmis, au point que ma mère lance sa carrière dans le domaine archéologique. Elle était devenue une professeure reconnue dans le milieu, et depuis son université américaine, elle avait été mutée à Erauskain, au poste de Directrice du Département du patrimoine historique européen. Elle gérait des équipes implantées en Angleterre, en France, en Allemagne, aux Pays-Bas, ainsi qu'en Italie. La passion que portait Antoine pour la rocaïlle, trouvait sans doute ses prémices dans le travail de nos parents. Il s'agissait également d'analyser les strates de la terre afin de mieux comprendre l'Histoire avec un grand H. Autant dire que dans notre famille, nous étions au courant des nouveautés dans ce domaine, et par conséquent, les vieilleries du passé, ça nous connaissait. Ainsi, petit à petit, Antoine en est venu parler de l'épave.

« Ils veulent la remonter afin de l'exposer. Maman met en place un projet avec le Maire afin de déplacer le musée dans un bâtiment plus grand. Ça attirerait davantage les touristes et mettrait en avant le passif de l'île. »

Penny aimait faire comme si elle se fichait de tout.

Je crois que ce n'était presque pas un mensonge, et c'est pourquoi j'ai été étonné pour la seconde fois de la journée, lorsqu'elle a demandé ;

« Pourquoi déranger ce qui repose au fond de l'Océan ? »

Elle se tenait devant la table, un plateau dans les mains et nous toisait ;

« *Le Scorpion* ne suffit pas à Pieter ? »

Le Scorpion était un ancien navire de guerre, accosté au large de la ville de pêcheur de Pieter, qui était devenu un site historique, car pendant la seconde guerre mondiale, cet endroit avait servi de prison pour les ennemis nazis. On l'appelait par conséquent le Bateau-Fantôme.

« Se souvenir du passé est important ? a tenté Antoine. Le respect de la mémoire, *etcetera* ? »

Penny a levé les yeux au ciel et elle est repartie avec le plateau. J'ai ramené la commande d'Antoine à Evie, qui s'est occupée de l'enregistrer dans la tablette, et à mon retour, c'était au tour de Tiago de raconter sa journée.

Tiago avait son propre appartement, où Antoine dormait régulièrement, mais ces derniers temps, les parents avaient appréciés qu'on dîne tous les quatre avant le voyage d'affaires de notre mère qui durerait quelques semaines. Si j'avais hâte d'être indépendant, j'aimais toujours autant partager un repas avec ma famille.

Malgré le fait qu'ils soient en pleine discussion, j'ai quand même tapoté mon poignet à l'adresse de Tiago, signe que la montre tournait. Dire bonjour à son copain c'était une chose, mais en attendant, tout le reste l'équipe continuait de travailler. Il a compris le message et s'est rendu en cuisines, prêter main-forte à Monica. Quelques minutes plus tard, Penny est revenue, armée de la

commande d'Antoine, comprenant un menu complet surchargeant un pauvre plateau. Elle l'a déposé sous son nez et il incliné la tête.

« Merci Pénélope.

-Je ne m'appelle pas Pénélope. »

Antoine a coulé un regard vers moi, et d'un ton incertain, il a commencé ;

« Je croyais pourtant...

-Je t'ai dit que je n'en étais pas sûr. » l'ai-je coupé, sentant le rouge me montait aux joues.

Gêné, j'ai finalement relevé la tête vers Penny et j'ai grimacé ;

« Désolé, je... »

Elle a haussé les épaules, s'en est allée chercher quelques serviettes en papier, puis les a déposé sur la table. Antoine l'a remercié une seconde fois tandis que je ne savais plus où me mettre. Penny s'est ensuite retournée pour aller récupérer une nouvelle commande.

« Oulà, a glissé Antoine en la regardant partir.

-C'était juste une théorie, l'ai-je tanné. Maintenant elle sait que je t'ai parlé d'elle.

-C'est une mauvaise chose ?

-C'est... j'aurais préféré qu'elle l'ignore.

-Pourquoi ?

-Mange ton burger, Antoine. »

Pendant la suite de l'après-midi, Penny n'est pas revenue à la table de mon frère, tandis que Tiago, Monica et moi y faisons régulièrement un crochet pour échanger quelques mots avec lui. Il travaillait sur son ordinateur, mais Antoine pouvait faire plusieurs choses à la fois, comme manger, pondre la meilleure rédaction de sa vie et échanger des vanes avec chaque individu qui passait

devant sa table. Bientôt, cependant, toute l'équipe courait partout, face aux nombres de clients qui augmentaient, et j'ai à peine eu le temps d'apercevoir mon frère me faire un signe de la main avant qu'il ne quitte le fastfood et que je retournais à la cuisson des steaks. Il n'était pas plus de dix-huit heures lorsqu'un soudain fracas a retenti dans toute la salle.

Je servais des clients et me suis retourné pour découvrir Penny debout, un plateau visiblement renversé contre elle et un client d'une trentaine d'années, qui se déversait en excuses. Le soda dégoulinait sur sa tenue de travail, les frites étaient répandues sur ses chaussures et un reste de burger gisait sur le sol.

Reconnaissant le client qui avait perdu patience avec Tiago hier et que Penny avait hué par la suite, je n'ai pas réfléchi avant de marcher rapidement dans leur direction. Je n'avais pas assisté à la scène la veille, mais Tiago m'avait raconté que Penny l'avait rudement rembarré. Je n'osais pas imaginer ce que cela signifiait, comme je n'osais pas imaginer ce qui se passait dans la tête de Penny en cette seconde ; sans doute un meurtre.

J'ai agrippé son épaule au moment où elle redressait le dos, et relevait la tête pour toiser son adversaire. Son corps était tendu, comme un lion accroupi qui se préparait à passer à l'attaque.

« Ah mince, alors ! » ai-je lâché en tournant Penny face à moi.

Proche, elle faisait encore plus peur. La mâchoire crispée, les dents serrées et des yeux électriques.

« On va arranger ça, ai-je déclaré en grimaçant à son intention, puis à celle du client ; regardez où vous marchez la prochaine fois. »

J'ai remarqué derrière l'air désolé de ce dernier, une expression narquoise et avant qu'il n'ait le temps de répliquer, j'ai entraîné Penny avec moi.

« Monica ! ai-je crié pour qu'elle rapplique. Occupe-toi de Monsieur ! »

J'ai entraîné Penny dans les cuisines. Elle s'est dégagée au moment où je baissais la cuisson des steaks que Monica venait d'abandonner.

« De rien, ai-je dit. Je viens de t'éviter la prison. »

Allez savoir pourquoi, elle a commencé à sourire. Un vrai sourire. Ça faisait bizarre sur quelqu'un qui faisait toujours la tête. Mon père non plus ne souriait pas beaucoup et quand il le faisait, on aurait toujours dit toujours que le soleil venait d'entrer dans la pièce. Avec Penny, cela me faisait le même effet, mais cela me paraissait d'autant plus exceptionnel. J'ai cligné des yeux. J'avais l'impression d'avoir fait de la magie.

« T'as un truc sur le visage. » ai-je dit, incertain.

Son sourire s'est agrandi.

« Très drôle. » a-t-elle répliqué.

Nous avons alors entendu la voix du client qui s'élevait à l'encontre de Monica dans la salle. Aussitôt, l'expression de Penny a changé. Elle a tourné la tête vers le son et a plissé des yeux d'oiseaux de proie.

« J'aimerais lui refaire le portrait. »

Je n'avais jamais entendu quelqu'un prononcer ces paroles avec autant d'honnêteté. J'avais déjà entendu ces mots mille fois lancés en l'air, comme de menaces illusoires ou des vannes coléreuses, mais dans la bouche de Penny, cela sonnait comme un fait. Elle utilisait le même ton lorsqu'elle annonçait qu'elle allait augmenter la cuisson du pain ; elle va régler le four de quelques degrés supplémentaires. Elle va prendre une pause de cinq minutes. Elle va casser la figure du client.

« Tu as besoin de te changer, ai-je observé. Il doit y avoir des tee-shirts dans la salle de pause. Quant au pantalon, j'ai une idée. »

Elle a hoché la tête et s'est dirigée vers la réserve. Je l'ai suivi.

Nous avons dépassé la salle de dépôt et avons pénétré la pièce qui abritait nos casiers et nos affaires personnelles. Tiago était là pour sa pause, prêt à partir avec son paquet de cigarettes. Il a haussé un sourcil à notre arrivée. Penny s'est dirigée vers l'armoire et a récupéré une tenue de change portant le logo de la chaîne.

Avant que Tiago ne puisse s'échapper, je lui ai lancé ;

« Tu as basket après, non ? »

Plein d'appréhension, il a hoché la tête.

« Tu peux lui filer ton jogging ? »

Tiago a cligné des yeux, puis il a observé Penny. Elle l'a toisé en retour. Ces deux-là ne s'aimaient pas beaucoup. Je ne savais pas trop pourquoi.

« Si ça te dérange... ai-je laissé traîner.

-Non, a marmonné Tiago. Pas de souci. »

Il s'est dirigé vers son casier, a sorti son sac de sport et récupérer un vieux pantalon gris.

« Tiens. »

Penny a acquiescé en le saisissant et j'en ai déduit que c'était sa façon de dire merci. Tiago pouvait toujours courir pour des gratifications en bonne et due forme. Mais visiblement, il n'en attendait pas, et plus encore, préférait abréger la conversation en sortant par la porte arrière. Il ne restait que Penny et moi, dans la salle de repos. J'ai reculé ;

« Je te laisse te changer et je retourne en salle. Sinon c'est sûrement Monica qui va finir en garde à vue à ta place. »

Lorsque Penny est revenue, le client était parti et Monica me tannait les oreilles parce que je l'avais laissé seul avec un idiot. J'ai eu beau m'excuser plein de fois, elle ne voulait rien entendre. Je crois surtout qu'elle avait le

béguin pour Tiago et elle n'avait appris qu'il était gay il y a seulement quelques semaines. Tout son scénario tombait ainsi en miettes, du coup elle s'en prenait à tout le monde, depuis.

La journée est arrivée à son terme sans autre accroc. Comme la veille, Monica a fini avant nous et il ne restait que Tiago, Penny et moi pour la fermeture.

Quand le dernier client a passé la porte, nous avons commencé le nettoyage de la salle, des cuisines et ça a été l'occasion pour Tiago et moi de parler de son entraînement de basket qui commençait dans quelques heures, de notre prochaine sortie à Morrow ce week-end avec Antoine, Taj et Flo et de ses cours de droit. Penny récurait les assiettes dans l'arrière salle et les tâches ont changé, comme une vieille ritournelle. Pareils à des patins synchronisés, Tiago s'est occupé des poubelles à vider, j'ai entamé le plan de travail à l'éponge et Penny vérifiait que tous les appareils soient bien éteints. Je passais un chiffon sur le comptoir de travail, quand j'ai remarqué que Penny m'observait. J'étais habitué à ses silences, alors que je m'étais résigné à l'idée qu'elle n'émette aucun son. Penny aimait donner l'impression qu'elle se fichait de tout, après tout.

Je me suis retourné pour passer un coup de chiffon sur les plaques de cuisson, quand, dans mon dos, j'ai entendu ;

« Penny, ce n'est pas pour Pénélope. »

J'ai jeté un coup d'œil derrière mon épaule, mais je n'osais pas trop bouger.

Comme si je craignais d'effrayer l'animal sauvage qui approchait à petits pas. La pause s'est allongée, alors j'ai commencé à croire que Penny en avait terminé.

Mais elle m'a surpris pour la dernière fois de la journée, lorsqu'elle a repris :

« Penny, c'est pour... »

Au même instant, Tiago est entré à la volée dans la cuisine.

TIAGO

« Beurk, ça shlingue. J'ai fait couler du jus de poubelle sur mes baskets. » avais-je lancé.

J'avais saisi que j'avais interrompu un truc, bien sûr, mais c'était déjà trop tard. Dans la voiture, sur le retour, personne n'a prononcé un mot. Gabin parce qu'il était mal à l'aise, et Penny parce que c'était normal. Alors j'ai proposé qu'on mette de la musique.

Penny et moi avons trouvé un accord ; à tour de rôle, nous prenions la place du mort. Cette fois-là, elle était sur la banquette arrière alors je l'ai vu froncer le nez dans le rétroviseur à ma suggestion. J'ai quand même allumé la radio et j'ai fait exprès de chanter très fort et très faux.

Finalement, Gabin m'a déposé à mon appartement. Devant la porte, j'ai tout de suite remarqué la moto d'Antoine et ce dernier était attablé à une table du Russe.

Je pouvais difficilement passer devant comme si de rien n'était, alors j'ai pris sur moi et je me suis assis face à lui. Aussitôt, le Russe a surgi pour nous donner les menus. Ils ressemblaient à de vieilles cartes, donnant l'impression de chercher le trésor d'un pirate davantage que de la nourriture.

En grandes lettres, on pouvait lire l'Histoire de la bouillabaisse, spécialité de la maison, recette du pauvre ramené par les Français de Marseille. Une autre page était dédiée aux huitres directement récupérées auprès des ostréiculteurs de Pieter. Les propositions comprenaient des bulots, des bigorneaux, des crevettes ainsi que le poisson du jour, la morue. J'avais envie de rappeler au Russe qu'il était russe, mais j'ai tenu ma langue. Avec Penny, je commençais à avoir une bonne maîtrise du silence et du non-dit.

La vérité, c'était que ma rencontre avec Penny ne remontait pas à son premier jour de boulot.

Je l'avais déjà aperçu auparavant, dans un magasin à Morrow où elle travaillait en tant que conseillère en électronique.

Je n'avais pas tout de suite compris que c'était elle. Mais Marchetti, notre gérant, avait distribué des CV à l'équipe et nous avait demandé quelle personne serait plus à même de compléter nos rangs.

Je jetais un coup d'œil à celui de Penny parce que son visage me disait quelque chose. Puis je m'étais rappelé de l'endroit où je l'avais déjà vu et j'avais surtout compris que j'avais assisté au licenciement de son dernier boulot la semaine précédente. La scène avait resurgi dans ma mémoire. Le patron de Penny l'accusait d'avoir cassé l'imprimante devant tous les clients, tandis qu'elle répétait qu'elle n'y était pour rien.

« Mademoiselle Torre, Avec tout mon respect, vos mensonges par omission ne vous apporteront rien de bon. Si vous ne parvenez pas à admettre vos erreurs, vous ne pouvez plus travailler dans ce magasin. »

Elle avait croisé les bras ;

« Avec tout mon respect, je m'en contrefiche. »

Les minutes suivantes s'étaient enchaînées avec Penny qui rendait son badge, récupérait son sac et déposait trois billets sur le comptoir de caisse.

« Vous remboursez donc votre démolition ?

-Aucunement. C'est en dédommagement pour la mauvaise humeur. » avait lâché Penny avant de se retourner vers les curieux, dont moi qui observais la scène.

Elle nous regardait mais elle s'adressait toujours à son ex-patron ;

« C'est un magasin d'électronique. Vérifiez les caméras de surveillances. Vous comprendrez votre erreur et je ne reviendrais pas. »

Le patron s'était empressé de regarder les enregistrements et tout le monde avait remarqué son visage devenir rouge écrevisse.

Si ce n'était pas un aveu de sa propre culpabilité, je ne deviendrais pas le meilleur avocat que cette terre n'ait jamais porté. Penny avait ensuite quitté le magasin et j'avais acheté mon nouvel ordinateur ailleurs.

La coïncidence voulait que quelques minutes plus tard, je l'ai aperçu de nouveau, aidant une mamie à traverser le passage piéton. Lorsque le feu était passé au vert, la grand-mère se trouvait toujours au milieu de la chaussée et un conducteur avait commencé à klaxonner d'impatience. J'avais vu les yeux de Penny changer, comme ceux d'un animal en mode attaque, avant qu'elle ne se dirige vers le conducteur. Depuis le trottoir, je l'avais vu se pencher vers la fenêtre du volant et parler avec le conducteur. Puis elle s'était redressée. Mais j'avais eu le temps de la voir planter la lame de son canif dans le pneu avant. Personne d'autre ne l'avait remarqué.

Elle avait terminé d'aider la mamie à rejoindre le trottoir, puis en s'éloignant, elle avait croisé mon regard. J'étais planté à plusieurs mètres. Elle avait posé son doigt contre sa bouche pour me dire de garder le secret. J'avais répliqué par le même geste.

Lorsque je l'avais croisé lors de son entretien au fastfood, la semaine suivante, elle n'avait pas l'air de se souvenir de moi, alors je n'avais rien dit. Mais j'avais été particulièrement invasif dans ma surveillance lors de ses premiers jours de travail, veillant à ce qu'elle ne prenne rien dans la caisse, qu'elle ne casse pas d'assiettes par irritation ou qu'elle n'explose pas contre les clients. Elle en avait eu conscience et je crois que c'était pour cela qu'elle ne m'appréciait pas.

Le fait était que je n'étais pas quelqu'un de sanguin. J'aimais les gens sans histoires, qui ne cherchaient pas des noises à tout le monde, alors par principe, Penny ne remplissait pas les critères de mes potentielles amitiés. Mais ce n'était pas seulement à cause de mes précédentes expériences.

C'était surtout à cause du Russe.

J'avais ramené le CV de Penny et ce soir-là, comme aujourd'hui, je m'étais attablé avec Antoine dans son boui-boui. Il nous avait servi nos commandes et zieuté sur le CV par-dessus mon épaule.

« La fille Torre.

-Mmh, avais-je marmonné en mâchonnant un bout de pain. Tu la connais ? Elle postule à mon fastfood. »

Le vieux Russe avait simplement laissé échapper un sifflement avant de repartir. Antoine et moi avions échangé un regard, puis Antoine avait haussé les épaules et commencé à manger.

La suite était encore plus étrange. Lorsque le Russe avait croisé Penny pour la première fois, Gabin venait de me déposer du boulot. Le Russe avait remarqué Penny sur le siège passager et lui avait lancé quelques mots dans une langue qui m'était incompréhensible. Elle l'avait observé un moment, puis avait simplement haussé les épaules, mode de communication qu'elle semblait particulièrement apprécier. Cela avait terminé de compléter mon opinion à son sujet. Penny puait les embrouilles.

Antoine m'a ramené dans le présent en me demandant ce que je voulais manger ;

« La soupe de poisson, ai-je annoncé.

-Beurk.

-Tu vis sur une île, Antoine. C'est la base de l'alimentation Erauskanienne depuis des générations.

-Je suis à moitié américain, c'est sans doute à cause de ça. » a-t-il souri.

Mes yeux observaient le Russe. Il était installé dehors sur sa chaise, en attendant que nous passions notre commande. Je pouvais jurer que ses yeux étaient encore rivés sur la route où avait disparu la voiture de Gabin depuis plusieurs minutes. Finalement, il est revenu à notre table, muni d'un petit calepin.

« Comment s'est déroulée votre journée ? s'est-il enquis.

-Des révisions, a répondu Antoine.

-Penny a été prise pour cible par un client. » ai-je lancé, comme pris par une intuition.

Parfois, dévoiler une information était la meilleure manière d'en obtenir davantage.

« Et il est toujours en vie ? » a demandé le Russe.

Il le demandait très sérieusement et ça ne m'a pas étonné, mais Antoine a redressé la tête vers moi avec un sourire ;

« Tu m'as déjà dit qu'elle te fichait la frousse, mais à ce point ? »

J'y ai réfléchi, en tapotant le menu du doigt.

Au début du second mois de son embauche, j'avais vu Penny prendre une punition pour Gabin de la part du Manager. Puis je l'avais aperçu faire déguerpir trois motards qui embêtaient Monica parce qu'elle était jolie. Grâce à la seule question d'Antoine, je me suis rendu compte que toutes les fois où j'avais vu Penny se démener, contre son ancien patron, contre le conducteur énervé, contre les harceleurs, j'avais alors pensé qu'elle explosait. À cet instant, pourtant, j'ai soudain réalisé qu'elle se contenait.

Monica m'avait expliqué ce qu'il s'était passé avec le client qui m'avait rudement parlé hier et qui s'était vengé sur Penny tout à l'heure. Elle s'était demandé pourquoi il avait encore toutes ses dents en sachant qu'il s'était frotté à Penny. Elle disait que c'était sûrement grâce à l'intervention de Gabin. Je n'y étais pas, alors elle avait peut-être raison.

Mais je croyais maintenant à une autre théorie. Je pensais que Penny avait bataillé contre elle-même. La prochaine fois que le client passerait la porte du fastfood, elle allait sûrement l'envoyer dans les roses comme elle savait bien le faire. Elle allait faire quelque chose d'ignoble, cracher dans son soda au minimum. Simplement pour éviter de faire bien pire.

« Je n'en suis pas certain, ai-je lentement articulé, mais j'ai l'impression qu'il y a autre chose. »

J'ai fait semblant de ne pas voir le Russe qui écoutait attentivement mes propos, prétendant être occupé dans la cuisine et j'ai continué à l'intention d'Antoine ;

« C'était ce que je pensais au début. Tu sais... que Penny jouait les durs. Un style de rebelle perdue contre la société. Mais j'ai la sensation de m'être trompé. »

Antoine a haussé un sourcil parce que j'admettais rarement mes erreurs. D'un autre côté, je me trompais rarement, qu'est-ce que j'y pouvais si j'étais si parfait ?

J'ai repensé aux incidents avec Penny ; elle savait ce qu'elle faisait. Elle cassait des trucs pour éviter de frapper les gens.

« Penny peut ressembler à une brute, mais... »

J'ai continué de tapoter le menu sur la table, hésitant à révéler le fond de ma pensée :

« Je ne l'ai jamais vu commencer une dispute ou une bagarre. Je crois qu'elle prend garde à ne pas le faire, justement.

-Tu dis qu'elle est prudente ? a formulé Antoine. Parce qu'elle a un casier judiciaire, peut-être ?

-Possible, ai-je admis. Mais pas seulement. Elle s'occupe de ses affaires, elle garde le silence, parce qu'elle craint de commencer quelque chose de mauvais.

-Pourtant, tu l'as bien vu faire pas mal de crasses, a répliqué Antoine.

-Oui. Mais à son échelle, je ne pense pas que cela soit aussi horrible. Elle pourrait faire pire.

-Plus que tu ne l'imagines. » a résonné la voix du Russe depuis la cuisine, si basse que j'aurais presque pensé l'avoir halluciné.

Je l'ai entendu murmurer d'autres inepties, mais dans un murmure qui m'était incompréhensible. En revanche, j'ai pu distinguer un mot.

Chaque semaine, lorsque Gabin et Penny se pointaient avec la voiture, le Russe les saluait d'un signe de tête, mais il n'appelait jamais Penny par son prénom, alors qu'il distribuait des Tiago Ferreira et Gabin Demontreville à chaque détour de conversations.

Lorsqu'il s'adressait à elle, c'était toujours par le silence. En d'autres occasions, Penny avait droit à la *Resulka*.

Le Russe ne lui avait jamais dit en face, cela dit, seulement lorsqu'elle n'était pas dans les parages. Je ne savais pas ce que cela signifiait, et j'étais trop fatigué pour lui demander ce soir, mais comme il s'agissait de Penny, j'étais certain que quoi que cela désignait, ça devait être terrifiant.

CHAPITRE TROIS

PENNY

J'ai enclenché la manette et entendu un léger grésillement. Trois secondes plus tard, tous les plombs de la maison sautaient. J'ai vérifié les tranches de pain que je venais d'introduire dans le toaster. Ma mère est aussitôt allée analyser les fusibles tandis que mon père mettait sa cravate pour aller travailler. Quelques minutes plus tard, je recevais un message de Gabin dans le groupe que nous partagions avec Tiago.

Votre taxi est indisponible ce matin. Rendez-vous à l'arrêt de bus.

J'ai grommelé une insulte.

« Penny, m'a repris mon père. Ton langage. »

Tiago a répondu ;

T'as oublié ? Je bosse pas aujourd'hui. C'est mon jour de repos.

J'ai retenu une autre insulte, mais me suis résignée à me dépêcher pour attraper le bus. J'ai délaissé mes parents avec le problème d'électricité, je suis partie sans manger et j'ai couru le long de la rue. Lorsque j'ai atteint l'arrêt, Gabin était en pleine argumentation avec le chauffeur de bus pour lui demander d'attendre une dernière personne.

« Je suis là. » ai-je soufflé.

J'ai payé mon trajet et Gabin et moi nous sommes retrouvés assis au fond du véhicule. J'ai eu droit au côté fenêtre.

« Ma batterie a lâché, a expliqué Gabin. La voiture est au garage. »

En arrivant au fastfood, nous nous sommes dépêchés de rattraper notre retard sous le regard inquisiteur de Monica. Aux alentours de midi, c'était pire que d'habitude. Une sortie scolaire avait été organisée, rassemblant une soixantaine d'élèves, crapahutant le long de la côte pour la randonnée pédestre du littoral, encadré par deux enseignants. Nous étions déjà surchargés de travail en cette heure de pointe, et ces marmots aux appétits d'ogres n'arrangeaient rien. Personne n'a eu le temps, ni de fumer, ni de souffler et encore moins parler, ce qui m'arrangeait un peu. Hier, il y avait eu un moment avec Gabin, où j'avais eu envie de lui dire. Ça pouvait paraître bizarre, mais c'était la première personne à m'avoir jamais posé la question. Heureusement, Tiago nous avait interrompu. Si je lui avais dit, Gabin aurait eu davantage de questions, demandé des explications que je n'aurais pas pu lui donner.

Je n'ai pas vu la journée passer. Lorsque nous sommes arrivés en fin de service, un ami de Tiago et Gabin s'est pointé. Il draguait Monica et s'est présenté sous le nom de Flo.

« Le bar organise une soirée jeux vendredi, ça vous tente ? »

Il était inutile de préciser quel bar parce qu'Auskain n'en possédait qu'un seul, en hauteur, juste au-dessus du port.

« Une soirée jeux ? a repris Monica. Tu peux développer ? »

-Des tables de billard, des lancées de fléchettes. Ça sera animé.

-Ça pourrait être comme une sortie de l'équipe, a proposé Gabin, en essuyant les tables.

-Mais ça sera sans moi, a lancé Evie. J'emmène Albane au foot vendredi. »

Gabin m'a regardé et j'ai secoué la tête.

Le soir venu, lorsqu'il m'a déposé chez moi, j'ai juste eu le temps de descendre de la voiture quand mon père est arrivé dans la rue, en compagnie de la mère

Demontreville. Ils travaillaient ensemble sur le projet du nouveau musée d'Auskain. Gabin a garé la voiture et est sorti à mes côtés.

Nous nous sommes tous mutuellement salués, puis j'ai désigné ma maison ;

« Je dois y aller. Je vais être en retard.

-En retard ? a répété Gabin.

-Elle aide l'association de planche à voile sur Mairead Port, a expliqué mon père.

-Tu fais de la planche à voile ? » a demandé Gabin.

J'ai acquiescé. J'allais partir lorsqu'il a lancé ;

« À demain. Et n'hésite pas si tu changes d'avis pour vendredi. »

Je grinçais les dents, quand mon père a répété ;

« Vendredi ?

-Toute l'équipe va dans un bar, a expliqué Gabin.

-Je vais vraiment être en retard. » l'ai-je coupé.

J'ai juste eu le temps de récupérer mes affaires et changer de tenue, avant de me rendre sur le port en petites foulées. En passant le parking, j'ai salué Albert au guichet, puis j'ai rejoint le local de matériel. J'aidais les gamins à mettre leur gilet de sauvetage avec un moniteur agréé, puis nous leur expliquions une nouvelle fois les manœuvres, avant de les accompagner au large, moi muni d'une planche à voile et l'instructeur, Ollie, de son zodiaque. La sensation physique, les éclaboussures de l'eau et le goût salé du vent et le varech, me donnaient l'impression de me débarrasser de la crasse des frites de la journée. À l'issue de la session, je me sentais de meilleure humeur. Je me suis arrêtée au guichet pour parler avec Monsieur Albert. Je savais qu'il travaillait aux docks de Morrow le week-end et que le port possédait une école de permis bateau, que j'envisageais de passer. Il m'a donné quelques prospectus, des indications et je suis repartie.

En rentrant à la maison, j'étais épuisée. Je me suis glissée sous la douche, j'ai enfilé mon pyjama puis j'ai aidé à mettre la table pour le dîner. Ma mère rentrait tard du travail ce soir. Pendant ce temps, mon père m'encourageait à me rendre à la soirée d'équipe du vendredi, comme je le redoutais.

J'ai secoué la tête ;

« Je n'en ai aucune envie. »

J'ai rempli la carafe d'eau, puis j'ai ajouté ;

« Et ce n'est pas une bonne idée.

-Tu n'aurais pas à boire, si tu n'en as pas envie, tu sais ? insistait mon père. Et tu peux repartir plus tôt. Je ne finirais pas tard du boulot donc je pourrais te ramener quand tu en as envie.

-Papa...

-Tu as dix-huit ans. Ça te permettrait de passer du temps avec des gens de ton âge. Tu verrais que ça vaut le coup. »

Je grimaçais, puis je me suis promis à moi-même de déguerpir après les dix premières minutes de la soirée. Mon père m'a souhaité bonne nuit et a ajouté, avec un sourire qui ne parvenait pas à masquer une petite inquiétude.

« Ne bois pas trop en revanche, d'accord ? »

Je préférais ne pas m'y rendre du tout, mais j'ai acquiescé.

TIAGO

La veille, après le repas du Russe, j'étais allé faire du basket avec l'équipe du coin. Penny avait remis son pantalon sale et j'avais récupéré mon jogging. Antoine était seulement venu pour m'encourager. Il avait déjà essayé de

participer mais il était très nul. Il était meilleur en encouragements en revanche, ce qui suffisait.

« Alors, c'est tout ce que t'as dans le vendre ? »

J'étais en sueur dans mon maillot de sport. Flo m'a contourné en dribblant. J'ai jeté un coup d'œil en arrière juste à temps pour voir Damien intercepter son lancer. Il a récupéré le ballon et m'a fait une passe. J'ai tracé jusqu'au panier opposé, les tempes dégoulinantes, esquivé Hadi et mis le panier.

« Et on se demande pourquoi je t'aime ? » a rigolé Antoine en passant un bras autour de mon épaule avant de me faire une bise sur la joue.

« Une pause, a marmonné Flo, les mains posées sur les genoux. J'ai besoin d'une pause. »

J'étais content qu'il le propose. Mon souffle menaçait de s'étrangler dans ma gorge.

Le match était une sorte de rituel. Nous en faisons un ou deux par semaine.

Damien vivait peut-être à Londres pour ses années scolaires, mais il reprenait ses vieux réflexes dès qu'il remettait les pieds à Erauskain. C'était lui qui m'avait balancé ma tenue de sport à la figure dans les vestiaires.

« Prêt ?

-Plus que toi, sûrement. Depuis quand tu n'as pas joué ?

-J'ai pas besoin d'être bon, avait-il rigolé. Tu es dans mon équipe. »

J'avais essayé de l'étrangler avec mon tee-shirt, mais il était trop rapide pour moi. Lorsqu'on a eu marre de jouer aux gamins, on avait enfilé nos maillots et nos joggings.

Nous avons rejoint les autres sur le terrain en plein air d'Erauskain. Ce dernier comportait suffisamment de lignes et de points de repères pour pratiquer à la fois du football, du handball et ce que sur quoi nous nous acharnions depuis la primaire, le basket.

Ensuite Antoine m'a annoncé qu'il rentrait chez lui et nous avons convenu de nous revoir le lendemain pour mon jour de repos.

Dès l'aube, Gabin m'avait envoyé un message parce que sa voiture était morte. Je me réjouissais d'avance de ne pas travailler aujourd'hui, quand je me suis retrouvé avec l'eau chaude coupée alors que j'étais sous la douche.

Après plusieurs insultes, je ne suis pas parvenu à sauver mon apparence capillaire. Mes cheveux étaient tout aplatis. J'ai passé la journée avec une sensation bizarre, comme si j'avais enfilé un vêtement inconfortable. J'ai trainé à la maison le matin, puis j'ai fait un tour à l'université avec Antoine qui m'a emmené sur sa moto. Nous avons étudié à la cafétéria là-bas, moi mes cours de droit et lui ceux de géologie.

« Il me semble que la mère de Penny est juriste, a lancé Antoine en grignotant son sandwich. Peut-être que tu pourrais lui poser des questions sur son métier ? Ça pourrait t'intéresser.

-Euh, bien sûr, compte là-dessus. »

Antoine a levé les yeux au ciel parce qu'il savait que ça signifiait « Dans tes rêves. ».

Puis Gabin m'a envoyé un message pour nous dire de ne rien prévoir vendredi car il y avait une soirée au bar.

En arrivant devant le bistrot, vendredi soir, Gabin était là avec Penny. Il y avait également Taj et Flo. Le lieu était petit, mais il avait du charme. C'était auparavant un lieu où les marins s'oubliaient dans l'alcool au retour d'une pêche infructueuse. Nous avons commencé par commander. Monica a débuté avec un Kamikaze et était visiblement là pour se mettre une murge. L'odeur de son verre de vodka m'atteignait les narines. Le reste d'entre nous s'est cantonné à la bière pour ce début de soirée.

Nous avons alors commencé à discuter, de nos journées, des problèmes de l'île avec les produits importés, du futur que chacun imaginait pour lui-même.

J'aimais bien Erauskain et entre Antoine qui étudiait la roche et Gabin la faune, je la redécouvrais à chaque discussion des frères Demontreville. Cette fois-là n'a pas raté. Tandis que Penny, Monica et Flo, se disputaient une partie de fléchettes, ils m'ont raconté la différence entre la formation des grains de sable, certains arrivés depuis l'eau, d'autres apportés par le vent et notamment, l'origine du Secteur Anthracite.

L'île était majoritairement composée de collines, qui grâce à des averses régulières tout le long de l'année, demeuraient verdoyantes, mais cela se diversifiait ensuite selon les zones.

La partie d'Auskain, incluant le Port Mairead, était constitué de pentes et de montées et la ville s'y était adaptée. Si on restait de ce côté-là, certaines collines donnaient sur des falaises comme celle qui abritait le fastfood. Mais plus au Sud, ces pentes descendaient en douceur, comme des vallées et se terminaient sur des étendues de sables. La ville de Pieter en bénéficiait, car même si elle se trouvait plus reculée dans les terres, l'océan n'était qu'à quelques minutes à pied, ce qui lui permettait quelques structures à proximité telles que des cabanes à huîtres, ainsi que des pontons, agrémentés de quelques barques de pêcheurs. Cependant, si nous dépassions Pieter et que nous nous aventurions plus loin, nous tombions sur un endroit singulier. C'était un rivage qu'on appelait le Secteur Anthracite, parce qu'il s'agissait d'une plage de sable noir.

Antoine disait que ces grains étaient pour la plupart issus de roches volcaniques, mais que son rassemblement unique sur cette plage en particulier restait étonnant. Je ne trouvais pas ça vraiment intéressant, et Antoine me

connaissait bien, alors il a ajouté l'élément que je trouverais suffisamment curieux pour m'y intéresser ;

« Les pêcheurs sillonnent tout le littoral de l'île, mais jamais aucun ne pêche sur la plage noire. »

J'ai froncé les sourcils ;

« Tu me fais marcher. »

Gabin a haussé les sourcils ;

« Tu vis ici et tu n'en as jamais entendu parler ? Ta mère était pourtant Capitaine du...

-Si, l'ai-je coupé, mais... »

Je pensais que les gens exagéraient, lorsqu'ils disaient ça. Je pensais que c'était juste parce que la pêche était moins bonne ou les courants plus forts donc les pêcheurs répugnaient à s'y rendre, pas qu'ils ne s'y rendaient pas du tout.

Antoine a dû lire tout ça sur mon visage, parce qu'il a dit ;

« Ce n'est pas une façon de parler, Tiago. Ils ne s'y rendent jamais. »

Bien malgré moi, j'ai demandé ;

« Pour quelles raisons ? »

C'est Gabin qui m'a répondu ;

« Parce qu'on ne sait jamais quels genres de créatures y errent, quelles sortes de monstres pourraient se prendre dans les filets. Et quand bien même on attrape quelque chose... qui dit que ce n'est pas exactement ce que la proie voulait et que le piège ne se retourne pas contre toi ? »

Ça ressemblait à quelque chose que le Russe aurait pu dire. Ça m'a perturbé que ce genre de sottises ne vienne pas de lui, d'ailleurs, mais de mon copain et de mon meilleur ami.

Nous avons commandé une autre tournée que Taj a offerte parce qu'il avait perdu aux fléchettes. Gabin s'est cependant abstenu de boire parce qu'il

conduisait et qu'il avait déjà pris une bière. Je crois aussi que c'était pour montrer à Penny qu'il était quelqu'un de responsable. Penny a pris une seconde bière et Monica un second Kamikaze.

Alors que la soirée avançait, l'alcool coulait dans toutes les veines et le groupe commençait à sympathiser avec d'autres habitués du bar. Quelqu'un a crié qu'il payait sa tournée et tout le monde a pris un Kamikaze. Sauf Gabin, évidemment, et Penny a eu l'air d'hésiter.

« Tu n'es pas obligé, a dit Gabin.

-Je sais. » a-t-elle répliqué, mais elle a haussé les épaules et a quand même saisi le verre.

Monica était complètement pétée, Antoine me débitait le nom de tous les cailloux qu'il étudiait en ce moment avec l'accent anglais et si Taj buvait encore une goutte, je craignais qu'on doive l'entendre chanter. De son côté, Gabin était pratiquement sobre parce qu'il n'avait presque rien consommé appart sa bière et les cacahuètes du bar et Flo restait concentré sur les fléchettes, déterminé à battre son record personnel, mais Flo tenait toujours plutôt bien l'alcool. Penny, cependant, avait l'air un peu assommé.

« Je vais me griller une cigarette, ai-je annoncé en me levant.

-Je t'accompagne, a grommelé Penny. Je vais prendre un peu l'air. »

J'ai haussé les sourcils, mais elle est passée devant moi pour se diriger vers la sortie. Gabin s'apprêtait à nous suivre, quand Monica a dit qu'elle allait vomir. Comme le premier frangin Demontreville était une sorte de preux chevalier des temps modernes, il a abandonné la sortie pour aller l'aider. De mon côté, je me suis sauvé dehors.

Penny était déjà assise sur le rebord d'une barrière. Comme je trouvais ça bizarre de l'ignorer en m'éloignant, je me suis appuyé contre la rambarde à

côté d'elle. J'ai sorti ma cigarette et pendant un long moment, aucun de nous n'a rien dit.

Puis Penny a commencé à bredouiller des mots incompréhensibles. Au début, j'ai eu l'impression que c'était parce qu'elle articulait mal, mais finalement, j'ai compris qu'elle parlait carrément dans une autre langue.

GABIN

Le jour suivant, ma voiture était de nouveau en état pour notre trajet quotidien. Penny a traversé la chaussée pour monter alors que je vérifiais le moteur et nous avons pris la route pour récupérer Tiago. Pendant que nous longions le littoral, à trente minutes de chez lui, Penny a baissé sa fenêtre. L'air, chargé d'embruns, a aussitôt pénétré dans l'habitacle. Le soleil continuait de se réveiller petit à petit au-dessus de l'horizon. Tout en conservant une attention accrue sur la route, je me suis permis quelques d'œil au paysage. Penny observait la côte, le sable en contre-bas, l'océan qui s'éclairait et j'ai eu un souvenir de la raclée qu'elle avait mis à tout le monde aux fléchettes la veille.

« C'est magnifique, ai-je dis.

-Mmh ? a demandé Penny, un bras sorti pour sentir le vent entre ses doigts.

-L'Océan, ai-je expliqué. Il change de couleur toute la journée. J'ai beau avoir grandi sur cette île, je ne m'en lasse pas.

-Moi non plus. »

Mes parents étaient historiens, alors je m'y connaissais en légendes locales. La plus répandue d'Erauskain disait que l'île avait été découverte suite à un naufrage. Ce n'était pas vrai, parce que l'île commerçait depuis longtemps avec la France et l'Angleterre, auparavant, mais c'était bien cette histoire qui avait rendu Erauskain plus connue.

Un navire avait pris l'eau au large, sur un îlot de rocher. La cause de sa perte était encore largement débattue. Certains disaient que le galion avait été pris en chasse par la Marine de Sa Majesté, d'autres que l'équipage avait offensé le Dieu des Océans et que des milliers de phoques avait envahi le pont, ou encore qu'un poulpe géant s'en était pris à la coque.

Lorsque j'étais petit, j'accompagnais parfois mon père sur les quais de Morrow Docks. Il me racontait ces mythes et il me faisait croire que certaines écumes qu'on voyait au loin étaient des remous dus à des tentacules géants. Je ne me suis pas rendu compte que je parlais à voix haute, jusqu'à ce que Penny demande ;

« Ton père travaille toujours sur les docks ?

-Bien sûr, ai-je acquiescé. Il ne pourrait pas s'en défaire. »

J'ai fait une pause, puis j'ai ajouté, avec un ricanement désabusé ;

« Il dit qu'il ressent son appel. Chaque jour, avant d'aller travailler. Il répète qu'heureusement qu'il fait ce métier, à proximité de l'eau, autrement il ne sait pas ce qu'il aurait fait, autrement il aurait souffert de rester sur terre trop longtemps. C'est drôle, non ? On parle souvent du mal de mer, mais l'inverse peut être vrai, n'est-ce pas ? Le mal terrestre existe aussi, sans doute. »

Penny observait l'horizon, en silence pendant un long moment.

« Ton père a l'air d'être un homme lucide. » a-t-elle finalement lâché.

Comme cette réplique était étrange, cela m'a encouragé à demander, avec une vraie curiosité ;

« Et tu fais de la voile. Est-ce que tu le ressens aussi ?

-Quoi donc ?

-L'appel. Celui de l'Océan. »

Elle s'est tournée un instant vers moi, puis a refermé la fenêtre. Alors elle a haussé les épaules et s'est renfrognée ;

« Peut-être... Mais il ne veut pas de moi. Plus maintenant. »

PENNY

Tiago et moi nous sommes retrouvés tous les deux sur la plateforme, notre pause tombant au même moment. Assis sur le rebord, il se grillait une cigarette, tandis que je m'amusais à agiter mes jambes dans le vide. Depuis quelques temps, je remarquais qu'il fumait moins, plus précisément seulement trois cigarettes par jour.

« Tu as été adopté, pas vrai ? »

Sa question est sortie de nulle part, mais ce n'était un secret pour personne.

« Oui.

-Tu connais ta famille biologique ? a-t-il repris après un silence. Je veux dire, un nom ou leurs origines ? »

Je l'ai regardé d'un air interrogateur, alors il a déposé un peu de cendres dans son récipient et m'a expliqué ;

« Je t'ai entendu parler dans un charabia incompréhensible vendredi. Je me demandais d'où tu venais. »

Je ne sais pas comment la conversation se serait enchaînée, car à ce moment-là, un silence s'est abattu sur la falaise.

Le temps que je comprenne comment une telle chose était possible, nous avons entendu des cris depuis le fastfood.

« Merde, a fait Tiago en écrasant sa cigarette dans son cendrier portatif. On dirait que les plombs ont sauté. »

Nous arrivions dans l'établissement au moment où Monica s'apprêtait à en sortir.

« Je vais vérifier le disjoncteur, a-t-elle dit. Essayez de calmer les clients. »

La panne a duré deux heures et demie, le temps que même les clients les plus patients s'énervent et requièrent un remboursement, et que toute la nourriture et les surgelés deviennent tièdes. Même le gérant, Marchetti, semblait dépasser par la situation.

Finalement, la lumière est soudainement revenue, les appareils électroniques se sont remis à grésiller doucement et quelques personnes ont applaudi.

Monica est revenue nous prêter main forte pour les remboursements, recevant quelques tapes sur l'épaule de la part de l'équipe. Je lui ai adressé un signe de tête, qu'elle pouvait interpréter comme elle le souhaitait.

Lorsque je suis revenue à la maison, j'ai préparé mes affaires de voile et je me suis rendue au port. Il n'y avait pas de cours ce soir, mais j'espérais pouvoir naviguer un peu avant que la nuit ne tombe complètement.

Mes parents avaient de la patience. Ils supportaient certaines de mes lubies sans rechigner, comme les renvois d'école et les licenciements professionnels, mais la voile, c'était vraiment quelque chose qui les faisait trépigner. Ils devaient craindre qu'un jour je parte et ne revienne plus jamais.

J'ai pu naviguer tard, cette fois-là, tirant sur l'horaire autant que possible, car le lendemain, c'était mon jour de repos.

Et quand bien même j'avais prévu de dormir davantage le lendemain matin, le sommeil m'a finalement quitté tôt, me délaissant avec quelques cogitations. Je repensais aux événements de ces derniers jours.

Alors quand mes parents étaient tous les deux partis au travail, j'ai saisi mon sac à dos et j'ai quitté la maison pour prendre un chemin pédestre du littoral. Je n'ai cependant pas pris la direction du fastfood, mais l'opposé. Si la randonnée jusqu'au point de vue et la plateforme était la plus connue de l'île,

le rocher comportait en réalité de nombreux chemins escarpés qui en faisaient tout le tour, sur des versants rudes, plongeant dans l'océan.

Après trois heures de marche, le sac sur le dos, j'ai finalement atteint la plage. Le seul endroit où j'étais certaine de ne croiser personne, car il était réputé maudit.

Je m'y tenue un instant, je m'y suis agenouillée et j'ai plongé mes mains dans le sable, ces milliers de grains obscurs qui couvraient le sol. Je les ai laissé glisser entre mes doigts, retomber sur le sol et l'Océan a semblé gronder plus fort, les vagues devenant plus voraces, cognant le rivage sans relâche.

Encore aujourd'hui, il s'agissait d'une des plus belles musiques que je n'avais jamais entendues.

GABIN

Nous étions tous les quatre de service ce jour-là, Monica, Evie, Tiago et moi, et bien sûr, ça jasait sur Penny. Il était dit qu'elle était étrange, mais qu'elle était quand même venue au bar, puis la conversation a dévié sur l'épave que les équipes de la faculté d'archéologie souhaitait récupérer des entrailles de l'océan, et finalement, Monica, dans un grand tact, a lancé à Tiago ;

« Le *Fourth Diligent* est aussi au fond de l'eau, non ? Il ne serait pas plus simple à récupérer à la place du Mairead ? »

Tiago a fait semblant d'être concentré sur la tablette de commande. Sa mère en était le Capitaine et avait péri dans cet accident maritime six ans plus tôt,

ainsi que plusieurs membres de son équipage. Le sujet n'était pas tabou, mais exigeait une certaine ambiance avant de l'amener sur le tapis.

« Ce n'est pas de l'Histoire, a dit Evie, d'un ton hésitant. C'est... trop récent. »

Fort heureusement, le rythme de travail a été par la suite trop chargé pour une autre réflexion de cette teneur.

Le soir même, je mangeais à la maison avec Antoine et les parents. Papa a monopolisé la majorité de la conversation, mais il avait une bonne raison.

« La police maritime est venue nous voir cet après-midi. Des os ont été retrouvés sur une plage. Ils ont été prévenus par un appel anonyme.

-Des os ? » a répété Antoine.

Papa se frottait le front.

-Oui, a-t-il soupiré. Mais c'était étrange. Nous sommes en train de les analyser et ils présentent quelques... particularités. »

Finalement, il a levé la tête sous nos regards curieux et a pris un air sévère ;

« La police essaie de garder l'affaire discrète... S'il vous plait, n'en faites pas des commérages. »

Antoine et moi avons vivement hoché la tête. Lendemain, pourtant, tout le monde au fastfood était déjà au courant et nous n'y étions pour rien. Comme tout le monde commençait à émettre des théories trop délirantes, je me suis trouvé obligé de calmer la situation.

Marchetti répétait ;

« Des os ? Un meurtre ?

-C'est une partie d'un squelette de requin, ai-je précisé. Mais on y a également trouvé des résidus d'Octopus. Comme si le requin en était la proie.

-Octopus ?

-Oui. Octo. Huit bras. Un poulpe.

-Alors dis poulpe, Gabin.

-Des os d'animaux ? a dit Monica, qui tapotait sur sa tablette. Alors qu'est-ce qu'il y a de si étrange ? »

Antoine a pris le relais, son café à la main ;

« Ils ont été découverts sur le Secteur Anthracite... Et ils sont très propres. »

Penny fronçait les sourcils, depuis la cuisine. Je la soupçonnais d'écouter notre conversation.

« Notre père nous a dit qu'ils étaient trop blancs pour avoir été nettoyés par une créature banale, ai-je ajouté.

-Entre l'eau et le sel, combinés à plusieurs jours dans l'Océan, ça peut avoir un effet similaire, non ? a demandé Tiago.

-Bien sûr, ai-je concédé. Mais s'ils ont fait appel aux fossoyeurs archéologiques, c'étaient pour les dater... La plupart des os sont récents, mais certains ne peuvent pas appartenir à une créature actuelle.

-Ils penchent pour quel prédateur ?

-Ils ne savent pas. Mais une consigne a été mise en place pour déconseiller les sorties en mer au-delà des côtes ces prochains jours, le temps d'approfondir les analyses. »

La conversation s'est prolongée jusqu'à ce que les théories les plus délirantes prennent le pas, puis a dévié sur la soirée de vendredi. Marchetti a vraiment eu l'air vexé de ne pas y avoir été convié. Aussitôt, il a proposé une alternative.

« On pourrait se refaire une sortie, un de ces jours ? Une vraie réunion d'équipe. Comme une course d'orientation dans le maquis ou un Escape Game au Multi-Loisirs de Morrow. »

Tout le monde grommelait de petits oui, ce qui a suffi à faire récupérer la bonne humeur du gérant.

Nous reprenions le travail et durant toute la matinée, j'ai eu l'impression que Penny continuait de réfléchir à la meilleure théorie possible concernant ces os retrouvés.

Ce que je n'ai pas précisé, à la demande de mon père, c'était que leur particularité principale, étaient leur taille.

Cela ressortait le mythe du calamar géant, et c'était pourquoi la gendarmerie préférait taire les rumeurs pour l'instant.

Marchetti nous a fréquemment relancé tout le long de la journée concernant une sortie organisée qu'il planifiait quelques jours plus tard, mais nos esprits étaient accaparés soit par les frites, soit par une ombre tapie au fond de l'Océan.

Le jour suivant, lors de mon jour de repos, en fin de d'après-midi, je déposais Antoine chez Tiago alors que ce dernier travaillait encore, mais le Russe nous a souri en voyant la voiture.

« Ah les Demontreville ! Venez, venez manger. Le repas est offert aujourd'hui. »

J'avais envie de trouver une excuse, mais Antoine me tirait déjà par le bras, comme une demande de ne pas le laisser seul avec lui. C'était bien parce que c'était mon frangin que j'ai accepté ce sacrifice. J'entendais le Russe chanter depuis la cuisine, un air de son pays aurais-je dit, car je n'en comprenais pas une seule syllabe, mais cela ne sonnait pas comme du russe non plus ;

« *Is go d-teich tu, a mhurnin, slan !* Clamait-il. *Siubhail, siubhail, siubhail, a ruin !* »

Tandis que nous patientons, Antoine m'a dit merci du bout des lèvres et je levais les yeux au ciel, agacé.

« Il existe une tradition, a annoncé le Russe en nous servant son plat du jour, où il était préférable de refuser un repas gratuit.

-Pour quelle raison ? demandais-je, bien malgré moi.

-Parce que c'était une arnaque. Les hôtes parvenaient souvent à refiler quelque chose qu'ils n'aimaient pas aux invités.

-Comme quoi ? Un vase moche ? a tenté Antoine.

-Comme une malédiction. »

C'était toujours une expérience bizarre quand quelqu'un que vous ne connaissiez pas très bien, parlait de quelque chose de menaçant. On n'arrivait jamais à déterminer s'il s'agissait d'une blague ou si la personne était réellement déséquilibrée.

Concernant le Russe, la seconde option paraissait la plus appropriée.

« Vous connaissez beaucoup de malédictions ? » s'est enquis Antoine alors que je lui filais un coup de pied sous la table.

Le Russe a souri ;

« Celle d'Erauskain est connue. Depuis la nuit des temps, les marins sont attirés par l'océan autant qu'ils le redoutent. Cela remonte au naufrage du bateau de traite négrière qui a coulé à quelques kilomètres de l'île, emporté par des créatures mystérieuses.

-Le Mairead Gally, a acquiescé Antoine.

-Tout à fait, a acquiescé le Russe. On dit que les habitants du rocher ressentent encore dans leurs os, ce sentiment étrange de fascination et de peur. Mais si la plupart des habitants se pensent en sécurité sur terre, ce n'est pas le cas des marins, côtoyant l'Océan. Ils posséderaient un pressentiment plus développé. parce que dans leur inconscience, ils savent qu'une ombre erre encore sur les quais depuis des siècles. Dans les docks de Morrow, par exemple, la Zmora est

connue de tous. La Zmora, c'est le Cauchemar. Et le cauchemar des marins, ne sont ni les tempêtes, ni les mauvais jours de pêches, mais... »

Je me suis réveillé en sueur, cette nuit-là. Et je me suis rappelé pourquoi Tiago appelait le Russe, le Marchand de Sable.

PENNY

J'ai croisé le Russe au supermarché l'autre jour. Nous avons excellé dans l'art de s'ignorer mutuellement. Gabin étant de repos, Tiago et moi avons pris le bus ensemble. Parfois, il arrivait au frère Demontreville de nous emmener quand même, mais cette fois, il avait quelque chose de prévu. Tiago avait l'air enchanté de faire une heure trente de trajet en ma compagnie.

« Je me rappelle de toi, tu sais ? ai-je fini par lancer alors que le véhicule s'engageait dans un enchainement de virages serrés au-dessus des falaises.

-Mmh ? » a-t-il bougonné.

J'ai déplié mes jambes pour les étirer, malgré le siège avant.

« Au magasin d'électronique. À Morrow. Tu étais là. »

Il n'a pas pipé un mot jusqu'à ce que nous arrivions au fastfood et qu'il faille échanger quelques syllabes au minimum pour faire du bon travail.

Encore une fois, nous nous sommes retrouvés tous les deux au bord de la falaise pour la pause. Tiago en était à sa seconde cigarette.

« Antoine n'aime pas que je fume, a-t-il lâché. Il espère que j'arrête.

-Tu y arrives ?

-J'essaie. Trois, maximum. »

J'ai hoché la tête, les yeux rivés sur l'horizon, et sans le regarder, j'ai ajouté ;

« Je suis certaine que l'effort compte, à ses yeux. »

Finalement, Tiago a soufflé de la fumée et a ajouté ;

« Je me souviens aussi, de Morrow... Tu sais bien t'y prendre pour emmerder les gens. »

J'ai presque souri en répondant ;

« C'est un de mes supers pouvoirs. »

Cela m'a ramené quelques années en arrière, comme un flash d'appareil de photo qui me replongeait parmi un vacarme ambiant, des voix qui criaient, puis lorsque je m'étais retrouvée sur le bord de la route qui menait à Auskain, à l'âge de huit ans. Je n'avais pas de sac et pas de chaussures. Je marchais depuis trente minutes quand une voiture s'était arrêtée. Un homme d'une quarantaine d'années, avec la mine inquiète, m'avait demandé si je voulais qu'il appelle la police. J'avais répondu que je ne savais pas. Il m'avait alors proposé de monter pour m'emmener directement au commissariat de Morrow car mes parents devaient surement être morts d'inquiétude à mon sujet.

Pendant le trajet, il m'avait fait la conversation :

« Alors, gamine, comment est-ce que tu t'appelles ?

« Pénible.

-Penny ? Parfait, enchanté de te rencontrer Penny. Moi, c'est Jean. »

Je ne l'avais pas corrigé. Je ne l'avais plus jamais fait.

CHAPITRE QUATRE

GABIN

Aujourd'hui, il pleuvait.

Un jour de pluie rendait toujours la journée de travail plus particulière. Il s'installait une ambiance d'engourdissement et de mouvements à la fois, comme si le monde tournait au ralenti, mais qu'un événement incroyable pouvait se produire à tout moment. C'était le bienvenu à l'étrange.

Il était treize heures, nous n'avions pas eu beaucoup de clients et Penny préparait des steaks.

« Je me disais, a alors commencé Penny, que tu pourrais peut-être m'aider.

-Moi ?

-Tu t'y connais en faune maritime. Comme je navigue, j'aimerais en savoir davantage sur ce qui vit là-dessous.

-Je peux te montrer un registre, si tu veux ? ai-je suggéré. L'université de Morrow regorge d'informations à ce sujet. »

Elle ne disait rien, alors j'ai repris :

« Et ils ont une petite exposition sympa en ce moment, pour promouvoir le futur musée. On y parle de l'histoire de l'île et bien sûr, de son rapport à l'océan. Ça pourrait t'intéresser. »

Elle a hoché la tête. J'ai même réussi à lui proposer que nous nous y rendions après notre service. Elle a désigné l'averse qui dégringolait à l'extérieur ;

« Même s'il pleut des hallebardes ? »

La pluie ne m'aurait pas arrêté, mais j'ai quand même dû faire le tour de l'équipe concernant une autre problématique ; Tiago terminait le boulot plus tard, mais il pouvait faire la route avec Evie, jusqu'à Morrow car elle s'y rendait pour le match de foot de sa fille. Une fois les détails logistiques réglés, je suis revenu en cuisine et j'ai annoncé à Penny que tout se goupillait bien. Elle m'a

désigné Tiago qu'on apercevait dehors et qui fumait sous le proche, à l'abri de la pluie pendant sa pause.

« Qu'est-ce qu'il lui arrive ?

-Comment ça ? » ai-je fait.

En étendant un torchon, elle a dit ;

« Chez moi, il y a une expression qui s'appelle *le vague à l'âme*. »

J'ai attendu et elle a repris :

« Tiago a l'air de porter ce mal dans son esprit, ces derniers temps. »

J'ai hésité car ce n'était pas mon histoire à raconter, puis Monica a surgi par-dessus mon épaule, un plateau sous le bras.

« La mère de Tiago était Capitaine du *Fourth Diligent*. Elle a sombré avec le bateau, il y a quelques années. La commémoration aura bientôt lieu. »

Penny ne m'avait jamais donné l'impression d'être quelqu'un d'intéressé par les ragots, mais une réelle lueur de curiosité brillait dans ses yeux lorsqu'elle a demandé ;

« Je me rappelle de cet accident. C'était il y a combien de temps déjà ?

-Cinq ans ? a fait Monica en me regardant.

-Six. » ai-je rectifié.

Penny a eu l'air un peu soulagée. C'était bizarre, mais c'était l'émotion qui me venait en tête en voyant ses épaules se détendre.

Nous avons repris nos tâches, l'activité ne s'intensifiant pas réellement et avons fini par nous complaire dans la feinte, essuyant six fois la même table de travail, récurant deux fois la même poêle.

La pluie redoublait d'intensité à l'extérieur et cela faisait plus de deux heures que plus un seul client n'avait passé le pas de la porte. Marchetti s'est pointé en essayant de vendre une sortie impliquant une partie de baseball. Il trimballait sa batte, qu'il disait signé par un génie du sport italien, dont je ne

me souvenais plus le nom. Tiago était doué en sport, alors il n'y voyait pas d'inconvénient mais nous étions nombreux à grimacer. Marchetti a posé sa batte sur le côté, bougonnant qu'il trouverait autre chose.

Evie est alors arrivé pour prendre son service pendant que Monica débauchait. Agitée, Evie s'est répandue en excuses et il m'a fallu un moment pour comprendre pourquoi, en découvrant Albane à ses côtés. Il était question d'une maîtresse malade et d'une absence de nounou pour quelques jours. Marchetti a froncé les sourcils, mais il est rapidement revenu pour filer des crayons de couleur et du papier à la petite, pour qu'elle s'installe tranquillement dans un boxe. Il nous a aussi permis de lui servir un chocolat chaud et de quoi grignoter. Marchetti était un responsable plutôt sympa par moments, mais je crois qu'il avait aussi un petit faible pour Evie.

En fin d'après-midi, Penny et moi nous sommes rendus à l'Université de Morrow, et déambulions dans les couloirs en compagnie d'Antoine. Nous étions tombés sur lui à l'entrée de l'établissement. Mon frère était ravi de nous faire visiter sa faculté. Je m'y étais déjà rendu, bien sûr, mais ça lui faisait toujours plaisir. Les corridors se multipliaient, les détours s'enchaînaient et les portes défilaient, jusqu'à atteindre une grande galerie, où étaient exposés de nombreux tableaux, quelques photographies ainsi que divers objets, enfermés sous des étagères vitrées.

« Et voici le petit Cabinet de Curiosité. » annonçait mon frère.

Nous circulions devant diverses vitrines de la section victorienne du musée et Antoine en a profité pour nous partager un savoir inutile. Nous sommes passés devant une flopée de vieilles photos en noir et blanc, représentant les anciens quais du port.

« On peut voir les premières bâtisses, les convois commerciaux... Autrefois, un allumeur de réverbères se promenait dans les rues de Morrow. » expliquait mon frère en désignant tour à tour des illustrations de cabanes, des bateaux chargés de cageots et le cliché d'un homme en tenue d'époque.

Il s'est arrêté devant des plans de constructions :

« Et voici le Mairead Gally, coulé en 1706 et qui a donné son nom au port d'Auskain. Quelques objets de l'équipage ont pu être récupérés dans les fonds sablonneux d'Erauskain. Pas grand-chose comme vous pouvez le voir... »

Effectivement, les objets se comptaient sur les doigts de la main ; une boussole, un compas, une lunette de vue et un crucifix.

Penny observait les plans du Mairead, tandis que je restais devant la photo de l'allumeur de réverbères. J'entendais à peine mon frère, alors que mes yeux se posaient sur la fenêtre, sur ma droite.

À l'extérieur, les nuages opaques rendaient l'atmosphère sombre au point que les lampadaires s'étaient allumés automatiquement. Leurs lueurs vacillaient sous la pluie.

Je pouvais presque distinguer l'ombre d'un homme, affûté d'une redingote et d'un béret sur le crâne, tenant une énorme perche au bout de laquelle brûlait une flamme-fantôme. Comme s'il remplissait encore une mission devenue, depuis, inutile et inaperçue, inconscient de son sort. J'ai repris mon avancée, suivant Penny et Antoine dans leur progression, jusqu'à ce qu'on atteigne une salle plus vaste, d'où s'élevait une voix grave. J'ai cru entendre Penny grommeler ;

« Dites-moi que c'est une blague. »

Le Marchand de Sable, clamait sur une estrade, entouré d'une dizaine de visiteurs ;

« Ceci est une métaphore pour la mélancolie, mais j'ai depuis appris que cela pouvait s'appliquer à d'autres domaines. »

Penny a eu un frémissement et je n'ai pas pu m'empêcher de froncer le nez.

Le Marchand de Sable a alors déclaré, d'une voix solennelle ;

« Rappelle-toi ce que disaient les Anciens... Prends garde, prends garde à la Zmora, parce que si un jour tes pieds ne touchent plus le fond, si tu t'aventures trop loin dans l'eau, jamais tu ne reviendras. »

Son regard s'est posé sur nous tandis qu'il continuait :

« Parce qu'elle t'attendra... Elle t'entraînera dans les abysses et jamais tu ne referas surface, ni reverras la lumière du soleil. »

TIAGO

« Les Archives, s'il vous plaît ? »

Evie venait de me déposer devant l'Université et j'avais réussi à me perdre dès les premiers couloirs. Le secrétaire m'a indiqué la section gauche.

En faisant le tour du musée, je suis passé devant des vitrines pleines de coquillages fossilisés, d'animaux empaillés et de vases écorchés, avant de m'arrêter à la section victorienne. J'ai entrevu la porte ouverte d'un cagibi sur la droite et les voix de Gabin et Penny qui s'en élevaient.

En pénétrant dans la pièce, je les ai découverts installés à une table, entourés d'étagères croulants sous des cartons remplis. Ces derniers encombraient l'endroit exiguë où chaque objet et tiroirs étaient étiquetés. Mes collègues étaient littéralement plongés dans les bouquins. Des feuilles volantes, où se dessinaient des poulpes et des poissons traînaient également sur la table.

Gabin était dans son élément et expliquait tranquillement les points les plus utiles et intéressants à Penny.

« Une pieuvre possède neuf cerveaux, trois cœurs... et là, voici une liste des cétacés répertoriés.

-Le Dauphin tacheté de l'Atlantique, a lu Penny. Le marsouin commun... mmh, rien de plus grand ?

-Le Rorqual bleu ? a proposé Gabin. Cela dit, c'est vrai que la structure dépend aussi. La Baleine des Basques, autrement, peut également...

-Tiens donc, Ferreira. Quelle coïncidence. Viens donc par là. »

Le Russe m'a pris à surprise, dans mon dos, posant sa grosse main sur mon épaule. Il commençait à m'entraîner dans le couloir, mais j'ai croisé le regard de Gabin tandis qu'ils nous voyaient nous éloigner. Je l'ai vu murmurer quelque chose à Penny avant de se lever, et finalement, nous rejoindre dans les couloirs. Le Russe m'a encore entraîné sur plusieurs mètres et nous nous sommes retrouvés au niveau d'une ancienne carte de l'île. Pendant ce temps, le Marchand de Sable chantonnait ;

« *Is go d-teich tu, a mhurnin, slan.*

Siubhail, siubhail, siubhail, a ruin.

Siubhail go socair, agus siubhail go ciuin, et tiens donc, l'ainé des Demontreville nous a enfin rejoint.

-Que dites-vous ? a demandé Gabin, puis il a précisé ; Cette chanson, quelle est-elle ? »

Je n'avais rien compris, et encore moins retenu une seule ligne. À l'expression de Gabin, il traversait le même problème.

« C'est une comptine pour éloigner la *Resulka*, a expliqué le Russe. Surtout lors des tempêtes. »

Cela m'a intrigué et je n'ai pu m'empêcher d'y réagir ;

« *Resulka* ? Vous nommez Penny ainsi. Est-ce une insulte ?

-La *Resulka*, c'est une créature des mers. » a sourit le Russe.

J'avais déjà saisi ce qu'il voulait dire par là, mais Gabin semblait ne pas vouloir comprendre ;

« Une créature des mers ? » a-t-il répété.

Bien qu'il semblait répugner à l'idée de prononcer le vrai mot, le Russe a finalement cédé. Son regard s'est déporté sur la carte, où l'océan qui entourait Erauskain était marqué de plusieurs croix. J'y distinguais les naufrages potentiels ayant eu lieu autour de l'île depuis le 15^{ème} siècle. Les épaules du Russe se sont avachies, comme si son dos ne parvenait plus à le tenir droit et il a clarifié ;

« Une Sirène, Demontreville. La *Resulka*, c'est une Sirène. »

Le lendemain, la pluie avait redoublé d'intensité. Le trajet en voiture avait été plus long, car les essuie-glaces parvenaient tout juste à balayer la cascade qui dégoulinait sur le parebrise et Gabin avait adopté une allure de grand-mère. Le long des côtes, l'Océan était déchainé, les vagues se livrant à une guerre sans merci avec le rivage. Une fois garés derrière le fastfood, le trajet jusqu'à l'établissement s'est révélé être un nouveau défi.

Les gouttes de pluie cognaient contre mon parapluie. Nous étions tous les trois serrés dessous, alors nous prenions tous à moitié la flotte.

« Je déteste la pluie. » disait Penny.

Mes chaussures clapotaient dans les flaques qui s'accumulaient entre les pavés cassés. Penny et Gabin sont entrés les premiers dans le fastfood tandis que je repliais le parapluie. J'ai attendu que Penny aille se perdre dans la cuisine au milieu des bruits des machines, pour parler à Gabin seul à seul. J'avais hésité à

envoyer un message, mais ce n'était pas quelque chose qui me semblait correct de faire par téléphone, alors j'avais patienté.

Il tapotait quelque chose à la caisse, quand je l'ai rejoint au comptoir. Prenant mon courage à deux mains, j'ai dit :

« Il y a quelque chose... un problème avec Penny.

-Je sais, a répliqué Gabin. Regarde. »

Je me suis retourné et j'ai reconnu le client.

C'était celui qui m'avait crié au visage quelques jours plus tôt ; celui qui avait intentionnellement renversé son plateau contre Penny, celui dont le nom de famille était Perez, me semblait-il en revoyant mentalement sa commande.

Ce n'était pas du tout ce que j'avais en tête en abordant Gabin, mais mon attention s'est tout de même accrue. L'espace d'un instant, c'était comme se trouver en pleine savane, avec les zèbres d'un côté, les lions de l'autre et chacun sentant la présence de l'autre. Nous avons tous vu le client parler rudement à Evie, au point que sa gamine, qui coloriait dans son coin, ne vienne voir pourquoi sa mère pleurait. Evie se répandait en excuses auprès du client, demandant à sa fille de rejoindre sa place. Après une dizaine de minutes, le client Perez a récupéré son menu, de la main de Marchetti qui gardait une attitude très professionnelle.

Penny s'est contentée de le regarder aboyer au comptoir, pendant que Marchetti et Evie faisaient des courbettes. Le client Perez avait une liste longue de plaintes à émettre qui promettait de durer un bon quart d'heure.

Gabin et moi avons toujours les yeux rivés sur Penny, et c'est pourquoi nous l'avons tous les deux vu récupérer la batte de baseball que Marchetti avait laissé trainer depuis la dernière fois. La tension semblait s'être accumuler dans ses épaules.

Notre ami Flo venait d'entrer dans le fastfood, quand Penny l'a dépassé pour sortir. Comme Gabin et moi la suivions, Flo est venu avec nous.

La batte de baseball posé en travers de l'épaule, Penny s'est avancée en direction du parking, à l'arrière du fastfood, bordé par le maquis. Sans hésiter, elle a traversé la cascade de pluie et elle s'est dirigée vers une voiture grise. Gabin, Flo et moi étions toujours plantés sous le porche quand Penny a donné un premier coup de batte dans le parebrise. Puis un second, et un troisième. De toutes ses forces, elle en asséné un dernier, avant de reposer la batte sur son épaule et revenir dans notre direction. Les fissures du parebrise s'étendaient d'un épiceutre, rayonnant depuis ce point vers l'extérieur, comme les bras d'une étoile de mer.

Une chose était certaine ; si contrairement à Gabin, je n'avais pas encore décidé si j'appréciais Penny ou non, je préférais sans aucun doute l'avoir dans mon camp, plutôt qu'en tant qu'adversaire.

« Pourquoi est-ce que tu t'en prends toujours aux voitures des gens ? ai-je lancé à Penny.

-C'est souvent ce qui les emmerdent le plus, a-t-elle répliqué.

-Pourquoi toujours ? » a fait Gabin.

Lorsqu'elle nous a rejoint sous le porche, elle dégoulinait.

« Je croyais que tu détestes la pluie. » ai-je ajouté.

Elle observait les gouttes qui tombaient et a vaguement hoché la tête.

Finalement, Flo a lâché ;

« Je suggère que tu caches la batte de baseball pour un petit moment. C'est une arme de crime, à présent. »

Lorsque nous sommes revenus à l'intérieur, tout le monde a prétendu ne pas entendre le cri du client Perez qui s'est élevé depuis le parking, quelques minutes plus tard.

PENNY

Le jour suivant, j'ai trouvé l'ambiance particulière. Le gérant Marchetti était surexcité par l'entraînement à venir. Il avait suggéré un concours de tir à la carabine, parce que Monica le taquinait sur ses idées qui n'étaient pas originales. Gabin restait silencieux comme une tombe ce qui ne lui ressemblait pas et Tiago avait l'air de vouloir se tenir occupé pour ne pas avoir à penser à quelque chose désagréable.

« Tout le monde en est ! disait Marchetti. Je n'accepterais aucun désistement.

-Je n'aime pas les armes à feu, ai-je dit.

-Moi non plus, a ajouté Tiago.

-Votre présence est obligatoire. » a insisté Marchetti.

Tout le long de la matinée, Gabin me regardait étrangement. Il parlait parfois avec Tiago, mais j'avais l'impression qu'il souhaitait que j'entende leur conversation. Elle portait principalement sur le Mairead Gally. Tiago en refaisait l'historique :

« L'épave date de 1706. Il s'agissait d'un navire de traite négrière pendant ses premières années de navigation. D'après les archives, il a ensuite été conquis par un vieux corsaire, et les esclaves libérés ont rejoint son équipage de pirates, régnant sur l'Océan et terrifiant le commerce transatlantique jusqu'à voguer à sa perte, au large de l'île.

-Oui sur les rochers, acquiesçait Gabin. Le Point E.

-Le Point E ? est intervenue Monica.

-On l'appelle le Point E de l'île, parce qu'il correspond à la première lettre d'Erauskain, lorsqu'on l'écrit sur la carte, du nord au sud, ai-je expliqué.

-Quand tu fais de la voile, tu dois passer par là ? » m'a lancé Evie.

J'ai secoué la tête :

« Je le contourne largement. Et les autres navires aussi. C'est un lieu... mauvais.

Le Mairead n'est pas la seule embarcation à avoir sombré à cet endroit. »

Monica s'est tapé le front de la main :

« Mais oui, le *Fourth Diligent* aussi, si mes souvenirs sont bons. »

Ses souvenirs étaient bons et tout le monde le savait.

Les regards se sont portés sur Tiago, qui a fait semblant de les ignorer.

Sa mère, la Capitaine Ferreira. Je n'osais imaginer ce qu'elle avait ressenti, aux prises d'une fin aussi tragique. Une perdue de l'Océan, comme tant d'autres.

Comme moi.

Lorsque nous avons pris le chemin du retour et déposé Tiago devant le restaurant du Russe, j'ai été soulagée que ce dernier ne s'y trouve pas, à faire le guet depuis sa chaise en plastique. Les tensions s'accroissaient désormais chaque fois que nous nous croisions et cela s'était confirmé en le découvrant à l'Université de Morrow.

Au fil des années, pourtant, je m'étais faite à sa présence. Comme le bourdonnement désagréable d'un appareil électronique auquel on finit par s'habituer. Mais bientôt, je savais que j'allais devoir avoir une conversation franche avec celui que tous appelaient le Marchand de Sable.

Nous nous connaissions sous d'autres noms, mais nous étions parvenus à l'ignorer longtemps. Je ne comprenais pas pourquoi à présent, cela devenait aussi difficile. Peut-être à cause des os. Peut-être que le temps n'avait pas consolidé nos murs, mais les effritait et que nous ne parvenions plus à maintenir en place les barrages dans nos têtes.

J'ai décidé de momentanément oublier ces questions en préparant mon sac de voile. Je me suis rendue en vitesse au Port Mairead, faisant à peine un coucou à Monsieur Albert, et je me suis dépêchée, une fois lancée sur la planche, de rejoindre la sortie de la baie, puis récupérer de la vitesse au large.

Je m'améliorais, en voile, et d'habitude, cela me permettait de mettre mes émotions de côté suffisamment longtemps pour me concentrer sur le moment présent. Mais ces dernières étaient trop présentes pour être délaissées sur la terre ferme et mon esprit paraissait grouiller de fourmis, tant mes questions ricochaient dans mon crâne. Pourquoi les os ? Pourquoi maintenant ? Qu'est-ce que cela présageait ?

Lancée à vive allure, je serpentais, toujours plus vite, mes gestes devenant de plus en plus désordonnés à chaque interrogation qui s'ajoutait à ma liste. Le vent, l'odeur des embruns, le sel et soudain, j'ai planté et chaviré. L'élan m'a projeté à plusieurs mètres de haut, et je suis retombée comme une pierre alors que l'eau se refermait sur moi, comme les tentacules d'un monstre.

En chute libre quelques instant, ma vitesse a ensuite ralenti et j'ai ouvert les yeux.

L'océan m'entourait, dans des reflets bleu foncé et noirs, parfois entrecoupés par un rayon de lumière. Une vieille comptine m'est revenue en mémoire, rassurante à l'époque et devenue bien plus terrifiante à présent.

« Is go d-teich tu, a mhurnin, slan.

Siubhail, siubhail, siubhail, a ruin.

Siubhail go socair, agus siubhail go ciuin,

Siubhail go d-ti an doras agus eulaigh liom,

Is go d-teich tu, a mhurnin, slan. »

Cela m'a ramené loin, dans un endroit qui n'existait plus que dans ma mémoire. Je revoyais des lieux, des visages et le tout disparaître sans pouvoir agir, comme le sable qu'on essaie de retenir entre ses mains et qui se dérobe. Le vague à l'âme m'a envahi toute entière et j'ai eu l'impression de m'étrangler dans ce moment de tristesse.

J'ai fermé les yeux, comme pour retenir des larmes.

Pourtant, tout le monde le savait.

Ici-bas, on ne pleurait pas.

GABIN

Je n'étais pas stupide. Et je n'étais pas superstitieux.

Mais j'avais des doutes, comme tout le monde.

Et parfois, je me posais des questions.

Certaines choses étaient-elles possibles ?

Lorsque Penny a fait tomber une assiette, elle s'est mise à jurer. Je n'y avais jamais prêté attention, mais à présent, je ne reconnaissais pas un seul mot.

« Monica, ai-je dit en l'interrompant dans le comptage de caisse. Elle vient de dire quoi, Penny ?

-Je pencherais davantage pour un bordel de merde qu'un youpi, Gabin. »

J'ai retenu un soupir ;

« Je veux dire... elle a parlé en quelle langue ? »

Monica a haussé les épaules. Comme Penny se souciait peu de son existence, pourquoi lui prêterait-elle la moindre attention ?

Cela me travaillait de plus en plus, ainsi lors de mon jour de repos suivant, je me suis retrouvé sur le canapé un livre ornithologique refermé sur la table basse, mais un livre d'Histoire maritime ouvert à mes côtés, ainsi que l'ordinateur sur mes genoux, enchainant les recherches concernant les créatures mythologiques. Il ne m'a pas fallu dix minutes pour comprendre que je brassais du vent.

Antoine révisait sa géologie, installé à la table à manger, quand notre père est rentré, les vêtements aux effluves de gazole et d'embruns. Il a posé son sac, il est allé se doucher, puis il a commencé à préparer à manger. Ce faisant, je l'ai entendu murmurer quelques notes, comme dans un vieux cauchemar ;

« Is go d-teich tu, a mhurnin, slan.

Siubhail, siubhail, siubhail, a ruin. »

L'air se répétait et alors qu'il préparait une omelette, je me suis risqué à demander :

« Qu'est-ce que tu chantes, papa ? »

-Mmh ? C'est une vieille chanson... Pour éloigner les malédictions, je crois. »

Il a ouvert le frigo pour sortir les champignons et les poivrons. J'ai attendu un instant, mais je n'ai pas pu m'empêcher d'insister ;

« En quelle langue est-elle ? »

Il était concentré sur les œufs, y ajoutant des herbes de Provence.

« Je ne me rappelle plus, a-t-il marmonné en haussant les épaules.

-De quoi parle-t-elle ? »

Visiblement fatigué par sa journée de travail, il se retenait de m'envoyer paître avec ma litanie de questions.

« De secrets, a-t-il dit en réfléchissant. D'amour, d'un marin qui part en mer et qui ne revient jamais. »

Cela m'a rappelé ce que le Marchand de Sable m'avait dit quelques jours plus tôt.

Les marins ont conscience d'une ombre qui erre sur les quais depuis des siècles.

« La Zmora est connue de tous, avait-il enchaîné. Et la Zmora, c'est le Cauchemar. Or, le Cauchemar des marins, ce n'est ni les tempêtes, ni les mauvais jours de pêches, mais ce qui se cache dans les eaux troubles du large et les égarent dans l'infinité de l'Océan. »

Il avait fait une pause, puis avait ajouté ;

« Le Cauchemar des marins, ce sont les Sirènes. »

Je garais la voiture sur le parking du fastfood. Penny, Tiago et moi avons rejoint l'équipe pour les préparatifs de début de journée. J'ai attendu que tout soit en place pour parler à Tiago. Les premiers clients passaient le pas de la porte, Penny allait s'enquérir de leurs commandes, munie de la tablette et Tiago arrangeait les capsules de café. Alors j'ai filé un coup de coude à mon meilleur ami pour lui désigner ensuite Penny.

« Elle a un truc qui cloche, Tiago.

-C'est seulement maintenant que tu t'en aperçois Einstein ? »

Il a fait une pause, puis il a lâché ;

« Tu ne crois quand même pas les propos du Russe ?

-Je... je ne sais pas. Toi ? »

Nous avons échangé un regard qui signifiait bien qu'on y croyait tous les deux mais qu'aucun de nous deux n'était prêt à être traité de cinglé.

« C'est juste qu'elle... est si bizarre, ai-je finalement lâché.

-Oui, a vivement rebondit Tiago. Elle a quelque chose de... qui ne vient pas d'ici. »

Marchetti est arrivé en claquant les mains sur nos épaules.

« Hé les gars, n'oubliez pas, après le service, c'est sortie d'équipe. »

Nous avons vaguement grommelé, puis il est reparti convaincre le reste du groupe, se retenant visiblement de menacer, quiconque refuserait, de licenciement.

Nous nous sommes rendus sur le terrain de tir avec deux voitures. J'avais récupéré Tiago et Monica, tandis que Penny et Evie étaient montées dans la Peugeot de Marchetti. Nous sommes arrivés sur un terrain vague, aux abords du maquis, au Sud-Ouest de l'île. Une table avec un apéritif nous attendait, ainsi qu'une collection d'armes et une caisse d'alcool. Marchetti a précisé qu'on boirait et mangerait à la fin de l'activité, évitant ainsi d'alcooliser des débutants de tirs, les transformant en danger public et finir dans les faits divers du journal le lendemain matin.

Un encadreur nous a expliqué le jeu, depuis la machine qui tirait des assiettes de terre cuite dans le ciel, au fonctionnement de la carabine, puis ils nous a distribué une arme à chacun.

Ensuite, une rotation a été mise en place pour que nous passions un à un, dans des tentatives plus ou moins fructueuses. Rapidement, nous avons pu établir un classement d'habilité. J'étais nul, Evie se débrouillait, Tiago tenait un petit niveau et Marchetti et Monica rivalisaient. Entre la concentration et l'enthousiasme d'un tir qui frôlait la cible, c'est seulement après cinq tours que j'ai pris conscience que Penny n'avait pas encore participé. Elle était encore là, mais elle avait rangé sa carabine dans son étui et se contentait d'observer, les bras croisés. Cela a pris quinze tours supplémentaires pour que Marchetti s'en

aperçoive. Entre temps, tout le monde l'avait compris, mais personne n'avait rien dit. Alors Marchetti a bougonné avant de lancer :

« Hé Penny, tu es trop réfractaire, allez à ton tour.

-Non.

-Au moins une fois. S'il te plaît. Pour l'esprit d'équipe. »

Penny avait toujours répété qu'elle détestait les armes à feu.

J'avais toujours pensé qu'elle ne les aimait pas parce qu'elles les trouvaient dangereuses.

Même quand elle a saisi la carabine des mains de Marchetti, je pensais que c'était seulement par un sursaut d'ego. Les gens sont prêts à n'importe quoi pour défendre leur fierté ; ceux qu'on raillait parce qu'ils ne savaient pas nager, étaient parfois prêt à se noyer pour ne pas être traité de mauviète.

Mais Penny a porté le viseur de la carabine à son œil, les mains stables autour de la crosse, elle a attendu trois secondes le temps de régler le canon sur sa cible, puis ses doigts n'ont pas hésité en pressant la détente. L'instant d'après, elle rendait d'un geste furieux l'arme à Marchetti. Dès qu'il l'a prise entre ses mains, elle lui a tourné le dos et elle est partie en trombe pour s'éloigner du maquis. Cela faisait déjà quelques secondes que l'assiette avait explosé en plein ciel et ses débris dégringolaient sur le sol.

Penny est restée adossée contre ma voiture tout le reste de l'activité.

Je la revoyais viser avec l'arme, remettre la carabine à Marchetti et s'éloigner. J'avais pourtant eu le temps d'apercevoir le tremblement de ses poings serrés. Ce n'était pas de la colère.

À ce moment-là, j'avais compris que Penny n'aimait pas les armes, parce qu'elle savait combien elles étaient dangereuses *entre ses propres mains*.

Et cela semblait trop la terrifier pour qu'elle n'ait jamais eu à l'utiliser pour faire du mal.

Elle portait l'expression de quelqu'un qui savait ce que c'était, de devoir faire souffrir une autre personne.

Mais je ne l'ai pas dit à Tiago.

Au début, je n'ai pas vraiment compris pourquoi je préférais garder cette réflexion pour moi.

Puis, alors que nous retournions à la voiture, j'ai saisi que Penny me rappelait la tête de certains juges quand ils pensaient que personne ne les voyait, à la sortie du tribunal. Tiago m'avait fait regarder des centaines de documentaires juridiques pendant sa première année de droit et j'avais encore l'expression des visages de ces professionnels dans mon crâne. Évidemment qu'ils s'en tenaient aux faits et aux preuves autant que possible, mais à la fin de la journée, ils possédaient, comme entre leurs mains, le pouvoir nécessaire pour influencer plusieurs vies. Une sorte d'historique qui leur était pesant, et ils m'avaient toujours inspiré qu'une seule émotion.

Penny m'aurait cassé les dents si je lui avais partagé cette pensée. Et quand bien même, je ne pouvais, décidément, pas révéler à la fille qui me plaisait, qu'elle m'inspirait soudainement beaucoup de pitié.

CHAPITRE CINQ

PENNY

Je flottais sur le dos. Ma conscience dérivait, à l'image de mon corps, entraîné par le courant doux et mouvant d'une houle paisible. Les mouvements des vagues adoptaient bientôt un refrain, comme une dernière berceuse qui m'accompagnait, et je ne cessais de me répéter ;

Si l'Océan devient ma tombe, je n'ai pas le droit d'être aussi triste.

Il existe pires cimetières où reposer ses os.

Je me suis réveillée dans mon lit avec la chair de poule qui recouvrait mes bras et des frissons glacés remontant le long de mon dos, comme si je me trouvais de niveau au beau milieu de l'océan, aussi perdue et impuissante qu'un bateau sans gouvernail. Je suis restée allongée un moment. Je n'avais aucune envie d'aller travailler, mais j'ai réussi à me préparer en traînant des pieds.

Tiago a essayé de me parler toute la journée, de tout et de rien, au point que je trouvais ça étouffant et désagréable. Il n'avait pas l'air de voir mes signaux de désapprobation, ou alors feignais de ne pas les comprendre.

« Alors, a commencé Gabin lors de ma pause, depuis le point de vue. Les Archives de l'Université t'ont aidé ? »

J'ai acquiescé.

Gabin ne s'en était pas aperçu, mais dans la salle du musée, j'étais parvenue à dérober quelques documents, dont une carte maritime, un dossier détaillant les différentes anatomies animales, ainsi que la classification scientifique des espèces et son évolution depuis le dix-huitième siècle.

Il s'agissait bien sur là d'un emprunt, je ne tenais pas à ce que Gabin paye pour mon larcin et je comptais bien les remettre en place avant que quiconque ne s'aperçoive de leurs disparitions.

L'état de mon esprit en ébullition a empiré en fin de journée, et bien que je pensais attendre un petit peu, je n'ai pas tenu bon.

Lorsque Gabin m'a déposé chez moi, et au lieu d'aller faire de la voile, j'ai récupéré mon vélo et j'ai pédalé jusqu'au restaurant du Russe, ce qui n'était pas une mince affaire étant donné les multiples montés.

Les roues du vélo grinçaient. Le soleil couchant perçait à travers les feuillages des arbres, tandis que je coupais à travers le maquis. La nuit s'annonçait chaque minute un peu plus. La piste cyclable, ligne de goudron à travers la forêt, s'engouffrait toujours davantage dans les bois, jusqu'à s'arrêter brusquement sur une route goudronnée. J'ai accéléré le rythme pour longer la chaussée. L'air ambiant encore frisquet rendait mes muscles d'autant plus actifs et chauds. Quelques rares voitures sont passées à côté de moi, mais du reste, les environs semblaient m'appartenir.

J'ai pédalé encore quinze minutes avant de récupérer un chemin de terrain sur la gauche, bondir sur quelques bosses de cross et finalement, repérer les lumières de la ville qui approchait, droit devant. Je suis sortie des taillis, reprenant mon trajet sur le bas-côté de la route, un mince filet de sueur coulant dans mon dos, et les poils de mes avant-bras hérissés malgré le sweat-shirt épais que j'avais enfilé.

J'ai presque jeté ma bicyclette par terre, et je me suis précipitée sur le palier. L'établissement étant fermé, j'ai toqué trois fois contre la porte. Je reprenais ma respiration erratique due à l'effort et je me suis remémorée la même scène, douze ans plus tôt.

Le conducteur Jean m'avait mené au commissariat quelques jours plus tôt, et je me retrouvais à présent en compagnie d'une policière d'une quarantaine d'année, à manger sur la terrasse d'un boui-boui qui puait le poisson. Elle avait fait signe au Russe, ce dernier muni d'un plateau chargé de boisson, et lorsqu'il s'était approché, nous nous étions reconnus. Comme il avait gardé le silence, j'avais fait de même.

« Je ne savais pas que t'avais une gamine, avait lancé le Russe à la policière.

-Ce n'est pas la mienne, l'avait contredit la policière en mangeant un bout de pain. Jean l'a trouvé sur le bord de la route. On attend les Services Sociaux du continent pour qu'ils viennent la récupérer. Ils parviendront peut-être à trouver ses parents, qui sait. Elle serait d'origine irlandaise, semblerait-il.

-Vraiment ? »

Je me contentais de manger ma soupe de poissons sans lever les yeux, et le Russe avait repris :

« Je connais un couple qui cherche à adopter, sinon. Les Torre. »

La policière avait haussé les épaules ;

« Qu'ils fassent une demande officielle. Ils sont obligés de passer par l'infrastructure publique.

-Bien sûr. Je ferais passer le passage. »

Il nous avait ensuite souhaité un bon appétit et s'était éloigné.

La policière avait reçu un coup de fil et était allé le passer plus loin. Je profitais qu'elle soit occupée pour me lever et approcher le Russe.

« Vous êtes le *Kukushka*.

-Et tu es la *Resulka*. »

Nous avons attendu un instant en silence

« Je veux rentrer, avais-je alors lancé. Je veux rentrer là-bas. »

Le Russe avait eu une expression affectée.

« Je regrette, gamine. C'est impossible. Chez toi n'existe plus, à présent. Tout a disparu.

-Mais...

-Je suis sincèrement désolé. »

Je me rappelais la pierre qui m'était tombée dans l'estomac à ces mots.

Comme personne ne répondait, j'ai de nouveau frappé. Enfin, le Russe a ouvert, la peau blanche, les cheveux blonds et une expression surprise sur le visage ;

« Vous m'avez menti, ai-je craché. Vous m'avez menti toutes années. Il existe bien un moyen. »

Il a pincé les lèvres, puis s'est décalé pour m'inviter à entrer. Il m'a mené au fond de l'établissement. Nous avons dépassé les cuisines et rejoint une autre pièce. Cette dernière était étroite, occupée par un bureau et des étagères pleines à craquer de dossiers et de feuilles de comptabilité du restaurant. Le Russe a décalé quelques affaires du bureau et m'a désigné un document qui ressemblait beaucoup à la classification biologique animale que j'avais récupéré du musée. Le Russe avait été plus malin et au lieu de l'avoir volé, il en avait fait une photocopie.

« Tu parles des ossements ? » a-t-il demandé.

J'ai fermé les poings pour contenir ma colère et grincé ;

« Nous savons tous les deux d'où ils viennent. Et je les ai découverts sur le Secteur Anthracite... Ne me dites pas qu'il s'agit d'une coïncidence. »

Il a grimacé ;

« Je l'espérais, mais entre les coupures de courants répétées et le squelette rejeté sur le rivage, ça ne semble pas être le cas, effectivement.

-Si les os ont pu resurgir, c'est qu'il existe un passage. »

Le Russe n'a rien dit pendant un moment, puis il a repris, semblant prendre de soin de peser ses mots ;

« Le passage existe. »

Avant que je n'explose, il m'a coupé ;

« Mais il s'agit de jouer avec des forces qu'on ne comprend pas.

-Vous m'avez menti. » ai-je craché.

Le Kukushka s'est redressé, et le ton a monté, comme s'il se mettait à son tour en colère.

« Tu penses pouvoir y retourner. Mais qu'est-ce que tu as dans la tête ? Ton expérience ne t'a donc rien appris ? Qu'arrive-t-il aux mortels qui obtiennent ce qu'ils veulent ? Rappelle-toi celle de Narcisse ou encore mieux d'Anderson !

-J'en ai marre de vos légendes et de vos histoires !

-Et pourtant ! a-t-il crié. Qu'est-ce qu'elles nous apprennent ? La sirène voulait se rendre sur terre. Elle a obtenu ce qu'elle voulait, ça oui ! Mais cela l'a conduit à sa perte. Elle a fini par retourner à la mer, sous la forme d'écumes. Ce qui appartient à la Terre, revient à la Terre. Il en va de même pour l'Océan. Et...

-Je sais, grommelais-je en me frottant le front. Et l'Océan est égoïste. Il rejette tout et tout le monde, blablabla. »

Après une brève inspiration, j'ai repris, posant la question qui me travaillait au point de rendre mon crâne brûlant ;

« Qui est à l'origine de cela, alors ? Pourquoi maintenant ? »

Le Kukushka a soupiré ;

« C'est ce que je cherche à découvrir... Je sais que les autorités s'intéressent au Mairead Gally. Je pense cela a un lien. Ils creusent les archives pour rendre l'idée d'un nouveau musée attirante et ils ont découvert des irrégularités.

Selon Madame Demontreville, responsable du département d'Histoire, le

naufnage d'autrefois n'est pas seulement dû à un accrochage sur les rochers.

Elle estime qu'il y aurait également eu une mutinerie.

-Une théorie intéressante, ai-je marmonné en haussant le sourcil.

-Comme tu dis. » a grommelé le Russe.

J'essayais de jauger son expression pour vérifier sa sincérité, quand un bruit a retenti depuis la porte d'entrée. Le Russe a observé l'heure sur une horloge qui surplombait l'étagère et a grimacé ;

« On reprendra cette discussion une autre fois. Il est temps que j'ouvre. »

Je sortais du bureau en le suivant dans la salle de service, quand des voix se sont élevées derrière la porte et malgré la distance, j'ai reconnu celles de Gabin et de Tiago. À son expression, le Russe distinguait également leurs tons familiers.

« Nous avons des visiteurs, a-t-il déclaré. J'imagine que tu préfères qu'on ne nous voie pas parler ensemble ? »

J'ai serré les dents et il m'a désigné la porte arrière. Je n'ai pas traînée et m'y suis dirigée, quand le Kukushka a lancé ;

« Par ailleurs, gamine. Content de voir que tu as des amis. »

J'ai voulu répondre qu'il se trompait, mais je n'en ai pas eu le temps. Il a ouvert la porte d'entrée et je me suis aussitôt échappée dehors.

TIAGO

Mon regard restait rivé sur la page du livre, où l'illustration en noir et blanc paraissait vouloir sortir du papier pour nous attaquer. En légende, il était inscrit ; *Sirène*.

Le Russe était installé avec nous à une de ces nombreuses tables. Si la plupart du temps, son restaurant ne présentait pas beaucoup d'affluences, aujourd'hui, la majorité des couverts étaient de service. Cela faisait déjà dix minutes que le Marchand de Sable nous avait servi des assiettes de crevettes, mais comme en commandant, nous avons également exigé des précisions, il avait accompagné nos plats de trois livres. Il avait ouvert le premier et désigné une page. Depuis quelques minutes, le silence s'était installé. Finalement, j'ai quand même lâché ;

« Euh c'est flippant. Je veux dire... *Elle* est flippante. »

J'ai levé la tête vers Gabin dont le regard ne se détachait pas de la page.

« Tu es vraiment sûre qu'elle te plaît ? ai-je lancé.

-La ferme.

-Je veux dire... si ce n'était que les écailles et les mains palmées, mais les crocs...

-Tiago. Tais-toi. »

Alors que le Russe repartait en cuisine, je me suis penché en avant.

« Tu comprends à quel point c'est délirant, n'est-ce pas ? ai-je chuchoté. Le Mairead Gally a été coulé en 1706. On dit qu'il a été attaqué par des montres marins, tu te souviens ? Par un Octopus géant ou des milliers de phoques. Et si c'était ça, à la place ?

-Réfléchissons, a dit Gabin en tapotant le livre. Si vraiment... si vraiment...

-Si c'est une sirène ? Une sirène, Gabinus ! ai-je murmuré n'utilisant son nom romain que pour les grandes occasions. Une cruelle qui mange les humains. »

Il y a eu un silence, puis Gabin a lancé, d'une petite voix ;

-Peut-être qu'elle ne se nourrit que de poissons ? »

Je l'ai regardé comme s'il était tombé sur la tête, mais nous parlions de notre collègue soupçonnée d'être une sirène, alors tout autre jugement pouvait être mis de côté.

J'essayais de réparer la machine à glaçons et Monica me parlait de commérages entre son groupe d'amies comme si j'étais gay alors ça m'intéressait forcément. J'essayais vraiment de me concentrer sur ce qu'elle disait, mais en vain. À la énième onomatopée, elle m'a engueulé. Trois jours plus tard, des affiches ont été placardé dans toute l'île concernant la commémoration pour le *Fourth Diligent* et c'est devenu le sujet de conversation principal. Je savais déjà ce qui m'y attendait. C'était le cas chaque année. Le reste du temps, les gens avaient tendance à oublier que j'étais le fils de Camilla Ferreira, mais la semaine qui précédait l'hommage et la semaine qui suivait je n'avais droit qu'à des regards tristes. La seule chose que me remontait un peu le moral ces derniers temps, entre les anomalies de Penny et la commémoration, c'était le basket et Antoine. Quand il est venu nous voir jouer en milieu de semaine, je me sentais comme un enfant, fier de montrer à quel point j'étais doué. Après une heure et demie, Damien a réclamé une pause. En m'efforçant de reprendre ma respiration, je me suis dirigé vers le banc où reposait mon sac. Antoine m'y attendait, me tendant une gourde. J'ai bu plusieurs gorgées avant de lui rendre. Les autres sont venus nous rejoindre et nous nous sommes assis en cercle sur le goudron. Flo a étendu ses jambes pour les étirer, Taj s'est mis sur le ventre tandis que je m'installais en tailleur. Antoine s'est assis à côté de moi, jouant avec le ballon entre ses mains. Mes cheveux étaient encore collés contre mon front. Je jouais avec des petits cailloux trouvés sur le terrain. Je les faisais crisser entre mes doigts, concentré. La conversation essayait de se tenir éloigner du lendemain où tout le monde se

réunirait à Morrow pour pleurer les quelques membres de l'équipage ayant périés avec le *Fourth Diligent*. J'appréciais la délicatesse de mes amis, mais comme les échanges n'étaient pas très vivants, nous avons finalement repris le match.

Cette fois, c'est l'équipe adverse qui a gagné. Flo et Taj jouaient des coudes en hurlant d'enthousiasme face à leur victoire. Je me suis éloigné vers le banc pour éponger ma nuque d'une serviette. Antoine a posé sa tête sur mon épaule ;

« Je sais que tu les as laissé gagner.

-Sinon ils ne joueraient plus avec moi, ai-je répliqué. Il faut les garder motiver. »

Dans la soirée, Antoine est reparti avec moi, sachant qu'on retrouverait sa famille le lendemain matin. Ce jour du souvenir le rappelait à tous. Après une nuit agitée en cauchemar et un trajet en moto très rapide, je me suis retrouvé à Morrow, au milieu de d'une foule, aux tenues et aux visages sombres. J'avais l'impression que tous les habitants de l'île s'étaient donné rendez-vous alors que seules les familles, les proches amis et les marins du port se rassemblaient ainsi. Je reconnaissais la plupart des personnes, dont la famille Demontreville. En m'approchant, Gabin m'a filé une tape sur l'épaule pendant que ses parents me disaient qu'ils étaient désolés pour cette tragédie. Antoine me serrait la main depuis que nous étions descendus de moto. J'ai également vu les autres collègues parmi l'afflux, dont Emilio Marchetti qui présentait ses condoléances à une vieille dame ayant perdu son mari dans l'accident. Monica et Evie parlaient près d'un buffet. Mon regard a également remarqué les Torre, faisant une apparition tardive, mais sans leur fille.

Comme c'était une Commémoration pour la perte de l'équipage, mais plus largement du *Fourth Diligent*, la cérémonie avait lieu près du port. Les senteurs des embruns se mélangeaient à celles de la transpiration, dans une atmosphère chaude et pesante avec un soleil pourtant camouflé sous une masse nuageuse. Alors que des petits apéritifs et des verres circulaient entre les corps, j'entendais Madame Demontreville discuter avec Monsieur Torre, ces deux-là collaborant pour le projet du musée d'Auskain. Il était question d'inclure une section pour le *Fourth Diligent* dans le nouveau bâtiment. Monsieur Albert, gérant du port Mairead s'est investi dans la conversation en rappelant un tableau de mémoire dans les locaux du Mairead Port, représentant tous les membres d'équipages du navire et qui pourraient être utiles pour une telle exposition.

« Ça va ? » a alors demandé Antoine et je me suis rendu compte que je contemplais le vide depuis plusieurs secondes.

Je commençais à me sentir fatigué. Ce n'était pas dû à un manque de sommeil, mais davantage à l'énergie dépensé pour retenir mes émotions. Lentement, j'ai détaché ma main de la sienne et j'ai dit que je revenais. J'avais besoin de m'éloigner de toute cette ambiance. Il a eu l'air de le comprendre, conservant un air compatissant.

« Dis-moi si tu as besoin de quoi que ce soit, a-t-il dit. Je reste là. »

J'ai hoché la tête et déguerpis.

M'éloignant de la foule en noire, je me suis rendu vers les docks.

Contrairement à la petite infrastructure de Mairead, le port de Morrow comportait de longues lignes bétonnées, où flottaient des navires imposants, aux côtés d'énormes locaux où transitaient régulièrement des conteneurs de la taille de mon appartement. L'atmosphère sentait le gasoil, ce qui me ramenait à mes venues en compagnie de ma mère, il y a encore quelques années. Mes

yeux piquaient, quand je me suis arrêté devant le quai où se tenait autrefois l'un des navires les plus réputés d'Erauskain. J'avais envie de fumer une cigarette, mais je me suis retenu. Mon regard a alors remarqué la silhouette qui approchait de ma gauche. La robe noire contrastait avec ses cheveux blonds.

« Salut, a dit Penny.

-Salut. » ai-je répondu.

Elle s'est arrêtée à mes côtés et a regardé à son tour l'emplacement vide au-dessus de l'eau. Je l'ai observé comme si elle venait de sortir de terre, mais c'était étrange de la voir en robe, comme si c'était une vraie fille. Bien sûr, Penny était une fille, mais c'était surtout Penny.

« On a eu la même idée, a-t-elle repris, de venir ici. »

J'avais l'impression qu'elle essayait de faire la conversation, même si de toute évidence, ce n'était pas son truc. Le silence est retombé. Cependant, Penny avait beau être à l'aise avec le silence en présence d'un autre être humain, ce n'était pas mon cas.

« Elle avait vraiment un grand courage, tu sais ? ai-je commencé à dire.

Vraiment, pour tout. Elle disait ce qu'elle pensait, elle faisait ce qu'elle voulait.

Elle se fichait des conventions. Elle savait que j'étais gay avant que j'en ai conscience moi-même. »

Mes poings étaient serrés et sans m'en rendre compte, j'avais commencé à pleurer. J'ai murmuré :

« Ça fait déjà six ans, mais... »

J'ai essuyé mes joues et repris :

« Je ne sais pas... je ne sais pas faire comme toi. »

Je ne le regardais pas, préférant contempler mes chaussures, en demandant d'une voix claire ;

« Pourquoi est-ce que je pleure ? »

J'ai de nouveau essayé de contrôler un sanglot, mais je n'y suis pas parvenu.

Alors elle a simplement posé sa main sur mon poing, et je ne la regardais toujours pas. Elle a attendu quelques temps, longtemps, jusqu'à ce que mon poing ne se desserre, et que mes larmes ne se tarissent.

Alors j'ai réussi à dire, d'une voix moins voilée :

« Je ne sais pas faire comme toi. Être indifférent. Je ne sais pas cacher ma peine. »

J'ai ajouté avec un sourire gêné :

« Tu dois avoir un super pouvoir, ou quelque chose comme ça. »

Je l'ai regardé, mais elle avait le regard rivé droit devant elle :

« Tu sais déjà que ça n'a rien d'un super pouvoir, a-t-elle dit. Les larmes qu'on ne laissent pas couler, finissent au fond de nous comme de l'eau croupie de marécages... Et qui sait quels genres de monstres peuvent surgir de ces eaux troubles ? Les larmes qu'on gardent pour nous se transforment souvent en plus gros tourments.

-C'est de là que viennent tes problèmes de colère ? »

J'avais tenté la question, parce que nous partagions un moment de vulnérabilité. Mais Penny n'en était pas là encore, du moins pas avec moi. Elle a seulement laissé échapper ;

« Tu peux la considérer comme une sorte de monstre. »

Mais je crois qu'elle a dit ça pour me faire plaisir. Je savais que lorsqu'on côtoyait certaines émotions trop longtemps, on finissait par s'y habituer. Or, Penny donnait l'impression de considérer sa colère davantage comme une amie, ou tout du moins une alliée, plutôt qu'un fardeau.

PENNY

Je me rappelais du bateau, plus que les visages. Trois mâts, quarante-cinq mètres, quarante-six canons. La nuit, des flashes me revenaient de vagues aussi grosses que des maisons, de cris, de créatures infernales, des silhouettes qui s'agitaient. Je me souvenais de navires ennemis, de mers inconnues, de batailles navales, du rugissement du feu, du bois qui se consumait et du silence de la défaite. Ces souvenirs m'assaillaient également lorsque ma voile se gonflait dans le vent et que ma planche accélérât soudainement, m'entraînant toujours davantage vers le large.

Je suis revenue de la Commémoration en bus, mes parents souhaitant s'éterniser à Morrow encore un peu. Je commençais à préparer mes affaires pour ma session de voile, quand en essayant d'allumer la lumière du garage, j'ai remarqué que l'électricité avait sauté une nouvelle fois.

Ma gorge s'est serrée.

Je me suis rappelée de ce que m'avait dit le Russe, des années plus tôt, alors que j'insistais pour un moyen de rentrer chez moi. Il avait été brutal de vérité, puis il avait ajouté, avant que la policière ne revienne, avec une sorte de grimace ;

« Je te mets en garde, gamine. Tu le sais déjà fort bien ; attention aux vœux que tu formules dans le désespoir. Ils risqueraient bien se réaliser... De même que certaines nuits ne sont pas recommandées pour mourir, certains souhaits devraient rester ensevelis dans le sable. »

Délaissant mes affaires de voile, j'ai saisi mes baskets, mon sac de randonnée et j'ai presque longé la côte en courant, le cœur battant à tout rompre.

C'est en arrivant sur la plage noire que j'ai saisi l'importance de son conseil. Des débris de bois reposaient sur le sable sombre, vaguement agité par les vagues. Mon cœur a raté un battement.

Lentement, doucement, je me suis approchée et j'ai bougé un morceau de bois du bout du pied. La pierre qui pesait depuis des années dans mon estomac a eu l'air de vouloir remonter par ma gorge et le froid a saisi tous mes membres.

Depuis longtemps, je n'espérais qu'une seule chose et ces derniers jours, j'avais eu l'impression de pouvoir presque l'obtenir. Cependant, les signaux d'alerte avaient été noyés dans le ravivement de mon espoir.

Il me fallait le voir de mes propres yeux pour que je commence enfin à craindre quelque chose de pire.

Un frisson est remonté le long de ma colonne vertébrale, tandis que des tréfonds de ma mémoire, ressurgissaient certains visages que j'aurais aimé oublier pour toujours. Les personnes qui avaient précipité ma perte ; le Capitaine et sa cicatrice hideuse sur le visage, le Kukushka et ses avertissements, ainsi que Saint Croix, l'homme d'église amer, qui murmurait en s'agrippant à son crucifix ;

« Is go d-teich tu, a mhurnin, slan.

Siubhail, siubhail, siubhail, a ruin.

Siubhail go socair, agus siubhail go ciuin,

Siubhail go d-ti an doras agus eulaigh liom,

Is go d-teich tu, a mhurnin, slan. »

Mon regard s'est déporté sur l'Océan et l'horizon m'a paru menaçant.

GABIN

« Elle m’a consolé. Elle avait l’air... compatissante. »

Tiago me regardait comme s’il était sincèrement étonné de ce qu’il disait.

-Pourquoi ? ai-je répliqué. Tu pensais qu’elle allait dévorer les entrailles à la place ? Ou t’arracher la gorge ?

-Mais non... c’est juste... C’est Penny quoi. Tu l’as déjà vu avoir la moindre émotion ?

-Je l’ai vu explosé pas mal de truc, oui.

-La colère, d’accord, mais l’as-tu déjà vu versé la moindre larme ?

-Ça ne signifie pas qu’elle n’est pas humaine. »

Pourtant, ça me rappelait un vieux souvenir d’école, où nous apprenions les contes des frères Grimm et de Hans Anderson.

Ma mère devait repartir pour un voyage professionnel, mais elle était retenue encore quelques jours par une affaire de premier ordre. En rejoignant le salon, je l’ai entendu qui discutait avec mon père, installés à la table à manger, et j’ai surpris le sujet de conversation qui concernait un vol au musée de l’Université de Morrow.

« Pas les plus chers, disait ma mère. Ceux qui sont reliés au Mairead Gally. La police penche pour un geste personnel. Après tout, la mise en place d’un nouveau musée à Auskain est dans tous les esprits, ces derniers temps. Peut-être que tout le monde n’est pas ravi. »

Le visage de Penny s’est aussitôt présenté dans ma tête, mais je l’ai rejeté.

L’information ne cessait cependant de revenir dans mes pensées, au point qu’en me rendant sur le terrain de basket en compagnie de Tiago et de mon frère, les yeux de Penny me hantaient.

Je me suis rapidement retrouvé dans les gradins, et quelques minutes plus tard, j’ai été surpris de voir Evie me rejoindre.

D'un côté du terrain, sa fille jouait au foot avec ses camarades et de l'autre, Tiago et mon frère accomplissaient des paniers avec son équipe de basket. Ou plutôt, dus à ses compétences exceptionnelles de lanceur, Antoine essayait d'assommer tout individu dans un périmètre de cinq cent mètres.

Je ne sais comment, mais la discussion a commencé par des histoires de boulots, puis les anecdotes de la sortie d'équipe en activité carabine, avant de continuer sur nos collègues et inévitablement, sur Penny.

« J'aime bien Penny, a dit Evie. Elle a quelque chose de naturel.

-Qu'est-ce que tu entends par là ? »

Evie avait quelques rides autour des yeux, déjà et quand elle a souri, elles se sont accentuées ;

« Elle a sans doute conscience de ne pas connecter avec les gens comme il serait normal de l'être. Pourtant, elle n'a, de toute évidence, aucune intention de changer ce qu'elle est. C'est quelque chose que j'apprécie. »

Le soir même, j'ai décidé de regarder sur internet et j'ai acheté le livre en ligne. Alors j'ai trouvé l'extrait qui m'intéressait. Un extrait de la petite sirène de Hans Anderson, où il était question de voix éteinte, de secret et d'une sirène qui ne pouvait pas pleurer.

J'ai envoyé un message, accompagné de la citation en question ;

Coucou, ça m'a fait penser à toi.

Elle a lu le message, mais avant qu'elle n'ait le temps de répondre, j'ai tenté la question suivante, comme on envoie une bouteille à la mer, sans grandes attentes de réponse en retour.

Es-tu vraiment une créature de la mer ?

J'ai eu une réponse, un quart d'heure plus tard ;

Peut-être.

J'ai haussé les sourcils. Quel genre de réponse était-ce ?

Ce qui signifie... ? ai-je répondu.

Certaines personnes pourraient me considérer ainsi, a-t-elle répondu dix minutes plus tard.

Je n'arrivais toujours pas à déterminer si cela signifiait oui ou non. Elle parlait comme le Russe, par énigme et ça me déplaisait. J'aimais quand les réponses étaient claires. C'est pour cela que je préférais les quizz à l'école, plutôt que les rédactions.

Nous avons alors discuté d'autres choses. De mon envie grandissante de devenir ornithologue, par exemple. Du fait qu'elle adorait ses cours de planches à voile. De nos anecdotes au fastfood. De ses parents, des miens. Comme si elle était normale.

Quand je me suis réveillé, le lendemain matin, je me trouvais idiot de m'être endormi le premier, alors que je voulais tant discuter avec elle. C'est alors qu'en jetant un coup d'œil sur mon téléphone, j'ai découvert les derniers messages qu'elle m'avait envoyé ;

Je vais te dire un secret.

Puis le suivant ;

Penny, ce n'est pas pour Pénélope.

C'est pour Pénible.

TIAGO

Gabin passait ses journées à essayer de ne pas dévisager Penny. De mon côté, j'essayais de l'imaginer en monstre aquatique, mais je n'y arrivais pas. Alors que nous faisons cuire les steaks, Gabin m'a soufflé, tout en observant Penny qui enregistrerait les commandes derrière la caisse ;

« J'ai l'impression qu'elle est inquiète.

-C'est ridicule. » ai-je répliqué en lui filant un coup de coude, mais j'avais exactement la même sensation.

-J'ai des questions à lui poser, a continué Gabin. Mais je n'arrive pas à me lancer. Je suis certain qu'elle préférerait que je les garde pour moi. »

Je ne pouvais répondre autrement que par un coup de coude.

Cette après-midi-là, vers quatorze heures, il s'est mis à pleuvoir, d'abord une petite averse qui s'est transformée en torrents. La pluie a continué le lendemain et le surlendemain.

Lors du jour de repos de Gabin, Penny et moi nous sommes retrouvés ensemble dans le bus qui longeait le littoral. L'Océan était mauvais, chaotique et martyrisé par le ciel. La veille, je m'étais penché sur cette histoire d'ossements, d'objets volés au musée que m'avait appris Gabin et je

commençais à me dire que je m'étais peut-être trompé en fin de compte ; peut-être Penny était-elle extrêmement dangereuse, quand bien même elle essayait de s'en empêcher. L'intérêt que lui portait Gabin et qui ne semblait pas faiblir malgré nos nouvelles informations, commençait aussi à m'inquiéter. Le matin même, je m'étais présenté chez le Marchand de Sable, mais il avait été particulièrement coriace dans son silence ;

« Allez, m'étais-je énervé. Vous m'avez bassiné avec vos mystères et maintenant que je suis prêt à les entendre, vous préférez vous taire ? Mais il y a vraiment quelque chose qui ne tourne pas rond chez vous ! »

Assis au fond du bus, je regardais devant moi et Penny était concentrée sur la fenêtre. Je l'ai entendu grommeler quelques mots sur la pluie et cela m'a rappelé une idée, qui s'est aussitôt échappée dans le brouillard de mon esprit. Monica était absente pour cause de maladie, aujourd'hui, mais la journée s'est révélée de toute façon très calme, à cause du mauvais temps. Evie ne travaillait que le matin et s'était échappée vers treize heures.

Marchetti faisait les comptes dans le bureau, derrière les cuisines, nous délaissant Penny et moi l'honneur de nous occuper comme on le pouvait pendant ces moments vides. Deux heures plus tard, les torrents de pluie cognaient contre les vitres du fastfood et il n'y avait personne. L'endroit était désert. Je passais le balai et Penny promenait le chiffon sur les tables. Ce faisant, elle chantonnait ;

« Is go d-teich tu, a mhurnin, slan.

Siubhail, siubhail, siubhail, a ruin.

Siubhail go socair, agus siubhail go ciuin,

Siubhail go d-ti an doras agus eulaigh liom,

Is go d-teich tu, a mhurnin, slan. »

J'ai pris conscience que je connaissais cette chanson. Pas seulement par le Marchand de Sable. Je l'avais déjà entendu des années plus tôt, avec la voix de ma mère. C'était une vieille comptine de marin.

Penny a posé le chiffon sur une des tables en hauteurs qui longeaient les fenêtres. Elle s'est assise sur un des tabourets et a posé ses coudes sur la table, l'air morne.

« Il pleut des hallebardes. » a-t-elle dit, les yeux rivés sur la cascade qui dégoulinait contre la vitre.

Alors ça m'a frappé de plein fouet.

Quelques secondes sont passées, puis une minute entière. Alors seulement, j'ai lâché ;

« Le Russe t'appelle la *Resulka*. »

Elle s'est figée, mais je me suis approché, posant le balai contre une table et je me suis installé sur le tabouret à côté d'elle. J'ai lentement ajouté ;

« Mais tu n'es pas une Sirène. »

Elle a lentement tourné la tête vers moi.

« Non ? » a-t-elle fait.

J'ai secoué la tête. Ses bras croisés sur la table, elle a posé sa tête dessus, le regard rivé dehors, tandis que les vitres étaient devenues floues à cause de l'eau ruisselante.

« J'ai déjà entendu ces mots, ai-je continué. Lorsque ma mère était Capitaine à bord du *Fourth Diligent*, elle collaborait avec le département d'archéologie maritime de Morrow. Elle aidait à trouver des épaves sur d'anciennes cartes. Et pour cela, elle étudiait des archives d'autres époques. *Il pleut des hallebardes* ; c'était une expression qu'utilisaient les marins, autrefois. »

J'ai à mon tour contemplé l'extérieur, en proie à l'agitation de la météo et répété ;

« Tu n'es pas une Sirène. Tu étais sur un navire, n'est-ce pas ? »

Penny ne disait rien et je ne voulais pas trop parler, de peur de sortir une bêtise, mais finalement, elle a grommelé ;

« Tu es vraiment malin... tu mériteras largement ton diplôme en droit, tu le sais, ça ? »

Le fait qu'elle me réponde par un compliment me prouvait que j'étais sur la bonne voie et m'a aussi fait très bizarre.

« En 1706, a-t-elle alors murmuré, le bateau a été pris dans une sale tempête.

-1706... ai-je répété parce que la date m'était familière, puis je me suis souvenu pourquoi et j'ai chuchoté ; Le Mairead Gally ?

-La tempête rugissait et me faisait perdre le sens des choses. Le Mairead Gally sombrait et son équipage avec lui. Son Capitaine n'était plus, et c'était à présent mon tour. »

Elle a alors pincé les lèvres et je jurais que pour une fois, elle évitait mon regard par réelle gêne.

« Alors j'ai commis la pire erreur que je pouvais commettre ; j'ai prié.

CHAPITRE SIX

PENNY

« Certaines nuits ne sont pas recommandées pour mourir, ai-je continué. Tu risques d’y survivre. »

Le bateau avait sombré rapidement. Le Capitaine agonisait avec les membres de l’équipage et c’était à présent mon tour. Mais je n’avais pas tenu à mourir. J’avais dégringolé de plusieurs mètres dans l’eau glacée, cherchant à m’éloigner du navire qui risquait de m’emporter dans les abysses avec lui. J’avais nagé pendant ce qu’il me semblait une éternité, mais je n’avais que huit ans alors. Je me souvenais encore de ces moments, étendue sur le dos, les yeux rivés sur le ciel, à bout de forces. Des lueurs m’indiquaient que l’île me distançait de quelques kilomètres et je n’avais pas l’énergie nécessaire pour la rallier.

« Is go d-teich tu, a mhurnin, slan.

Siubhail, siubhail, siubhail, a ruin.

Siubhail go socair, agus siubhail go ciuin,

Siubhail go d-ti an doras agus eulaigh liom,

Is go d-teich tu, a mhurnin, slan. » avais-je encanté alors que l’eau me berçait.

-Cette chanson, je l’ai déjà entendu, mais en quelle langue est-elle ? a demandé Tiago, alors que la pluie continuait de tomber, au dehors.

-C’est du gaélique. De l’ancien. Elle signifie vaguement ceci ;

« C’est à tes côtés que la mer reste sûre,

Marche, marche, marche avec ses secrets.

Poursuis calmement et poursuis tranquillement,

Continue jusqu’à la porte et échappe-toi avec moi.

C’est à tes côtés que la mer reste sûre.

-C’est grâce à cela que tu as survécu ?

-C'est grâce à cela que j'ai atterri à Erauskain. » ai-je rectifié.

Tiago fronçait les sourcils, démontrant son incompréhension. Les mots sont sortis de ma bouche de manière étrange, comme s'ils n'étaient pas réels.

« Je suis arrivée ici il y a douze ans. J'ai traversé des siècles d'âge en l'espace de quelques secondes et j'ai mis pieds sur une terre qui n'existait pas encore à mes yeux. »

Tiago avait les yeux rivés sur la fenêtre, droit devant lui.

« Tu es orpheline, a-t-il lentement commencé.

-J'avais huit, je n'étais pas recensée, alors j'ai été récupéré par les Services Sociaux. Ensuite, les Torre m'ont adopté. La coïncidence voulait que je revienne ici. »

J'avais essayé de m'enfuir. À plusieurs reprises. J'avais manqué de me noyer tant de fois en replongeant dans l'Océan, cherchant à rejoindre le monde que je connaissais et que je considérais comme le mien, au point que mes parents m'interdisent l'accès à la plage pendant plus de trois ans.

Lorsque je m'étais assagie, ils étaient restés prudents, mais j'étais finalement parvenue à les convaincre de prendre des cours de planche à voile.

Le silence se prolongeait depuis un moment, déjà, quand Tiago a demandé ;

« Et tes parents ? Est-ce qu'ils savent ? Pour toi. »

Je me suis renfoncée dans le dossier de ma chaise.

« Ils se doutent de quelque chose. Ils comprennent certaines particularités, mais ils n'ont jamais encore eu le courage de poser la question, comme tu viens de le faire.

-C'est peut-être également trop difficile à croire.

-Pourtant tu m'écoutes toujours. »

Il a tapoté la table un instant, puis a soudainement redressé la tête ;

« Tu n'es pas une sirène. Alors pourquoi est-ce que ce foutu Russe n'a fait que des allusions à ce sujet ?

-Rares sont les personnes qui peuvent prétendre connaître les pensées de *Kukushka*, ai-je soupiré.

-Qui ? »

J'ai haussé les épaules, puis me suis concentrée mes mains posées sur la table, pour continuer l'histoire ;

« *Kukushka* signifie l'oiseau, le coucou, en russe. Il était un membre important de notre équipage et tenait le rôle de vigie, tout en haut du mât. Il avait prévenu pour les rochers, et si quiconque l'avait écouté, nous n'aurions pas coulé.

-Alors... il vient de ton époque ? »

J'ai hoché la tête.

« Et il est arrivé ici en même temps que toi ? » a enchaîné Tiago.

J'ai secoué la tête ;

« Non. Il était déjà là, lorsque j'ai débarqué. Il est arrivé plus tôt, à quelques années d'intervalles. »

Tiago se frottait le front ;

« Gabin va devenir dingue quand je vais lui raconter tout ça. »

J'ai grimacé ;

« A-t-il vraiment besoin de le savoir ?

-C'est mon meilleur ami, a protesté Tiago. Je ne peux pas lui cacher un truc pareil. En plus, crois-moi, il sera bien plus heureux d'apprendre que tu n'es pas une *Resulka*, condamnée à se transformer et se repaître de la chair des hommes, mais juste une fille du passé.

-Je suis une *Resulka*, ai-je répliqué. C'est tout du moins ainsi que me surnommait l'équipage. Et je suis bien maudite, mais pas au sens propre du terme. »

La pluie ricochait toujours contre la vitre, alors que je ne reprenais la parole ;

« S'il te plait, attendons un peu, pour Gabin.

-Il n'est pas aussi délicat que tu le crois. Il est prêt à tout entendre, tu sais.

-Ce n'est pas lui que je redoute, Tiago. C'est moi qui ne suis pas encore prête. »

Tiago a retenu un autre argument et s'est contenté de hocher la tête.

Nous n'allions pas tarder à fermer, quand Tiago a demandé, le balai à la main ;

« Y a-t-il autre chose que je doive savoir ? »

J'ai repensé aux incidents survenus sur la plage noire, aux coupures d'électricités, à la mutinerie de l'équipage et à Saint Croix, et j'ai secoué la tête.

« Tu connais l'essentiel. » ai-je menti.

Mais Tiago souhaitait travailler dans le droit, et dans ce domaine-là, les mensonges et la vérité se confrontaient régulièrement et l'idée était de défaire l'un de l'autre, alors je ne crois pas qu'il ne m'ait cru une seule seconde.

TIAGO

Je ne savais plus ce à quoi j'étais censé réfléchir, le secret de Penny ou les steaks qui grillaient sur la plaque de cuisson, jusqu'à ce que Marchetti m'engueule pour regarder le vide avec autant de concentration. J'ai reporté mon attention sur les steaks. Il se passe quelque chose d'étrange quand on partage un mystère avec quelqu'un. Lorsqu'on passe près de la personne, on y pense et on a l'impression que tout le monde peut le lire sur notre visage. Pour une fois que j'avais envie de voir le Russe, je n'étais pas parvenu à l'apercevoir les deux jours précédents. Antoine remarquait bien que j'avais la

tête ailleurs, mais il ne m'a fait aucune remarque. J'ai quand même tenu à me rendre à mon entraînement de basket. Bien que je sois distrait, mes réflexes étaient si ancrés que je parvenais tout de même à devancer l'équipe adverse. Antoine est passé me voir jouer, puis nous avons mangé ensemble avant de retourner à mon appartement en scooter. Ensuite, il m'a proposé qu'on se fasse une sortie lors de mon prochain jour de congé. J'ai grimacé ;

« J'aurais aimé, mais il y a... quelque chose que je dois régler avant. »

Il a haussé les sourcils. J'ai développé ;

« Ça concerne le boulot.

-Ça concerne Gabin et Penny, tu veux dire ? »

J'ai froncé les sourcils et Antoine a ajouté ;

« Tu passes plus de temps avec lui et sa copine qu'avec moi, ces derniers temps. »

J'en suis resté muet, puis tout ce que j'ai trouvé à dire, c'est ;

« Penny n'est pas encore sa copine. Cela dit, je crois qu'elle commence à bien l'aimer. »

Le lendemain, Antoine était toujours vexé, mais je me suis dit que je trouverais le moyen de me rattraper plus tard. Je me suis dépêché de rejoindre Gabin et Penny dans la voiture, et j'avais l'impression qu'à chaque fois que j'ouvrais la bouche, il s'en fallait de peu pour que je laisse échapper un mot de trop. À la fin de la journée, j'étais davantage épuisé par l'énergie dépliée pour mentir que par le travail lui-même. Lorsque Gabin m'a déposé devant chez moi, l'appartement était vide. Antoine était retourné chez ses parents. C'était déjà prévu depuis quelques jours, mais ça m'a donné une impression de dispute. Je préparais des pâtes, quand par la fenêtre, j'ai aperçu une silhouette ainsi qu'un éclat de mèches blondes. J'ai éteint la plaque de cuisson, enfilé mes chaussures

en vrac et j'ai dévalé dans la rue. Alors que j'arrivais près du restaurant du Russe à bout de souffle, Penny m'attendait à côté de la porte, sa bicyclette appuyée sur la béquille.

« Encore... des... cachotteries ? » ai-je lâché à Penny, la respiration erratique, tandis qu'elle paraissait très calme malgré la difficulté de la route qu'elle avait dû franchir pour venir jusqu'ici.

Elle a haussé les épaules, puis m'a désigné l'intérieur de l'établissement d'un mouvement de tête ;

« Allez, viens. »

Les reproches de Antoine ont refait surface dans ma tête. C'est précisément à ce moment où je me suis demandée depuis quand Penny Torre était-elle devenue une amie à mes yeux ?

De son côté, elle devait penser la même chose à mon sujet.

PENNY

Le Capitaine se doutait d'une rébellion, au sein de l'équipage, depuis que nous avions transité de notre frégate pour voler le Mairead Gally. Ce n'était pas tant le bateau, qui posait problème, mais l'idée que d'anciens esclaves rejoignent nos rangs. Pourtant, ils étaient pour la plupart nos meilleurs éléments en termes de combats autant que de loyauté. Le Capitaine se doutait qu'un meneur de la révolte se cachait dans son équipage et je pensais alors qu'il parlait du Kukushka.

« Tes parents ne sont pas curieux du fait que tu viennes ici régulièrement ? » a demandé Tiago alors que nous nous engouffrions dans le bureau du restaurant. -Lorsque je disparaissais, ils pensent je fais de la voile. Et autrement, jusqu'à présent, j'évitais cet endroit comme la peste.

-Elle dit vrai, m'a appuyé le Russe en fouillant dans un tiroir. Je n'ai aperçu sa frimousse qu'en de rares occasions ces dernières années. »

Il a alors sorti de son tiroir un objet que je ne reconnais que trop bien.

« Un crucifix ? a dit Tiago alors que je sentais mes veines se glacer.

-Il était dans le musée, ai-je dit en fusillant le Russe du regard. Qu'est-ce qu'il fait entre tes mains ? »

Le regard de Tiago passe de moi au Russe, tout en balbutiant ;

« Un vol a été commis au musée il y a quelques jours. C'est... Est-ce que c'est... ? »

Le Kukushka l'a aussitôt coupé ;

« N'allez rien imaginer d'illégal. Je l'ai ramassé sur le Secteur Anthracite.

-Vraiment ? a rétorqué Tiago. Alors comment est-ce...

-Il a été jeté à l'Océan ? » l'ai-je interrompu, mes yeux ne quittant pas le visage sérieux du Russe. Il a lentement hoché la tête et j'ai dû lutter pour que ma respiration ne devienne pas plus laborieuse.

« Quelqu'un m'explique ? a demandé Tiago.

-Je dois savoir, l'ai-je ignoré pour m'adresser au *Kukushka*. Il y a longtemps tu m'as averti concernant le déséquilibre des forces. Est-ce que tu le pensais vraiment ?

-Tu as peur ? »

Ça, c'était Tiago et il me regardait avec des yeux grands comme des soucoupes. Il semblait encore plus surpris que lorsqu'il avait appris mon origine du 18^{ème} siècle.

Alors le Russe s'est frotté les yeux. Il a posé la croix sur le bureau et a admis, en sortant un papier ;

« Regarde. »

Je distinguais des photos, accompagnées de légendes et sur chaque cliché était représenté un objet ancien.

« Cela provient du musée, a dit le Russe. J'ai effectivement appris qu'un vol avait été commis. J'ai entouré les objets qui ont été dérobé.

-Et alors ?

-Regarde encore. »

Sa manière de parler m'a replongé dans nos dernières entrevues, brèves et difficiles, lorsque j'avais été adopté par les Torre et que j'avais essayé d'approcher le Russe une ultime fois. Nos conversations se répétaient, avec toujours le même déroulé et la même fin.

Je m'étais retranchée dans la voile, j'avais pratiqué, j'avais vogué et j'avais vécu avec cette idée que mon désir était inaccessible. Pourtant, quelqu'un n'avait pas abandonné l'idée. Quelqu'un essayait d'y retourner, en ce moment précis. Sur les photographies, je distinguais la boussole qui était gravée au nom de Capitaine, et le Crucifix de Saint-Croix. Pourtant, ce dernier objet se trouvait devant nos yeux, après que le Kukushka l'ait récupéré sur la plage. Les coupures de courants, les objets, les ossements... Je savais ce que cela signifiait.

« Tu ne pourras pas y retourner, tu en as conscience ? a dit Kukushka, comme s'il lisait dans mes pensées.

-Nous sommes arrivés ici. Nous pourrions en repartir.

-Des hommes sont morts, gamine. Serais-tu prête à négocier avec l'Océan ? Ne comprends-tu pas que son prix est trop élevé ? »

J'ai regardé le silence un instant, puis j'ai lancé ;

« Et ce n'est pas toi ? ai-je demandé, les yeux rivés sur les photos marquées au stylo rouge. Tu me le promets ?

-Ce n'est pas moi. » a confirmé le Kukushka.

Alors j'ai redressé la tête et laissé échapper la seule conclusion possible ;

« Il y a quelques jours, sur le Secteur Anthracite, j'ai trouvé des débris qui appartenaient à la coque et un bout de la proue. Il y a une troisième personne ? Nous ne serions pas les seuls à avoir échappé au naufrage ? »
Le Russe a lentement hoché la tête. Tiago s'est alors approché et a demandé d'une voix posée ;

« Qu'est-ce que vous craignez tant, tous les deux ? »

-Je crains, ai-je commencé, qu'il y ait un décalage. Je n'ai reparu que quelques années plus tôt. Et le Kukushka, bien avant moi. Et si d'autres personnes devaient venir, resurgirent du passé ? Des personnages aux mœurs plus que douteuses ? Bien plus terribles que nous ? »

L'expression du Russe est devenue grave en croisant mon regard, car nous savions tous les deux que notre équipage se composait des pires scélérats que la terre n'ait jamais portée.

« Tu penses comme moi, a dit le Kukushka. Tu penses à Saint-Croix. »

TIAGO

« Ce n'est pas tout. » a dit le Russe alors que mon cerveau menaçait déjà d'exploser suite à ces nouvelles informations.

Il nous avait attablé et avait préparé des bols de bouillabaisse. Je prenais une gorgée de soupe quand j'ai remarqué que le Russe me fixait tout particulièrement.

« Le *Fourth Diligent*. » a-t-il lâché.

Ce nom hantait encore mes nuits, alors j'ai senti ma gorge se serrer.

« Je soupçonne notre suspect d'y être impliqué, jusqu'à émettre l'hypothèse qu'il faisait partie de l'équipage du Capitaine Ferreira. Le naufrage est trop similaire.

-S'il s'agit de Saint-Croix... a murmuré Penny en secouant la tête, puis en fronçant les sourcils, elle s'est redressée ; quelque chose me chiffonne... Comment aurions-nous fait pour ne pas le reconnaître ? »

Mes oreilles sifflaient, mon cœur tambourinait et j'avais à la fois chaud et froid. Alors j'ai été surpris que mon cerveau fonctionne encore, lorsque j'ai déclaré, un peu sonné ;

« Quelqu'un en lien avec Saint Croix mais qui ne serait pas Saint Croix ; et s'il ne s'agissait pas de lui ? Si Saint Croix avait réchappé du naufrage, mais dans votre époque, bien avant vous deux et qu'il s'agissait d'un Descendant ? Quelqu'un de suffisamment impliqué dans son histoire et proche de lui pour savoir comment retourner dans le passé ? »

Quand Penny et le Russe ont échangé des regards, j'ai compris que j'avais émis une hypothèse intéressante. Alors Penny a dit quelque chose d'encore plus intelligent en observant une énième page ;

« Au Mairead Port, il y a un tableau de commémoration avec des photos pour honorer l'équipage du *Fourth Diligent*. On peut y jeter un coup d'œil. »

À la fin de la soirée, nos cerveaux arrivaient au bout de leurs capacités journalières, alors nous avons tous décidé de rentrer chez nous. Penny a récupéré son vélo à l'extérieur et avant qu'elle ne s'élance, je lui ai proposé de l'accompagner le lendemain au Port Mairead. Non seulement elle a acquiescé, mais en plus nous nous y sommes rendus vers cinq heures du matin, bien avant le travail. Kukushka devait se rendre à Pieter pour se réapprovisionner en poissons, alors il m'a déposé en voiture à Auskain.

J'ai retrouvé Penny près de l'escalier que nous avons descendus, le cou enfoncé dans nos sweat-shirts, frigorifiés par l'air marin. Nous avons dépassé le guichet du port où Penny a dit bonjour à Monsieur Albert. Elle lui a annoncé que nous voulions voir le Memorium et il nous a laissé entrer, avant de repartir s'occuper d'un autre visiteur du port. J'entendais Penny qui bougonnait dans sa barbe ;
« Le *Fourth Diligent*... Des objets qui reviennent à la surface ? Vol au musée... Je me rappelle des journaux, de la croix. Les os se sont échoués ici, pourtant.

-Quel rapport avec les os ? ai-je lancé, histoire de me sentir inclus dans l'enquête.

-C'était l'indice principal, a répondu Penny. C'est comme ça que j'ai compris que quelqu'un essayait de ramener le Mairead depuis 1706 ou de s'y rendre lui-même. »

Elle s'est redressée en continuant ;

« Ce qui appartient à la Terre, revient à la Terre. Pour l'Océan, c'est le même principe. On peut négocier avec l'Océan. Un vieil objet peut en ramener un autre, d'une autre époque. Un Crucifix peut faire ressurgir un Kraken par exemple. Ce dernier pourrait alors dévorer un requin dont le squelette serait rejeté sur le rivage. En rejetant une boussole, on peut ramener de nouveau le Crucifix. L'échange ouvre automatiquement un passage. »

Elle a eu un soupir ;

« Il y a plusieurs décennies, le Capitaine du Mairead avait conclu un accord avec l'armée de Sa Majesté. Celle-ci ne devait pas poursuivre le Mairead Gally, mais à la condition que nous devenions des Traqueurs. »

Penny fouillait toujours les affaires, observant les documents, et je contemplais les murs couverts de photos, dont celle de ma mère.

« Il existait des... créatures autrefois, a continué Penny. Des monstres que tu n'aurais jamais pu imaginer. Nous écumions les mers à leur recherche, les

abattions et grâce à leur rareté, nous les revendions à prix d'or. Par la même occasion, cela aidait à conserver la sureté des mers.

-Tu me fais marcher.

-J'aimerais. »

Tout à coup, nous avons entendu un bruit. Nous avons tourné la tête dans un même rythme, aperçu une ombre et j'ai lancé ;

« Monsieur Albert ? »

Ce n'est pas Albert qui est apparu sous la lumière des néons, mais Gabin.

« Mais qu'est-ce que vous fichez ici à une heure pareille ? » a-t-il lancé.

Pendant un instant, ni Penny, ni moi n'avons réagi, trop étonnés. Finalement, Penny s'est redressée ;

« Je lui montrais le local de voile, a dit Penny en me désignant. Puis on a trouvé le Memorium intéressant.

-Vraiment ? a fait Gabin. En plein milieu de la nuit ?

-C'est presque le jour. » ai-je répliqué en désignant le ciel qui s'éclaircissait au dehors.

-D'abord mon suspect était le Marchand de Sable, a continué Gabin. Mais ensuite...

-Je parlais de ma mère. » l'ai-je coupé.

Ce faisant, j'ai désigné sa photo qui trônait au milieu des autres victimes du naufrage du Diligent. J'espérais qu'utiliser la carte sensible jouerait en notre faveur, en ajoutant ;

« Et Penny, de son enfance.

-J'ai grandi dans les rues de Belfast, a rebondit Penny en haussant les épaules.

-Une enfant sans famille. » ai-je confirmé comme si nous en avions discuté longuement alors que je n'en avais aucune idée jusque-là.

L'expression de Gabin a changé. Elle est devenue plus triste.

« À la David Copperfield ? » a-t-il lancé, tripotant un dossier empilé sur une étagère.

Penny a haussé les épaules. Je me suis tourné vers Gabin.

« Tu lis Dickens ?

-Tu n'es pas obligé d'avoir l'air aussi étonné.

-Je n'en avais aucune idée et tu es mon meilleur ami, comment est-ce que c'est possible ?

-Eh oui, il y a plus sous cette carapace qu'un péquenaud qui observe les oiseaux. »

Je crois que cette dernière phrase était surtout adressée à Penny, même si le ton n'en avait pas l'air. Gabin en pinçait vraiment. Même après avoir appris autant sur elle, il voulait quand même lui faire savoir qu'il remplissait le critère de gars cultivé.

Il a soupiré et nous a regardé, l'un puis l'autre, avant de s'arrêter sur Penny. Finalement, il a dit ;

« Je t'ai suivi. C'est vraiment une action de dingue, je sais. Mais je t'ai vu prendre ton vélo et pédalé en direction du quartier ouest, comme si tu retournais au fastfood. Mais je savais que ce n'était pas là, que tu te rendais. Je t'ai suivi en voiture, lentement, discrètement, comme un vrai psychopathe. Puis je me suis garé un peu loin, lorsque je t'ai vu ralentir pour t'arrêter devant le restaurant du Russe. Alors quelques minutes plus tard, j'ai vu Tiago arriver à tes côtés et la surprise... Je me suis approché et j'ai écouté. Vous avez beaucoup parlé de bateaux. Du Mairead et du Fourth Diligent. Puis vous êtes repartis, j'ai repris la route... J'ai entendu que vous vouliez venir ici aujourd'hui, même si je n'en ai toujours pas compris la raison.

-Et te voilà, a dit Penny.

-Et me voilà, a confirmé Gabin, il a pris une inspiration, puis a demandé ; Alors pourquoi ? Je sais que cela a un rapport avec les naufrages, avec les os du requin et les résidus d'Octopus, et surtout, avec toi. »

Un nouveau silence s'est installé dans la pièce et on entendait tout proche le bruit de vagues douces qui cognaient les quais du port.

« Je peux lui parler seule ? » a finalement demandé Penny en me regardant. J'ai acquiescé.

« Je vais continuer de chercher. »

Elle a hoché la tête. Gabin et elle sont sortis du bureau. Ils se sont arrêtés à quelques mètres. Depuis la baie-vitrée du bureau, je pouvais encore les apercevoir et même les entendre. Ils se faisaient face. Penny s'est adossée contre la barrière, tandis que Gabin avait glissé les mains dans ses poches.

« Je dois te raconter une histoire, a dit Penny.

-Une histoire de Sirènes ? »

Mais elle a secoué la tête en rectifiant doucement ;

« Une histoire de Pirates. »

CHAPITRE SEPT

PENNY

J'entendais encore sa voix qui disait ;

« Pénible ! Saleté ! Allez viens par-là ! On a besoin de monde sur le pont. »

Je remontais jusqu'à l'air libre et le bruit qui surgissait des profondeurs de l'océan faisait trembler les mâts. Le monstre se tenait juste sous la coque. Je racontais quelques détails, l'incitant à me croire. Pour une fois, j'ai débité plus de mots qu'en une semaine et lui, est resté silencieux. L'Océan faisait danser quelques vagues sur les coques des bateaux amarrés et la lumière des lampadaires miroitaient sur la surface de l'eau. Cela m'a rappelé les propos d'Antoine, lors de notre visite au musée de l'Université, concernant l'allumeur de réverbères qui sillonnaient autrefois les rues de l'île. Je pouvais encore le voir, je pouvais presque le ramener à la vie, tant mes souvenirs du passé étaient vifs.

Lorsque nous sommes revenus auprès du bureau, Gabin avait l'air d'avoir pris un coup sur la tête. Tiago fronçait les sourcils et son regard s'est posé derrière nous ;

« Il me dit quelque chose lui. »

Gabin et moi avons fait volte-face. Parmi les photos du Memoriam, on distinguait le visage de sa mère, de son second, de plusieurs membres de l'équipage, et dans l'équipe mécanique, j'ai reconnu un visage ;

« Ce n'est pas le type à qui j'ai détruit la voiture ? ai-je demandé.

-C'est le client Perez. » a lâché Tiago.

Un des membres d'équipage ? Un des survivants du naufrage ? Mon regard s'est concentré sur la liste de noms qui était affichée sur la gauche et s'est arrêté sur un *Monsieur Saint Croix*. Il aurait facilement pu changer de nom.

« Tu avais raison, Tiago, ai-je soufflé, essayant de lire sur son visage des traits similaires par rapport à son ancêtre. C'est bien un Descendant.

-De quoi vous parlez ? a demandé Gabin.

-Oui. Je voulais t'épargner un peu, ai-je répondu, mais je pense qu'on ne va pas en avoir le temps. Ta voiture est dans les parages ? »

Le Russe se retrouvait avec un troisième individu dans l'auditoire, tandis que Tiago et Gabin exigeaient des explications pour les avoir induits en erreur à mon propos. Pour être tout à fait honnête, j'étais aussi curieuse qu'eux. Le Russe a dit ;

« Quand on croit aux licornes, on accepte davantage les poneys. Si les sirènes deviennent possibles, les pirates d'un autre siècle sont plus plausibles.

-C'est une drôle de tactique, a lâché Tiago. Digne d'un psychopathe.

-Quelle est la suite ? ai-je lancé, envers le Kukushka, car si j'appréciais la présence des garçons, ils n'avaient aucune idée du danger que nous courions.

-On reste discret, Penny. Je sais que ce n'est pas ton fort, mais tu dois être patiente. »

La concentration a été rude pendant la journée de travail. J'avais hâte de rentrer chez moi. Je ne me suis même pas rendue à l'Océan. À peine arrivée à la maison, je suis montée dans ma chambre et je m'y suis enfermée. Je ne savais pas si les garçons parvenaient à trouver le sommeil, cette nuit-là, mais ça n'était pas mon cas. Je repensais au passé. À toutes ces années où je l'avais regretté et maintenant qu'il toquait à ma porte, j'en était effrayée. Alors j'ai alimenté la colère. Je l'ai laissé brûler dans mon estomac, effaçant toute autre trace d'émotions. C'était toujours mieux que rien. La rage, ça me donnait l'impression de contrôler quelque chose. De pouvoir agir.

Les jours suivants, j'ai eu l'impression de développer un sixième sens. Comme si je me sentais surveiller. Mais je savais que c'était aussi réel que paranoïaque. D'une part, Gabin et Tiago ne parvenaient pas à cesser de me dévisager chaque heure de la journée, au point que le reste de l'équipe devait les croire épris de moi. Pour Gabin, cela était encore probable. Mais impossible pour Tiago, alors ils devaient penser que j'avais fait une crasse.

Un soir, je me suis finalement décidée à me rendre au local de voile pour préparer mon équipement. Mais j'ai tout laissé sur le quai et je me suis assise sans y toucher. Je me suis contentée de récupérer mon bout de corde et m'entraîner à enchaîner des nœuds. En huit, de chaise, de cabestan.

Il est finalement sorti de l'ombre.

« Je vais finir par croire que tu es réellement un psychopathe. » ai-je lâché tandis qu'il s'asseyait sur le quai à mes côtés.

Gabin a posé les coudes sur ses genoux.

« Désolé. Je t'assure que je n'ai jamais fait ça de ma vie. C'est juste que... j'ai l'impression que tu es sur le point de faire une bêtise. »

J'ai pris garde à ne montrer aucune émotion. Il a ajouté, plus franc que toutes les personnes j'ai connu ;

« Tu me fais penser à un animal sauvage, la plupart du temps. Sauf qu'avec les derniers événements, tu es comme acculée contre un mur. C'est en général le moment où le chaos se déchaîne. Tu essaieras soit de fuir, soit de te battre. Or, je ne t'ai jamais vu fuir devant quoi que ce soit. »

J'observais la nuit qui s'assombrissait un peu plus à chaque minute, puis j'ai dit ;

« Ce que Kukushka a dit, la dernière fois, tu t'en rappelles ?

-Pour ce que j'en ai retenu, c'est une question d'échange. Un objet contre un objet. Il a l'air sûr de son hypothèse, ce Russe. Il est vraiment versé folklore. »

J'ai acquiescé, manipulant la corde avec lenteur. Un nœud de chaise, je l'ai effacé, un nœud en huit, je l'ai défait, puis j'ai entrepris de reproduire un nœud de cabestan. Ce faisant, j'ai répété les mots exacts du Kukushka ;

« Un objet contre un objet. Une vie contre une vie. »

Gabin s'est gratté la nuque en rectifiant ;

« Je crois qu'il pense surtout à toi. »

Je restais concentrée sur les nœuds, tandis que Gabin enchaînait ;

« Toi ou lui-même. Vous appartenez au passé, vous aussi. Le Russe pense qu'en te jetant en pâture à l'Océan, cela serait suffisant en tant que dû pour ramener le Mairead Gally en entier, ou encore se rendre soi-même en 1706. »

Nœud en huit. Nœud de cabestan. Nœud de chaise. Huit. Cabestan. Chaise.

« Saint Croix était un homme d'église à bord du Mairead, ai-je dit.

-C'est ce que j'ai compris. Mais s'il a eu un Descendant, c'est qu'il s'est marié.

C'était possible à l'époque, malgré sa profession ?

-Il l'a fait, c'est tout ce qui compte. Et il a sans doute transmis sa rancœur à sa lignée. Je me souviens de sa bougie, de sa plume et des journaux qu'il noircissait. Il haïssait tous ceux qui n'étaient pas comme lui. Les esclaves devenus membres d'équipages étaient un parjure à ses yeux. Il ne croyait pas aux valeurs du Capitaine. C'est à cause de lui que le Mairead a coulé. »

Nous avons gardé le silence un moment, puis Gabin a dit ;

« Si les choses étaient si terribles là-bas, pourquoi voulais-tu y retourner ? »

Cabestan. Huit. Chaise.

« Parce que dans un sens, c'était aussi à cause de moi.

-Le naufrage du Mairead ?

-C'est peut-être un récit issu d'un vieux livre à tes yeux et ceux de Tiago. Mais j'ai vu des hommes mourir ce jour-là. Certains étaient mauvais, mais pas tous. »

Après un énième silence, Gabin finit par se lever ;

« Allez, je te raccompagne à ta porte. Il se fait tard et demain on bosse. »

Nous avons rangé mes affaires de voile dans le local, puis avons grimpé la pente escarpée et enfin marché le long de notre rue.

Le Descendant de Saint Croix était parvenu à ramener des os de kraken et des débris du bateau, mais il allait bientôt commencer à être à cours d'objets. Il ne devait pas m'attraper, ni le Kukushka. Car si ce dernier avait raison, et je ne l'ai encore jamais vu avoir tort, le Descendant serait capable de conduire Erauskain à sa destruction.

Gabin me ramenait sur le palier de ma maison, lorsque je me suis risquée à dire ;

« Si vous me trouvez étrange, attendez de voir des hommes qui ne répondent à aucune règle, ni aucune loi, saccageant toute l'île. »

J'ai ouvert la porte et ajouté ;

« D'autant plus qu'ils n'aiment pas les peaux plus foncées que la leur. C'est ce qui a déclenché la mutinerie à l'époque. »

Autrement dit, je craignais qu'il ne subisse le premier les conséquences d'une telle catastrophe.

GABIN

Je ne suis pas quelqu'un qui espionnait les gens. Mais ce que j'avais appris ces derniers temps me tenait éveillé la nuit et plus attentif aux bruits extérieurs.

Or, j'ai entendu les grincements du vélo qui s'éloignaient dans la rue.

En me dirigeant à la fenêtre, j'ai vu qu'elle ne se dirigeait pas vers le quartier de Tiago et du Russe, ni vers l'Océan.

« Qu'est-ce qu'elle fiche encore ? »

Je ne parvenais pas à me défaire de la sensation que Penny était sur la lame d'un rasoir, prête à commettre un impair.

Je suis descendu discrètement et je me suis glissé dans ma voiture. Lorsque je me suis enfin engagé dans la rue, j'ai craint de l'avoir perdu, mais je l'ai aperçu tourner dans le coin de la rue et j'ai persisté derrière elle, à distance prudente. Elle s'est arrêtée devant une belle maison, à plusieurs quartiers de là, excentré d'Auskain. Je l'ai vu délaissé son vélo et contourner la bâtisse. Au début, je n'ai pas compris. Puis j'ai reconnu la voiture dans l'allée. Une voiture avec un parebrise tout neuf.

Je suis sorti de la voiture alors qu'elle fracturait le verrou de la fenêtre pour se glisser à l'intérieur. J'ai chuchoté son prénom, mais elle ne m'entendait pas, alors je me suis retrouvé à m'insulter moi-même pour ensuite décider de la suivre. J'ai entamé le pas et enjambé le rebord de la fenêtre, pour me retrouver dans un salon plongé dans la pénombre. Mes yeux ont glissé sur une commode où reposaient une dizaine de photos du port et de pêche puis une table basse encombrée de paperasses. J'ai remarqué des contrats qui indiquaient que le propriétaire de cette maison travaillait à Morrow Docks, me faisant la remarque que c'était un bon moyen d'avoir accès à l'Océan régulièrement. Alors j'ai aperçu la silhouette de Penny. Lentement, je l'ai atteinte, puis j'ai saisi son bras. Grossière erreur parce que la seconde d'après elle me cognait le visage. J'ai lâché une insulte.

« Mais tu me suis encore ? s'est-elle exclamée.

-Et toi tu t'introduis par effraction chez quelqu'un ! ai-je chuchoté.

-Tu peux parler normalement, ils ne sont pas là, m'a-t-elle fait en se retournant, mais j'ai attrapé de nouveau son coude.

-On s'en va, ai-je grincé.

-Lâche moi, Gabin. »

J'ai désigné la fenêtre ouverte.

L'espace d'un instant, j'ai cru qu'elle allait me casser les dents. Finalement elle s'est dégagée et s'est dirigée vers la fenêtre.

Tandis que nous rejoignons la rue principale du quartier, elle s'éloignait en furie, saisissant son vélo. J'ai couru jusqu'à sa hauteur, lui barrant la route.

« Dis-moi, quand tu fais des choses comme ça. Tu m'inquiète.

-Laisse-moi tranquille. »

Elle s'évertuait à s'éloigner, marchant rapidement à côté de son vélo. J'ai accéléré pour rester à ses côtés.

« Mais laisses moi t'aider, Penny, laisses moi t'aider. C'est tout ce que je demande. »

Alors elle a lâché le vélo par terre et s'est retournée vers moi en s'exclamant ;

« Tu ne peux pas ! »

C'est à ce moment-là que j'ai compris à quel point elle avait peur, parce que ses poings tremblaient de colère.

« Penny... »

Alors j'ai saisi ; ce passé demeurait si présent dans son esprit, et ces souvenirs étaient plus réels à ses yeux que ce monde actuel. Parce qu'une mutinerie s'était déclenchée et s'était transformée en boucherie sur le Mairead.

« J'ai essayé d'aider le Capitaine, a-t-elle chuchoté. Quelqu'un, qui a pourtant regardé la gamine que j'étais, à l'agonie sans intervenir, mais c'est idiot ; il me donnait toujours à manger. Il ne me frappait pas comme d'autres. Et alors que nous avons fomenté un second camp, la révolte s'est déclenchée sur ce navire de malheur. Pour finir, le Capitaine a préféré condamner tout le monde. Il a brûlé le Mairead. Il nous a tous coulés avec lui. Un choix qu'il devait considérer comme héroïque. »

À ce moment-là, nous avons entendu du bruit et avons couru nous cacher derrière une voiture. Des pas ont résonné, puis se sont éloignés et éteints.

« Le Russe nous a incité à la prudence, lui ai-je alors rappelé à voix basse.

-La prudence ? a répété Penny en secouant la tête. Au contraire, nous devons frapper les premiers. Nous devons gagner, cette fois. »

Elle disait « Nous ». Elle n'était pas seulement inquiète pour elle-même. Elle avait déjà connu tout ça. Elle savait ce qui nous attendait.

J'ai décidé de garder pour moi le fait que ce suspect travaillait à Morrow Docks.

Si Penny souhaitait mener son enquête seule, parfait, j'allais faire de même.

TIAGO

Plus tard, dans la journée, je suis allé faire un tour sur le terrain de basket. Antoine était resté chez ses parents. Il m'avait dit qu'il devait encore travailler sur un devoir, mais je le soupçonnais d'être fâché.

Je dribblais seul et marquais des points dans ma tête. Mes muscles qui s'échauffaient et ma respiration qui s'accélérait me permettaient de m'aérer l'esprit.

En revenant dans la soirée, j'ai remarqué la lumière chez le Russe et le vélo de Penny, reposant contre le mur. Pour une fois, je suis passé devant en l'ignorant.

Le lendemain, j'ai attendu la voiture, qui n'est jamais arrivée. J'ai envoyé un point d'interrogation à Gabin et je me suis rendu à l'arrêt de bus.

En grimpant, j'ai aperçu Penny à l'arrière.

« Où est Gabin ? ai-je fait en posant mon sac sur le siège et en m'asseyant à côté d'elle.

-Je ne sais pas. Il n'était pas là. Je pensais qu'il était malade. Il ne t'a pas prévenu non plus ?

-Non. »

Je crois qu'aucun de nous deux ne pouvaient se défaire de l'étrange sentiment qui nous étreignait tout le long du trajet.

« Il était avec toi chez Le Russe hier soir ? » ai-je demandé.

Elle a secoué la tête.

« Non. Le Kukushka est parti à Pieter pour la journée pour se réapprovisionner. Comme il ne sera pas là aujourd'hui, nous avons seulement parlé et essayé de nous préparer au pire.

-Par le pire, tu entends revoir de vieux camarades de piraterie ? »

Je crois que mon ton guilleret l'a exaspéré plus qu'il ne lui a remonté le moral.

En arrivant au fastfood, nous avons commencé à travailler comme si tout allait bien, avant d'être pris dans le rush de clients jusqu'à s'oublier dans la répétition des gestes et des paroles. Je m'en suis souvenu quand Antoine a passé la porte du fastfood.

« Hey. »

Il a pris sa commande, puis a penché la tête, cherchant quelque chose des yeux dans la cuisine.

« Il ne dit pas bonjour mon frangin ? »

J'ai froncé les sourcils.

« Gabin n'est pas là. Je pensais qu'il était malade. »

Antoine a secoué la tête, une ride sur le front.

« Non. »

J'ai secoué la tête et Marchetti m'a tanné car nous en étions à quinze commandes de retard. Je me suis concentré sur la caisse. Je me suis dit que nous allions démêler cette affaire à la débauche, ce qui était une pensée très optimiste.

J'ai entendu Penny jurer en vieil irlandais à dix-sept heures trois précises, puis d'un bruit de verre brisé. Le temps que je rejoigne les cuisines, elle avait déjà renversé une étagère et une tonne de vaisselle gisait sur le sol en morceaux. Monica et Marchetti la regardaient d'un air figé. C'était peut-être la première fois qu'ils la découvraient comme je la voyais moi.

« Penny ? »

Je me suis approché lentement parce que j'avais peur d'en prendre une. Le son de ma voix a paru l'atteindre et sans me regarder, elle m'a tendu son téléphone. J'ai vu un message de Gabin. En cliquant, j'ai compris que c'était une photo. Elle affichait un Gabin, inconscient sur un sol trempé, ainsi qu'un message.

Morrow Docks. Quai B. Dix-neuf heures. Viens seule.

J'ai reflué toute ma panique et lancé à la cantonade ;

« Je ramène Penny chez elle. Elle ne se sent vraiment pas bien. »

D'autorité, j'ai agrippé son bras, puis je nous ai conduit hors de la cuisine. En traversant la salle, je me suis dirigé vers la table où Antoine déjeunait en travaillant sur son ordinateur.

« Je t'emprunte tes clés de moto, ai-je lancé. C'est urgent. »

Il a vu l'expression de Penny et il n'a pas posé de question. J'ai senti son regard nous suivre tandis que nous sortions de l'établissement. Il pensait sans doute que je raccompagnais Penny quelque part.

« Tu sais conduire ? » a simplement demandé Penny alors que nous atteignons le véhicule et que l'odeur d'embruns nous envahissait les narines.

J'ai acquiescé et sorti deux casques du coffre arrière. De son sac, Penny a saisi une vieille arme, un mousquet récupéré chez le Russe la veille, m'a-t-elle précisé. Elle l'a vérifié, puis l'a de nouveau glissé dans son sac.

« C'est ça, se préparer au pire ? » ai-je lancé, incrédule.

Elle m'a fusillé du regard alors je me suis contenté de désigner la moto.

Deux minutes plus tard, nous prenions la route. Alors que nous longions le maquis pour se rendre sur les Docks, un autre message a surgit sur son écran.

Changement de plan. RDV sur l'eau. Point E.

Le kidnappeur nous avait également transmis les coordonnées de latitude et longitude. Nous nous sommes garés sur le parking en arrivant à l'entrée du port.

« Comme si je ne connaissais pas l'emplacement exact, a grommelé Penny en descendant de la moto.

-Il veut... ?

-Oui. Vers les rochers du naufrage. Le Point E. »

J'ai dégluti. Nous avons couru vers le guichet. Comme personne ne s'y trouvait, Penny en a profité pour voler une clé. Elle a également récupéré un pied de biche qui reposait dans un entrepôt ouvert et me l'a tendu. Elle a de nouveau vérifié le chargeur de son arme tandis que je passais un coup de fil à la police, spécifiant que nous avions besoin de secours sur l'eau.

Finalement, nous avons sauté dans un zodiaque gonflable.

« Mais tu n'as pas encore le permis bateau ? me suis-je soudainement souvenu.

-J'ai regardé des vidéos. »

Ça ne me rassurait pas des masses, mais nous étions venus jusqu'ici alors bon. Après trois tentative, Penny a réussi à faire démarrer le bateau. J'ai largué les amarres et je crois que Penny a rassemblé toute sa patience pour respecter la vitesse demandée dans le port, puis pour rejoindre le passage de bouées, avant de les dépasser et s'élancer à vive allure.

Notre bateau était le seul embarcadère de sortie, bourdonnant dans le silence, dessinant une ligne blanche dans son sillage, sur une surface devenant presque noire dans la soirée. Grâce à un GPS intégré au tableau de bord, Penny a pu visualiser l'autre navire, pourtant sans phares.

« C'est un yacht, m'a-t-elle appris. Nous allons couper le moteur pour ne pas qu'il nous entende arriver maintenant. Je vais sorti les rames de secours du coffre et nous allons lentement nous diriger vers lui. Nous allons le surprendre. »

Je n'étais pas dans mon élément. Je n'étais pas en position d'argumenter. J'ai acquiescé à tout ce qu'elle m'a dit de faire.

Je savais depuis toujours que Gabin avait ses principes de preux chevalier. Il avait essayé de jouer aux héros ce jour-là et c'était à présent à son tour de devenir la demoiselle à détresse. Penny, de son côté, portait cet air féroce et coriace sur le visage. J'aurais pu facilement l'imaginer des années plus tôt, agrippée à un mât, un couteau entre les dents. Elle a arrêté le zodiaque, puis m'a regardé ;

« Prêt à l'abordage ? » m'a-t-elle demandé.

Jamais de la vie, mais j'ai quand même acquiescé.

Puis nous avons entendu une voix, qu'on a reconnu tous les deux. Ce n'était pas celle de Perez.

« Monsieur Albert ? » ai-je chuchoté à Penny.

PENNY

Je n'ai pas laissé Tiago cogiter l'affaire. Monsieur Albert parlait, ce qui signifiait que quelqu'un se trouvait à bord avec lui. Était-ce un complice ? Ou était-il de ceux qui appréciait se vanter devant leur prisonnier ?

« Tiens. »

Sans réfléchir, Tiago a saisi le grappin que je lui ai tendu.

« Qu'est-ce que... a-t-il marmonné en reconnaissant l'objet.

-Lance-le. »

Il m'a regardé comme s'il m'était poussé une seconde tête. De mon côté, j'ai saisi le mousquet et je l'ai glissé dans la ceinture de mon jean. Mon passage chez le Kukushka la veille se révélait bien utile à présent. Ce dernier possédait une collection d'antiquités impressionnante.

« Penny...

-Tu joues au basket, je suis certaine que tu es capable de lancer un grappin.

-Tu as conscience de comparer la choucroute et le cassoulet, là ?

-Je vais grimper en première. Albert Saint Croix s'attend à ce que je débarque seule. Toi, tu patientes une minute entière avant de monter. Tu es mon arme secrète. »

Cette fois, Tiago a eu un drôle de sourire ;

« Ton arme secrète ? Non mais tu m'as vu ?

-Nous sommes la seule chance de Gabin. Nous devons retarder les choses jusqu'à l'arrivée de la police. »

Je voyais le doute dans les yeux de Tiago ;

« Mais c'est un piège, a-t-il murmuré. Gabin est un appât. Si tu y vas, tu lui donnes ce qu'il veut. Peut-être qu'en attendant la police...

-Nous savons que le Descendant de Saint Croix se trouvait sur le *Fourth Diligent*. S'il a été capable de torpiller un tel navire, il n'hésitera pas à tuer Gabin par frustration. Et je ferais en sorte que ça n'arrive pas. »

Sans plus de cérémonie, j'ai de nouveau désigné le grappin des yeux. Tiago a serré les dents, mais il s'est résigné. Je savais qu'il le ressentait aussi. Cette montée d'adrénaline familière avant un combat à mort.

Il lui a fallu lancer le grappin à deux reprises, avant qu'il ne se coince finalement dans la rambarde de métal. À sa décharge, les mouvements du bateau ne lui facilitaient pas les choses. L'Océan commençait à s'agiter.

Après avoir vérifié la solidité, j'ai rapidement grimpé le long de la corde.

Sans surprise, Albert m'a tout de suite repéré. Il se tenait dans la cabine, près du volant. Gabin était avachi sur le sol, une main menottée et reliée à la rambarde du bateau, tandis que l'autre poignet semblait cassé.

« Vous êtes le Descendant de Saint Croix. » ai-je lâché en posant pieds sur le pont.

Albert a souri de toutes ses dents.

« Et tu es la *Resulka*. »

Gabin a levé les yeux. Il a aussitôt essayé de bouger.

« Penny...

-Je sais. »

Je n'avais pas besoin qu'il me dise à quel point il était désolé, son expression suffisait.

Albert a alors dégainé son pistolet, en même temps que moi. Le sien était récent comparé à mon modèle des années mille sept cent. Sauf que si je

pointais mon mousquet sur lui, Abert avait posé son canon sur le crâne de Gabin.

« Un mouvement et il meurt. »

Puis il a dit ;

« Maintenant, tu lèves les mains et tu me donnes ton arme. »

J'ai levé les bras et me suis déplacée sur la droite, essayant de concentrer son attention sur ma personne et l'éloigner du grappin où Tiago devait apparaître d'une seconde à l'autre.

« Tu n'as pas la trempe de ton ancêtre, ai-je lancé. Il n'aurait pas hésité à me battre au corps à corps et pourtant, c'était un homme d'église.

-Décharge ton arme et pose ton pistolet sur le sol. »

Je me suis exécutée et d'un coup de pied, j'ai fait glisser mon arme et le chargeur vers eux. Albert Saint Croix a déplacé son pistolet de la tempe de Gabin pour le recentrer vers moi, l'air satisfait.

« J'ai trouvé son journal, tu sais. Celui de mon Aïeul. Et il te décrit comme une petite vermine malicieuse. Je ne me laisserais pas avoir par tes manigances, *Resulka*. »

Tiago a choisi ce moment pour monter à bord, le pied de biche à la main, hors du champ de vision d'Albert et avec une discrétion surprenante.

« Son journal... ai-je relancé. Il a donc rejoint l'île. Il a laissé tout le monde mourir et s'est enfui. Je retire ce que j'ai dit. Tu lui ressembles, finalement. La lâcheté se transmet dans les gènes visiblement.

-C'est ta faute si le bateau a brûlé ! » a craché Albert Saint Croix.

Tandis qu'il se rapprochait de moi, Tiago se glissait derrière lui pour rejoindre Gabin. C'était un piège vieux comme le monde et il était justement trop simple. Tiago a posé le pied de biche sur le plancher. D'un signe de tête, je l'ai vu demander silencieusement à Gabin s'il allait bien. Gabin a répondu par

l'affirmative puis a désigné la menotte. Dans le dos d'Albert, Tiago m'a fait le signe des clés. De mon côté, je les apercevais autour du cou du Descendant de Saint Croix.

Je n'avais pas le choix. Décidant qu'il était suffisamment proche de moi, je me suis élancée. Saint Croix a tiré, mais le coup de feu est parti dans le vide. J'étais bien placée pour savoir que posséder une arme ne faisait pas de son propriétaire un bon tireur. Je me suis jetée sur lui, essayant de saisir son pistolet, mais le yacht a fait une embardée et nous sommes tous deux rudement tombés sur le sol. Ne me laissant pas le temps de comprendre ma douleur, je me suis aussitôt redressée et mon poing a touché son épaule. Il a répliqué par un coup de crosse dans ma figure.

Les mouvements sur bateau s'intensifiaient, montrant que l'Océan commençait à se débattre autour de nous. Je prenais le dessus quand un balancement plus brusque que les autres m'a fait lâcher prise. J'ai glissé jusqu'à la rambarde et m'y suis agrippée pour éviter de passer par-dessus bord. Albert Saint Croix s'est alors redressé, le pistolet braqué sur Tiago et Gabin.

« Tu me fais encore un coup comme celui-là et l'un des deux meurent. »

Le Descendant a ensuite désigné un tas de corde sur le sol.

« Toi, a-t-il lancé en s'adressant Tiago du pistolet. Attache-la. »

Tiago, le visage fermé, a ramassé la corde et a commencé un nœud autour de mes poignets dans mon dos.

« Plus serré, a commandé notre opposant. Les chevilles aussi. »

J'avais l'impression de comprendre où Albert Saint Croix souhaitait en venir, essayant de garder mon sang froid malgré mon cœur qui battait à tout rompre dans ma poitrine, tel un oiseau effrayé qui essayait de s'échapper de sa cage. Je me suis assise sur le plancher lorsque Tiago a dû me lier les chevilles. Il s'y ai repris plusieurs fois que le nœud soit net et solide.

Puis de la crosse de son pistolet, Saint Croix a porté un coup à la tempe de Tiago qui s'est effondré sur le sol. Gabin a émis un son étranglé. Finalement, Albert Saint Croix s'est approché de moi, en souriant. Il m'a saisi par l'épaule et m'a trainé sur quelques mètres, mon dos frottant le sol. J'entendais Tiago qui gémissait. Toujours allongée sur le plancher, je contemplais l'ombre de Saint Croix qui me surplombait. Je lui découvrais pour la première fois une ressemblance avec son ancêtre. La même cruauté dans le regard. Celle-ci s'est accentuée lorsque son sourire s'est agrandi.

Il a alors posé son regard sur Tiago et Gabin, avachis dans la cabine et a demandé ;

« Ne le savent-ils pas ? La raison pour laquelle tout l'équipage t'appelait la *Resulka* ? La Sirène ?

-Ce temps-là est révolu. » ai-je grincé en serrant les poings.

Mais Albert Saint Croix jubilait ;

« *En ce temps-là*, l'équipage possédait une cage rouillée, qu'on attachait à une corde, et qu'on descendait dans l'eau. Souvent, les marins y mettaient des chiens comme appâts pour les requins et pouvoir les pêcher. Mais les monstres que le Mairead Gally chassait, préféraient le sang humain. Alors quand l'équipage n'avait pas de prisonniers sous la main, ils y mettaient la gamine. D'un coup de couteau, ils lui infligeaient une entaille sur la main, suffisamment sanglante pour qu'elle puisse attirer les prédateurs. Les krakens, les vieux démons de l'eau, c'est ainsi qu'ils parvenaient à conserver le record de pêche de l'époque. »

Gabin me regardait avec de grands yeux et la rage qui brûlait dans mon ventre s'amplifiait chaque seconde un peu plus.

« Cependant, si la plupart des appâts humains mourraient dès la première descente dans l'eau, la petite parvenait à survivre à chaque fois. Elle retenait sa

respiration, elle échappait aux tentacules, aux crocs. Elle s'est taillée une sacrée réputation. »

Albert a passé une main sur son front ;

« Bien sûr, c'est elle qui a ruiné la mutinerie. La révolte devait se passer tranquillement, mais elle est allée tout raconter au Kukushka et l'équipe adverse a eu le temps de se préparer en conséquence. Lors du combat, la coque a heurté les rochers et finalement, le Capitaine a préféré faire engloutir son navire dans les flammes plutôt que de le laisser à ses ennemis. »

Albert a récupéré un autre bout de corde dans la cabine au bout de laquelle pendait une boule de plomb et il est revenu dans ma direction. Il m'a cogné la tête contre le pont. Je suis restée consciente, mais du sang s'écoulait de mon crâne jusque sur le plancher. Ce dernier vibrait de plus en plus. Autour de nous, l'Océan gagnait en puissance et en agitation.

« J'ai bien essayé de retourner à cette période ou du moins d'en ramener ce qui était important. On parlait d'ossements de monstres qui pourraient rapporter des millions aux personnes qui les revendraient. D'autant plus en notre temps. Je me suis engagé dans le *Fourth Diligent*, bien sûr. Et j'ai essayé d'ouvrir le portail. J'avais des objets de mon ancêtre, j'avais le navire et j'ai recréé les circonstances, mais... »

Albert a soupiré ;

« Rien ne s'est passé comme prévu. J'ai failli mourir et rien n'est remonté à la surface. »

J'ai aperçu Tiago qui s'était réveillé entre-temps et dont les yeux étaient rivés sur Saint Croix, tandis qu'il comprenait toute la portée de cette confidence.

Albert a posé le regard sur lui, et une sorte de tendresse a paru s'allumer dans ses yeux.

« Ta mère a été brave jusqu'à la fin, petit. Un véritable Capitaine. »

Tiago se contentait de le regarder. Il avait l'air à la fois effaré et en colère.

Puis Saint Croix s'est tourné vers moi. En veillant à ce que son pistolet reste braqué sur ma tempe, il a entouré mes chevilles pour y ajouter le poids.

Il a vérifié les nœuds de Tiago, puis s'est redressé ;

« Mais vous savez, l'équipage n'avait pas tout de suite la cage. Au début, il contentait de balancer les appâts par-dessus bord pour attirer les monstres.

-Tu parles comme si tu y étais, ai-je craché. Tu ne sais rien.

-Les journaux de mon ancêtre m'ont enseigné suffisamment, a-t-il souri. Et si je n'y étais pas, toi en revanche, cela doit te ramener de vieux souvenirs. Tu as raison d'avoir peur, parce que cette fois, tu n'en reviendras pas. »

Gabin a alors lancé ;

« Ne crains-tu pas de faire revenir ton ancêtre ? N'est-ce pas un paradoxe ? Ton existence serait effacée.

-Je pense que je survivrais et quand bien même, cela en vaut le risque. Des millions d'euros, Demontreville ? Et une reconnaissance internationale. Peux-tu ne serait-ce que l'imaginer ? »

Tiago est parvenu à se lever. Dans un même temps, j'ai entendu une sirène stridente retentir au loin, démontrant que la police avait bien reçu notre alerte. Je me suis redressée pour donner un coup de boule à Saint Croix. Il m'a rejeté sur le côté et j'ai glissé contre la rambarde. Son image s'est superposée l'espace d'un instant à celle de son ancêtre. Un nouveau coup de pied m'a déséquilibré et Saint Croix a saisi le boulet avant de le jeter dans l'Océan. Mes jambes se sont dérobées sous mon corps et j'ai été entraîné en arrière. Je me suis sentie glisser, alors que mes doigts s'agrippaient la rambarde. Mes poignets étaient noués mais j'essayais de tenir bon. Les vagues grossissaient au point d'éclabousser le pont lorsqu'elles s'écrasaient sur la coque du bateau.

Je m'apprêtais à lâcher quand une main s'est abattue sur la mienne, trempée et l'a serré de toutes ses forces. Est alors apparu le visage de Gabin. La tempête faisait rage, à présent, fracassante et interminable. Sa prise était glissante. Ses yeux ont croisé les miens et j'ai lu à l'intérieur qu'il ne voulait pas me voir disparaître. Mais une nouvelle secousse a fait trembler tout l'embarcadère. J'ai entendu un coup de feu et le temps s'est arrêté pendant une minute. Puis les poignets et les chevilles liés, j'ai basculé par-dessus bord.

CHAPITRE HUIT

GABIN

Mon esprit était vide et mon corps figé.

Je me revoyais saisir la main de Penny puis frôler son épaule avant qu'elle ne disparaisse dans le vide. Je ne pouvais même pas crier, immobile, alors qu'une équipe de policier essayaient de prendre le dessus sur Albert Saint Croix dans mon dos. Tiago est apparu à côté de moi, à bout de souffle. La menotte pendait toujours le long de ma main, tandis que l'autre, toute tordue qu'un policier était parvenu à arracher à la rambarde, gisait sur le sol derrière moi. Mon autre poignet était cassé et j'avais sûrement une commotion cérébrale. J'aurais dû avoir mal, mais tout ce à quoi je parvenais à penser, c'était que Penny avait disparu.

C'est alors que j'ai entendu le cri des mouettes. Elles avaient l'habitude de se percher sur les rochers, mais elles s'éloignaient à présent, des dizaines de milliers de silhouettes blanches qui s'enfuyaient vers le ciel. Certaines légendes disaient que les mouettes étaient des femmes condamnées par un mauvais sort et qui parvenaient seulement à pousser des hurlements déchirants jusqu'à la fin de leur vie. Tandis qu'elles s'envolaient, j'ai pris conscience d'une chose et j'ai murmuré ;

« Elles sont réellement terrifiées.

-Gabin ! »

Tiago a hurlé mon nom, alors que le Descendent Saint Croix se jetait sur moi, mais c'était sans compter l'homme en uniforme qui l'a intercepté pour lui mettre une droite.

Mais l'esprit préoccupé, je me suis précipité vers la rambarde où je regardais en contre-bas, dans l'espoir d'apercevoir la silhouette de Penny, et j'ai alors compris ce qui terrifiait les oiseaux. J'ai crié à l'intention de Tiago ;

« Il se passe quelque chose ! Dans l'eau, Tiago ! Attention à l'Océan ! »

Albert Saint Croix s'est débarrassé de son adversaire et j'entendais le sourire dans sa voix.

« Oui ! a-t-il dit. Ça a fonctionné ! »

Mes yeux ne parvenaient pas à quitter les eaux qui devenaient noires sous la coque du bateau, comme si une bête immense se tapissait sous l'embarcation, étendant son ombre de plus en plus rapidement.

Je n'osais pas imaginer ce que cela signifiait exactement, quand le policier s'est jeté sur Saint croix. Après plusieurs minutes de confrontation, ils ont percuté la rambarde. Une embardée du yacht et le Descendant a dégringolé dans l'eau, disparaissant dans une éclaboussure.

Les remous se sont multipliés, l'écume prenant le pas sur la surface, et il a fallu encore quelques minutes avant que les agitations ne cessent, puis que l'eau reprenne une couleur normale.

À mes côtés, Tiago observait l'Océan redevenu paisible, et il a lâché d'une voix blanche ;

« Qu'est-ce que c'était ? Mais qu'est-ce que c'était ? Un monstre ? Un Kraken ? ou le Passage ? »

Je me suis contenté de secouer la tête.

Trois hommes en uniforme balayaient la coque de leur lampe de poches et celui qui se trouvait à côté de nous s'est présenté en bonne et due forme ;

« Officier Perez, a-t-il fait. J'ai été prévenu d'un enlèvement près du port. En arrivant, nous avons remarqué que certains bateaux avaient disparus.

-Vous travaillez dans la police ? a lâché Tiago, en reconnaissant le client réfractaire qui lui faisait des misères au travail.

-Je suis garde-côte. » a rectifié Perez.

J'ai remarqué le bateau de police qui voguait à côté du yacht de Saint Croix et du zodiaque volé de Penny.

Les choses se sont ensuite accélérées. Des renforts et des équipes de recherches ont été appelés parce qu'une fille était tombée à l'eau. J'avais un poignet cassé et que Tiago portait un coquard au visage, mais Perez était le plus amoché. Il nous avait littéralement sauvé la vie.

« Hamburgers gratuits à vie, a promis Tiago avant de me murmurer de l'aider à convaincre Marchetti, puis il a ajouté ; comme quoi on peut être sympa et abruti à la fois, incroyable. »

Je crois qu'il parlait beaucoup et de manière légère car il ne voulait pas penser à l'impensable.

L'équipe de police maritime nous a embarqué sur leur bateau pour nous ramener sur la terre ferme. Mais la tempête rendait l'entrée dans le port impossible alors nous avons ralenti à plusieurs mètres du littoral. Le bateau s'est approché du Secteur Anthracite, à l'abri du vent, puis a continué jusqu'à ce que le tirant d'eau ne lui permette plus d'avancer. Il restait encore quelques mètres entre le navire et la plage noire. Sans plaisanter, les policiers ont jeté l'ancre et nous ont annoncé qu'on allait devoir effectuer le reste du trajet dans l'eau. Cette dernière s'arrêtait à notre taille, mais nous avons quand même enfilé des gilets de sauvetages. Heureusement que Perez me prêtait main forte car mon poignet limitait grandement les gestes, puis nous avons patauger jusqu'à la plage Anthracite. C'était un endroit naturellement protégé et le moins secoué par la houle. La distance à parcourir m'a paru interminable. Finalement, frigorifiés et trempés, Tiago et moi nous sommes effondrés dans le sable noir. L'endroit n'a pas tardé à être envahi par des ambulances et de policiers. Les secouristes nous ont examiné et ont rapidement conclu que ni

Tiago, ni moi ne risquions pas notre vie. Un infirmier examinait mon poignet, mais je ne ressentais rien.

« Ce doit être l'adrénaline, disait-il. Lorsque cette dernière retombera, vous allez le sentir passer. »

Tiago m'a rejoint et m'a filé un coup de poing dans l'épaule. C'était peut-être pour me donner du courage. Nos regards demeuraient rivés sur le Point E que nous pouvions apercevoir au loin, derrière les eaux déchainées.

Le doute persistait.

Je crois qu'on se demandait tous les deux si elle avait rejoint son époque ou si elle était toujours là.

Je ne savais pas laquelle de ces deux théories étaient préférables ; vivante en 1706 ou morte dans les abysses océaniques de notre époque.

Mais alors des cris ont retenti quelques mètres plus loin. Une silhouette venait d'être rejetée sur la plage. Tiago et moi nous sommes levés et malgré les protestations des infirmiers, nous nous sommes précipités dans cette direction. J'ai aperçu des vêtements trempés, un bras, une chevelure blonde. Et d'après les dires des policiers, elle ne respirait plus.

PENNY

Je sombrais toujours davantage. Je coulais, perdue dans les profondeurs. En levant, les yeux, je remarquais les choses déformées à la surface. Il y avait le ciel sombre et les bulles qui remontaient doucement en grappes.

Un coup d'œil vers le bas me permettait de distinguer les algues cramponnées aux pierres, quelques poissons filant comme des flèches et l'eau, un mélange

de bleu foncé, de turquoise et de noir. Magnifique. Et alors que l'immobilité m'entourait, j'ai entendu un son.

Des notes, aiguës, hautes et claires qui paraissaient traverser l'eau avec facilité pour atteindre l'intérieur de mon crâne.

Is go d-teich tu, a mhurnin, slan.

Siubhail, siubhail, siubhail, a ruin.

Siubhail go socair, agus siubhail go ciuin,

Siubhail go d-ti an doras agus eulaigh liom,

Is go d-teich tu, a mhurnin, slan

Je n'étais plus une petite fille. Je n'avais plus huit ans. J'avais grandi et je m'étais préparée pendant des années pour ne plus jamais me retrouver dans une situation pareille. J'avais enchaîné les entraînements jusqu'à ce que mes mains saignent, j'avais appris à naviguer, à retenir ma respiration bien plus longtemps et je n'étais certainement pas prête à mourir.

Je connaissais les nœuds. J'avais pratiqué tant de fois sur le port. L'oxygène me manquait de plus en plus, tandis que mes doigts répétaient des gestes familiers et reproduits milles fois sur la terre ferme. Je sentais que j'étouffais, quand soudainement, mes mains se sont libérées. Je me suis attaquée aux chevilles. Lorsqu'elles ont enfin été allégées, j'ai levé le visage vers le ciel. À présent, il me fallait regagner la surface. J'ai battu des jambes et des bras autant que j'ai pu, essayant de suivre la lumière.

Mais je manquais de temps.

L'Océan allait finalement avoir raison de ma vie.

*Is go d-teich tu, a mhurnin, slan.
Siubhail, siubhail, siubhail, a ruin.
Siubhail go socair, agus siubhail go ciuin,
Siubhail go d-ti an doras agus eulaigh liom,
Is go d-teich tu, a mhurnin, slan*

*« C'est à tes côtés que la mer reste sûre,
Marche, marche, marche avec ses secrets.
Poursuis calmement et poursuis tranquillement,
Continue jusqu'à la porte et échappe-toi avec moi.
C'est à tes côtés que la mer reste sûre. »*

La paix et l'obscurité était totale, quand soudainement, un courant électrique m'a parcouru le corps.

J'étais allongée. Je sentais le sable sous mes doigts.

J'ai ouvert grand les yeux.

TIAGO

Le projectile a volé à travers l'atmosphère avant d'atterrir dans les filets. Ce n'était pas du basket, mais j'ai quand même applaudi à tout rompre avec les autres.

Dépité par la précédente sortie d'équipe, Marchetti avait trouvé une très bonne idée et proposé que nous nous rendions tous au match de foot

d'Albane, la fille d'Evie. La rencontre sportive se faisait à Pieter, ce qui permettait à tout le monde de s'éloigner d'Auskain.

Les spectateurs étaient agités et enthousiastes, et les gens avaient également l'air de se demander depuis quand Albane possédait une aussi grande famille. L'atmosphère conviviale était plus que bienvenue après celle de la veille, plus pesante, où nous avions inauguré le nouveau musée d'Auskain. Les parents Demontreville et Torre m'avaient demandé de l'aide pour la Commémoration du nouvel établissement. J'étais parvenu à dépoussiérer des cartons remplis de photographie de ma mère et du *Fourth Diligent*, à la maison, ce qui pouvait compléter leurs collections pour une section dédiée au naufrage.

L'inauguration avait rassemblé quantité de monde, autant jeunes qu'âgés et les apéritifs avaient circulé. Gabin était passé faire un coucou avec Penny, mais ils avaient une autre préoccupation alors ils n'étaient pas restés jusqu'à la fin.

« On se retrouve au match de foot demain ? » avait lancé Gabin.

J'avais acquiescé. On s'était tapé le poing et ils étaient repartis.

Antoine, par rencontre, avait tenu à rester avec moi tout le long. Nous étions ensuite repartis pour mon appartement en moto. En descendant, nous avions retiré nos casques puis il m'avait attrapé la main et l'avait serré fort.

D'ici quelques mois, j'allais rejoindre le Nord de la France pour intégrer une Université de Droit et continuer mes études. Antoine avait décidé de rester ici. Je reviendrais, mais cela resterait difficile. J'essayais d'en profiter en attendant.

GABIN

Nous sommes allées ramener les documents volés par Penny à l'Université de Morrow. Le bâtiment comportait toujours une section musée, mais

dorénavant, le lieu incontournable se trouverait à Auskain. Nous avons tout déposé sur les étagères, puis nous sommes repartis en voiture. J'ai ouvert la fenêtre alors qu'on repassait près du littoral. J'ai cru voir Penny s'essuyer le visage.

« Tu pleures ? a demandé Gabin.

-Je suis triste, mais je ne pleure pas. Pas encore. »

Il y a eu un silence, puis j'ai repris ;

« Tu sais, le jour où ce sera le cas, je suis une bonne épaule pour se morfondre. »

Même si mon regard restait rivé sur la route, j'ai bien vu son sourire en coin.

« Est-ce que tu me dragues ? a-t-elle rigolé.

-C'est seulement maintenant que tu t'en rends compte ? » ai-je répondu.

Elle a répliqué en haussant les épaules ;

« Je croyais que tu appréciais seulement les Pénélopes.

-Non, ai-je dit en secouant la tête. Seulement toi. »

Je l'ai déposé près du restaurant du Russe. Ils devaient discuter et elle m'avait assuré qu'elle pouvait rentrer avec le vélo qu'elle avait délaissé au boui-boui la dernière fois.

« Je te récupère pour le match devant chez toi, demain ? » ai-je lancé alors qu'elle descendait de la voiture.

Elle a hoché la tête. J'ai cru qu'elle allait partir sans rien ajouter, mais après une hésitation, elle a dit ;

« Peut-être qu'après le match, on pourrait se faire un cinéma ? Ou un bowling ? Ou quelque chose ? »

Je me suis retenu de trop sourire et j'ai acquiescé ;

« Quelque chose, c'est parfait pour moi. »

J'ai repris la route tandis qu'elle s'avavançait vers le restaurant. Ma dernière conversation avec le Russe remontait à quelques semaines, trois jours après l'incident. Je venais aux nouvelles dans le restaurant et je l'avais surpris avec un contrat de délégation à la main. Il était étrange, depuis que nous avions tous survécu à la folie d'Albert Saint Croix, plus étrange que d'habitude si une telle chose était possible. Comme j'avais déjà reconnu le nom sur le papier, il y avait eu un silence, puis j'avais lancé ;

« Est-ce que vous allez disparaître ? »

Le Marchand de Sable avait lentement rangé sa paperasse et avec un rictus, il avait répondu ;

« En quelques sortes. »

J'avais tapoté sur une table ;

« Alors comme ça, vous laissez le lieu à Penny. »

Cette fois, son sourire s'était mué en grimace ;

« Je n'ai jamais fait beaucoup pour elle. Pas maintenant, et pas à l'époque... Ce n'était qu'une gamine. Elle ne méritait rien de ce qu'elle subissait. Elle représentait simplement un appât facile. »

Pour cela, je lui donnais raison. Qu'importe que les temps étaient anciens, il demeurerait des choses impardonnables.

« Où iriez-vous ? »

Cette fois, il avait gardé le silence un moment, et il avait seulement ouvert la bouche pour lâcher ;

« Je vais bientôt fermer. »

J'avais hoché la tête et m'étais dirigé vers la sortie. Ce n'était pas la première fois que je me demandais, de par sa sagesse des mythes, si ce Marchand de Sable, toujours érudit, n'était pas réellement une ancienne créature de l'Océan.

PENNY

Albane a fait une passe décisive et tous les rangs de notre côté du stade se sont levés. L'équipe du fastfood était surexcitée. Les garçons avaient mieux géré l'incident que je ne l'aurais cru après avoir failli mourir, et Monsieur Perez avait à présent droit à une annonce spéciale dès qu'il passait les portes du fastfood. Ce que je remarquais cependant était la suspicion d'Antoine à mon encontre. Il savait que j'avais entraîné Tiago et Gabin dans une galère, mais pour la version officielle, j'avais simplement failli me noyer. La police d'Erauskain, comme pour les restes du Kraken, adoptait pour l'instant un silence prudent concernant des informations trop étranges.

Pour le match, cependant, Antoine avait décidé d'oublier son grief à mon égard et s'enthousiasmer comme le reste du groupe. De par ma nature, il m'était impossible de gesticuler autant que Marchetti ou brailler comme Tiago, mais j'étais sincèrement ravie d'être là. Un sentiment qui pourtant côtoyait une certaine mélancolie.

La veille, j'avais rejoint le Kukushka devant son restaurant. Il était, comme à son habitude, assis sur une chaise en plastique, face à l'Océan. Le bruit des vagues était calme et régulier en cette soirée déjà bien avancée. Je l'avais rejoint et m'étais installée sur la chaise à côté de lui. Une petite table nous séparait et il m'avait désigné le papier qui y était déposé. Dans un bruit de froissement, je l'avais saisi et j'avais pris soin de la lire en entier. Finalement, je l'avais replié et reposé sur la table, me renfonçant dans le dossier de la chaise, le regard tourné vers l'écume qui taquinait les vagues.

« Tu vas partir, avais-je lâché.

-Mmh.

-Devenir un Perdu de l'Océan, comme tous ceux qu'on a connu ?

-Mmh. »

Le silence était retombé, seulement interrompu par la mélodie des vagues.

« À quoi penses-tu, Penny ? »

J'avais hésité.

L'hypothèse première était qu'un échange s'était produit entre le Descendant et moi pour que je reste à cette époque. Mais il y avait autre chose. Je n'aurais su dire si l'Océan ne voulait toujours pas de moi, s'il me détestait au point de me recracher. Ou bien s'il m'avait sauvé la vie, s'il tenait à moi autant que je tenais à lui, si je représentais quelque chose de suffisamment important pour ne pas finir dans ses profondeurs abyssales.

Finalement, j'avais dit ;

« J'aurais dû mourir. Je ne sais pas pourquoi l'Océan m'a rejeté sur le rivage. Par haine ou par affection ? »

Le Kukushka, le regard rivé sur l'horizon, avait lentement répondu ;

« Ton interrogation demeurera sans réponse pour toujours. Il est vrai que l'Océan renferme des mystères qu'on ne découvrira jamais. Qui resteront cachés. »

Nous nous étions contentés d'écouter le bruit des vagues, qui allaient et venaient, créant alors un langage qui nous était inconnu, et que seul l'Océan parvenait à déchiffrer. J'avais soupiré, car effectivement, il fallait sans doute accepter parfois, que des choses demeurent mystérieuses et secrètes.

Nous avions échangé de temps en temps un souvenir de nos années terribles. Nous avions parlé des bons moments, pour la plupart, laissant de côté les atrocités. Majoritairement, nous avions gardé le silence, préférant laisser l'Océan faire la conversation.

Finalement, j'avais fait semblant de ne pas le voir se lever.

Mes yeux étaient restés rivés sur l'horizon, tandis que le bruit de ses pas s'éloignaient sur la droite, jusqu'à s'éteindre.

Il n'y avait plus que l'Océan et moi, et c'était paisible, comme si un ami me tenait compagnie.

FIN

COUCOU, C'EST MOI

Merci à toi pour avoir lu ce livre jusqu'à la fin.

N'hésite pas à me dire ce que tu as pensé de cette histoire en commentaires, sur le site *andreadalva-univers.com* ou en communiquant avec le mail suivant :

andreadalva07@gmail.com

Ça sera un plaisir de te lire également ! :)

Andrea

EN ATTENDANT

**N'hésite pas à jeter un coup d'œil sur mon
site ;**

andreadalva-univers.com

**Tu trouveras d'autres histoires gratuites
dont ;**

« LA BÊTE SAUVAGE »

« LES CORBEAUX BLANCS »

LES CORBEAUX BLANCS

UN

MARLY

Il existe des choses paradoxales.

J'aime les jours de blizzards autant que je les déteste.

Le feu peut se révéler à la fois dangereux et réconfortant.

Et notre quartier abrite ce qu'on appelle des corbeaux blancs.

Madame Hermary, notre Directrice, joue souvent sur le côté mystique de l'Orphelinat, avec de petits conseils philosophiques ou des expressions énigmatiques. Je crois surtout qu'elle compense le fait que nous soyons abandonnés pour essayer de nous faire sentir comme des enfants spéciaux. Nous savons bien sûr que ce n'est pas le cas, mais comme cela lui fait plaisir, nous la laissons croire que ça fonctionne.

À sa décharge, le foyer pour enfants est installé dans un cadre qui prête une grande place à l'imagination.

Reculée de toute ville, la maison victorienne, composée de dorures, de balcons et de tourelles, se tient aux creux de trois pâtés de maisons. Avec un lac gelé à moins d'un kilomètre et l'hiver éternel régnant sur ce pays, l'environnement est tout désigné pour y faire naître toutes sortes de légendes et autres histoires insolites.

« Il existe le noir et le blanc, mais également des choses plus nuancées, tels que les corbeaux blancs, m'expliquait-elle pendant mon enfance. C'est ainsi que nos voisins qualifient les enfants perdus. Cela désigne en réalité quelqu'un de rare et de singulier, et c'est un grand pouvoir.

-Comment cela peut-il représenter un grand pouvoir de ne pas avoir de parents ? »

Nous étions assises sur les vieux canapés décrépis de la bibliothèque. La salle était immense, s'étendant sur deux étages, dont les murs sont surchargés d'œuvres, des plus anciennes aux plus récentes à mesure qu'on grimpeait l'escalier en colimaçon, situé au centre de la pièce.

« Les corbeaux blancs possèdent une formule magique. Cette dernière n'est pas très commune, telle que *Abracadabra* ou *Sésame ouvre-toi*. »

Je la regardais avec de grands yeux.

« La fonction de ce mot est d'apaiser le cœur, continuait Madame Hermary. Il n'y a que deux catégories de personnes qui le comprennent ; les orphelins et les lecteurs. Il est facile de deviner pourquoi cela concerne les enfants sans famille. Quant aux lecteurs, on peut effectivement en déduire que la réalité paraît parfois un peu terne face aux merveilles qui nous plongent entre les pages d'un livre. »

Une cheminée était allumée en permanence dans toutes les pièces de l'Orphelinat, et c'était au son du crépitement des flammes, que la Directrice m'avait révélé, quelques années plus tôt, le mot, aux consonances d'ailleurs ; *Hiraeth*.

Littéralement, il signifie un « mal de pays » pour un endroit qu'on n'a jamais connu ou qui n'a jamais existé. Lorsque je demandais en quoi il s'agissait d'une formule magique, Madame Hermary souriait ;

« C'est un mot qui énonce des maux. Reconnaître un mal, c'est déjà faire la moitié du travail.

-Quel travail ?

-Celui de construire son identité sur une base solide, sans avoir l'impression de ne pas être à sa place.

-Mais nous ne sommes pas à notre place, avais-je observé. Nos parents ne voulaient pas de nous. »

Tapotant mon nez de son doigt, elle avait répliqué ;

« C'est là que tu as tort, Marly. Vous êtes vivants. Par définition, vous êtes là pour une raison.

-Laquelle ? »

Elle s'était redressée ;

« Ça, c'est à vous de le découvrir. »

Si tous les enfants de l'Orphelinat ont fini par comprendre que malgré les propos de Madame Hermany, nous sommes banals, nous utilisons pourtant beaucoup *Hiraeth*.

Comme moi, aujourd'hui.

C'est un jour où le blizzard prend le pas sur toute la lumière qui existe dans le monde. Des vents violents se déchaînent, derrière les grandes fenêtres de l'Orphelinat, chargés de flocons et de grêles.

J'ai besoin d'un mot rassurant.

Le blizzard semble avoir également envahi l'intérieur de ma tête, où les pensées ricochent les unes contre les autres, prises dans des bourrasques interminables. Mes yeux contemplent l'extérieur parce qu'ils sont faits pour voir, pas parce qu'ils regardent vraiment.

Tous les enfants de l'Orphelinat partagent la même sensation lorsqu'un événement tel que celui-ci survient. Il s'agit d'un mélange d'excitation, mais aussi de peur et je sais pourquoi.

C'est en cela que réside l'étrangeté de ces tempêtes de neige. Nous avons appris depuis notre enfance à craindre l'obscurité, mais lors de tels déchaînements météorologiques, on comprend finalement qu'on s'est peut-être trompé sur ce qui est de plus terrifiant entre le noir total et le blanc immaculé.

JOAN

Joan se prononce *Joanne*.

Au début, seule la Directrice parvenait à le prononcer correctement, puis au fil des années, tous les orphelins ont fini par en assimiler la prononciation.

Allongée sur mon lit, j'ai les yeux rivés sur le plafond où se peignent des scènes de combats d'antan et de vastes étendues arides. En rénovant l'Orphelinat, que tout le quartier surnomme le Manoir, Madame Hermary a tenu à relier chaque chambre à une figure historique particulière.

Tandis que Marly a écopé de Marie-Antoinette, je dors toutes les nuits en présence des peintures de Calamity Jane et des représentations d'un far West qui n'existe plus, avec des paysages où courent les chevaux sauvages dans un désert brûlant.

Dehors, c'est la tempête du siècle.

Il y a encore quelques heures, je pouvais faire la différence entre les flocons, la neige qui recouvrait les arbres et le ciel dénué de couleur. À présent, les vents sont si violents que tout s'est confondu. L'extérieur n'est plus qu'un amas blanc.

Marly se glisse dans ma chambre à petits pas dans l'espoir de me surprendre.

Elle passe comme une ombre derrière le lit à baldaquin. Je ferme les yeux pour

faire semblant de dormir, puis souris en sentant la lame dont la pointe repose sur ma gorge. Je soulève une paupière.

« Salut. » dis-je.

Marly, l'épée de collection tenue des deux mains tellement elle est lourde, fait la moue. Elle recule la lame et repose la pointe sur le sol en s'appuyant sur la garde comme on le ferait avec une canne.

« Je vais finir par croire que tu as de véritables pouvoirs de divination.

-Joyeux Anniversaire. »

Elle sourit, lâche l'épée et vient s'asseoir en tailleur sur le lit.

« J'aime ta mémoire indéfectible.

-Vraiment ? » grommelé-je en me redressant sur les coudes.

Marly se penche en avant ;

« Et tu sais ce que je veux faire en ce jour si particulier ?

-Quelque chose de génial ?

-Quelque chose de très stupide. »

Ses yeux se dirigent vers la fenêtre, s'attardant sur le chaos qui règne au-delà de la vitre.

« Tu veux aller dehors ? » demande-t-elle.

Plus tard, dans l'après-midi, nous revenons frigorifiées dans le hall. Hermary nous y attend avec des serviettes moelleuses et épaisses. Elle nous a espionné toute la journée depuis la grande fenêtre de la tour de l'Orphelinat.

À l'extérieur, tandis que nous essayions de nous frayer un chemin à travers les congères de neige, nous pouvions apercevoir sa silhouette stricte derrière les rideaux.

Dans notre périple, nous ne sommes pas allés plus loin que l'allée principale du Manoir, ensevelie sous la poudreuse.

À notre retour, Hermary nous ordonne de monter nous doucher dans nos chambres respectives, puis de revenir aux cuisines où nous attendra de quoi nous réchauffer. Effectivement, des chocolats chauds sont à notre disposition, ainsi que des biscuits tout juste sortis du four.

« C'était stupide, dit la Directrice lorsque nous nous installons toutes les deux en pyjama autour de l'immense table vide.

-C'était génial, je rectifie. J'ai l'impression d'avoir vécu trente ans dehors, puis d'être revenue de mon voyage glorieux sans grand dommage.

-Et surtout sans en perdre la tête. » articule la Directrice.

Je ne sais pas pourquoi elle regarde fixement Marly en prononçant ces mots.

MARLY

De la tasse de chocolat chaud, s'élèvent des tourbillons de fumée. Ils créent des images, des visages et des formes complexes. J'ai l'impression de boire une potion magique.

Mes yeux observent Joan qui argumente avec Hermary de la nuance fine qui existe entre le génie et l'imbécillité. Elle me convaincrait presque.

Joan n'aime pas son sourire.

Elle le trouve bizarre depuis la nuit des temps. C'est vrai que son sourire n'est pas très joli mais c'est le sien, alors je ne vois pas trop où est le problème.

On dirait toujours qu'elle est sur le point d'éclater de rire. Ça donne même de la vie à son allure banale.

Dotée de la silhouette d'une planche à pain, Joan me dépasse d'une tête. Elle pourrait aisément être surnommée la fille des glaces avec ses yeux gris terne, ses cheveux blond platine et sa peau très pâle.

À croire que les fées de son berceau lui ont refusé la couleur.

Cette théorie, bien sûr, n'est pas exclue étant donné que nous ne connaissons rien de nos origines.

L'avantage à cela, c'est que nous pouvons nous en inventer une qui soit marrante. Lors du dîner, nous faisons parfois des paris là-dessus, ce qui mène à d'innombrables hypothèses farfelues. Comme nous sommes trente enfants dans l'Orphelinat, ce genre de débat devient vite incontrôlable, mais c'est drôle.

Le blizzard a encore duré trois jours. Joan et moi avons préféré rester au chaud le reste de la semaine, pour nous éviter une pneumonie, mais lorsque le temps est mauvais, il faut trouver de quoi s'occuper. Tandis que certains se retranchent dans la cuisine autour des louches de bois plongées dans des marmites de chocolats chauds, d'autres s'installent dans le salon devant la minuscule télévision avec des plateaux ensevelis de cookies. La question de l'emplacement se détermine alors entre les cinq canapés, les six fauteuils ou encore les quelques dizaines de cousins éparpillés le sol. Plusieurs peintures, entourées de cadres dorés, donnent une certaine chaleur à la pièce. Madame Hermary tricote souvent, près de la fenêtre, nous surveillant de ses yeux inquisiteurs. À d'autres moments, elle s'installe à nos côtés pour nous raconter des histoires à dormir debout.

Nous y parlons du troll des bois, des fantômes qui hantent l'Orphelinat et des fées méchantes qui vivent près du lac.

Ce soir-là, Betsie a peur d'aller dormir. C'est la plus petite d'entre nous. Elle a huit ans.

Madame Hermary nous ressort alors le conte des enfants oubliés.

« Le monde réel se souvient d'eux, mais ces enfants se sont oubliés eux-mêmes.

-Alors ils ne savent plus qui ils sont ? demande Betsie, son ours en peluche sous le bras.

-Exact, dit la Directrice.

-Si on ne leur dit pas, ils ne peuvent pas le deviner, grommelle Mordicus, allongé sur un des canapés.

-Ils ne se rappellent pas de leurs identités, reprend Madame Hermary. Mais c'est au plus profond de leur esprit que se trouve la réponse. Pas à l'extérieur.

-On a déjà entendu cette histoire cent fois, intervient Joan. On peut avoir celle de l'œuf qui a la taille d'un haricot magique ?

-Qu'est-ce qui en sort, déjà ? demande Pooja. Un criquet, non ?

-Pas n'importe quel criquet, souffle Joan à Betsie. Le criquet de la conscience.

-Vraiment ? insiste la petite fille, les yeux grands ouverts.

-Il aide à rééquilibrer le monde, développe Madame Hermary. Il conseille les décisions des gens et les rend plus gentils que méchants.

-Oh oui alors ! s'exclame Betsie. Raconte-nous cette histoire. »

Mon regard se perd à l'extérieur parce que ce mensonge-là aussi, je l'ai déjà entendu cent fois.

La Directrice dit souvent que lorsque nous ne nous sentons pas à sa place, c'est parce que nous ne sommes pas bien avec nous-même, mais je pense qu'elle donne des réponses trop compliquées à des questions simples.

Ne peut-on pas se sentir mal justement parce que nous ne sommes pas dans le bon environnement ? Parfois, l'ailleurs ne peut-il pas être la solution ?

Joan me donne un coup de coude.

« Hé. Tu dérives.

-Désolé.

-Faut pas. Mais j'ai une idée.

-Quelque chose de stupide ?

-Demain, la tempête sera calmée. On va faire du patin à glace sur le lac. »
Je sais déjà à cet instant que c'est aussi stupide que génial, mais je dis oui quand même.

JOAN

Dans les familles traditionnelles, les frères et sœurs se disputent, je le sais. Et lorsque vous enfermez trente gamins dans la même maison, vous n'obtenez pas un résultat différent. Ironiquement, c'est lorsque les plus grosses engueulades éclatent, que nous avons l'impression d'être la plus grande famille de tous les temps. Au fur et à mesure des années, nous avons remporté quelques batailles. Pour la seconder dans son travail, Madame Hermary possède deux adjointes. Leur objectif est de nous faire grandir de la meilleure manière possible, mais les enfants sont toujours plus nombreux que les adultes dans le Manoir et parfois, lorsque la majorité parle, la majorité gagne. C'est pour cela que nous pouvons regarder la télévision jusqu'à vingt-et-une heures au lieu de vingt heures et que nous avons gagné le droit de grignoter avant les repas.

Le seul domaine où Madame Hermary a le plus de mal à céder, c'est lorsque nous nous apprêtons à sortir. Je ne sais pas ce qui effraie la Directrice chaque fois que nous mettons un pied dehors, mais elle devient plus stricte, si une telle chose est possible.

Nous avons déjà eu quelques problèmes avec les enfants du voisinage parce que nous n'avons pas de véritables familles, mais rien de bien méchant.

De plus, savoir qu'en embêtant un orphelin, c'est trente d'entre eux qui vous tombent dessus le jour suivant a freiné beaucoup d'ardeurs.

Madame Hermary, pourtant, n'en démord pas ; dehors, c'est dangereux.

La Directrice possède plusieurs niveaux d'anxiété. Le premier se manifeste quand nous passons le perron. Le second ressort lorsque nous nous promenons dans les ruelles environnantes. Et le troisième agit dès que nous mentionnons une sortie au lac.

À dire vrai, nous ne sommes jamais allés au-delà du lac. Il n'y a rien à y voir. Seulement une forêt enneigée et aucune route qui ne puisse nous sortir de cette vallée perdue.

Mordicus l'appelle le Pays Imaginaire.

Depuis toujours, nous concoctons des histoires entre nous, agrémentées par les dires de la Directrice. Si nous sommes des enfants perdus, nous avons besoin de créatures fantastiques et c'est comme ça qu'a commencé l'histoire des fées du lac.

Autrefois, alors que la vallée se délassait dans la chaleur d'un soleil brûlant, qu'elle se rafraîchissait sous des pluies torrentielles et grouillait de vies animales dans une forêt luxuriante, vivaient des fées, camouflées dans chaque recoin de la nature.

Elles étaient là pour murmurer aux oreilles des cerfs, volaient aux côtés des chouettes la nuit et protégeaient le monde invisible. On disait que les morts leur transmettaient des messages à répéter pour leurs proches, mais c'est à cela que se limitaient leurs rôles. Elles étaient pour le principal, rattachées au

passage de l'au-delà, représenté par un magnifique lac, au cœur de la vallée protégée.

Les fées ne se mêlaient pas directement aux existences des vivants, se contentant pour la plupart à chuchoter dans leurs rêves quelques conseils avisés.

De temps à autre, cependant, il arrivait qu'un être humain possède une sensibilité plus accrue que les autres et parvienne à les distinguer, jusqu'à s'en faire de véritables amies.

Mais le dernier humain a démontré un tel intérêt pour elles, a finalement détourné sa fascination en contrôle, accaparant l'attention des fées par des services rendus sans contrepartie. Perdant leur énergie à utiliser leur magie pour des futilités, les fées ne possédaient plus suffisamment de temps à consacrer aux minuscules créatures de la nature, lesquelles ont rapidement dépéri. L'équilibre de la vallée a alors basculé du mauvais côté du monde. Si le malheur s'est présenté par divers signes de prémices, c'est lors de la première tempête de neige que la malédiction s'est abattue sur la vallée, la piégeant dans un hiver éternel.

Les fées, emprisonnées dans le lac, que le givre a recouvert, ne pouvaient que contempler l'étendue du désastre causé par leur erreur de jugement jusqu'à la fin des temps.

On rapportait cependant que ces dernières possédaient encore un peu de magie, ce qui leur permettait de réaliser les vœux des âmes en peine qui priaient au-dessus du lac gelé.

On disait que les vœux se réalisaient toujours.

Il fallait cependant être patient, parce que la glace freinait la magie et n'agissait plus aussi rapidement que pendant les anciens temps.

Je ne me souviens plus avec lequel d'entre nous la légende a pris forme. Je sais simplement que l'histoire était tellement rassurante que certains ont commencé à y croire et murmurer de petites requêtes lors de nos sorties au lac.

Tandis que nous nous y rendons, Marly laisse plusieurs fois échapper ses patins à glace dans la neige. Comme elle a oublié ses gants, ses mains sont déjà rouges à cause du froid. Marly n'est pas une adepte de l'équipement complet. C'est tout juste si elle ne sortirait pas en tee-shirt et en jean parfois.

Aujourd'hui, elle a cependant cédé aux températures extrêmes et opté pour un grand manteau ainsi qu'un bonnet enfoncé jusqu'aux oreilles.

Pour ma part, j'ai enfilé deux écharpes, des gants et deux paires de chaussettes épaisses.

Les patins de Marly dégringolent une fois de plus dans la poudreuse, lorsque nos yeux parviennent enfin à discerner l'étendue d'eau gelée.

Les fées n'existent pas, je le sais. Je peux cependant admettre une particularité quelque peu étrange à propos de cet endroit ; qu'importe les kilos de neige qui s'abattent sur la vallée lors des tempêtes, comme celle de la veille, la surface du lac n'est jamais encombrée de couches de neige.

La surface est verglacée et brillante, mais aucunement atteinte par des congères. À croire qu'un chasse-neige passe sur le lac chaque fois, juste avant que l'atteignons. Il y a sans aucun doute une explication scientifique à cela. Je ne l'ai seulement pas encore trouvé.

Marly me désigne un tronc d'arbre renversé près de la rive. Nous nous y dirigeons et enlevons un peu la neige qui le recouvre, puis nous y asseyons pour retirer nos chaussures et enfiler nos patins.

Délaissant nos affaires près du tronc d'arbre en sachant que personne ne vient jamais ici et qu'aucun voleur ne parcourait trente bornes dans la poudreuse juste pour chaparder deux paires de bottes, nous nous élançons finalement sur la glace.

Les débuts sont laborieux. Nous mettons toujours un peu de temps à nous habituer à la différence de maintien, avant d'être plus à l'aise, de minute en minute.

Marly se débrouille bien, mais je suis plus douée. C'est comme ça. Je frime un peu avec quelques figures, ne craignant pas la vitesse que je prends lorsque je dépasse Marly avant d'effectuer un virage serré.

C'est plutôt vibrant comme sensation. Le contraste entre l'atmosphère glacée et les muscles qui s'échauffent est grisant, sans parler de la concentration demandée pour les atterrissages et les gestes détaillés pour chaque voltige. Lorsque je termine une vrille en l'air, Marly me regarde en croisant les bras, plantée sur ses patins ;

« Peuh, dit-elle. Facile. Je peux t'en faire quatre de suite des comme ça.

-Bien sûr, lui souris-je.

-Je t'assure. Ça arrive toujours quand tu ne regardes pas. »

Je me contente d'acquiescer en passant devant elle en souriant.

Marly n'est pas trop nulle en patin, mais elle possède moins de flexibilité. Par moments, dans ses gestes, on dirait que ses membres sont robotisés et rouillés, alors que tout l'exercice consiste à effectuer un spectacle plein de grâce, en

requérant en parallèle beaucoup d'explosivité et de muscles. C'est un sacré paradoxe que Marly a du mal à comprendre.

Mais elle me bat dans bien d'autres domaines, alors elle peut au moins me laisser gagner à celui-là.

Madame Hermary a toujours trouvé cela plutôt amusant d'analyser les affinités qui se créent entre tel enfant et tel autre. Marly et moi ne sommes pas des opposés complets, mais nous avons nos différences, à commencer par le physique. Je ressemble plus à un fantôme translucide, tandis qu'elle possède des cheveux charbons, une peau un peu bronzée et des yeux couleur gadoue. Marly n'aime pas son nez. Elle le trouve un peu bossu, pas très fin. Elle en parle souvent comme d'une carotte au beau milieu de la figure d'un bonhomme de neige. Je trouve justement que ça va bien avec le reste de sa figure, mais elle m'écoute jamais.

Voilà une autre caractéristique qui nous définit ; tandis que je connais mes limites, Marly est une Mademoiselle je sais tout. Elle a effectivement raison la plupart du temps, mais à la moindre erreur, c'est une mauvaise perdante.

Si on posait la question à Marly, elle dirait que je ne crois en rien.

C'est la vérité, dans un sens ; Marly a toujours été la rêveuse de notre binôme. Je suis plus terre à terre et elle, c'est une fille qui a la tête dans les nuages. Je lui ai depuis longtemps délaissé ce rôle avec plaisir.

Mais même en étant aussi raisonnable qu'un être humain puisse l'être, car nous sommes des êtres de logique, l'esprit de *homo sapiens* est fait pour être perdu. Malgré toute la prévoyance et l'anticipation mise en vigueur, par des

personnes méthodiques et sensées, la vie reste un courant contre lequel personne ne peut lutter.

À la fin, tout le monde perd, partageant le même destin.

C'est à cause de cette certitude lointaine, à laquelle se compilent des millions d'incertitudes quotidiennes, que la peur s'intègre de manière fondamentale dans le cœur humain.

Nous sommes des êtres de doutes, autant que des êtres de foi.

Et c'est pour cela qu'en m'éloignant du lac, ce soir-là, j'ai jeté un regard en arrière pour faire un vœu, juste au cas où.

MARLY

Tous les lieux possèdent leur trouble-fête ; les classes d'écoles, les lieux de travail et les orphelinats.

Mordicus est le nôtre. On peut le qualifier d'oiseau de mauvais augure. Il n'est pas gothique, mais avec des cheveux noirs en bataille, ses cernes sous les yeux et son perpétuel air maladif, il en possède un peu l'aspect. L'impression se renforce avec ses vêtements, composés d'une panoplie de tee-shirt noir, pantalon noir, veste noire, bonnet noir, gants noirs, écharpe noire, ce qui noie son corps tout frêle sous des couches de plombs.

À l'Orphelinat, nous ne regardons pas beaucoup la télévision, et comme la bibliothèque est spectaculaire, beaucoup d'entre nous lisent. Mais s'il fallait nommer un record à battre, le nombre de pages mitraillé par les yeux de

Mordicus ferait exploser le compteur. Il se balade toujours avec un bouquin sous le bras. Au petit-déjeuner, aux activités, pendant les disputes et en se baladant dehors. Ce soir-là, en rentrant du lac, nous le croisons qui revient d'on ne sait où, alors qu'il nous rejoint sur la Rue Bancale. C'est ainsi qu'a été baptisé la rue principale du patelin dans lequel nous sommes exilés.

Encore trois pâtés de maisons et nous atteindrons le Manoir. On peut déjà apercevoir ses tourelles couvertes de neige qui dépassent des autres bâtisses. Ses fenêtres sont illuminées par les feux de cheminées qui brûlent dans chaque pièce. Je n'ai jamais qualifié le Manoir de maison, peut-être par principe, mais je sais que techniquement, lorsque je le vois, le sentiment qui m'envahit est celui qu'on est censé ressentir lorsqu'on arrive bientôt chez soi.

« Qu'est-ce que tu fiches ? demande Joan à Mordicus, peinant à extirper ses bottes de la poudreuse.

-Je marche.

-Je veux dire, avant. Où est-ce que tu es allé ?

-C'est un secret.

-Il n'y a pas de secret à l'Orphelinat, » réplique Joan parce que c'est vrai.

Nous connaissons tout sur tout le monde et un secret s'évante si rapidement en ce lieu qu'il n'a pas le temps d'être qualifié de secret. Les informations fusent rapidement entre trente enfants et le fait de grandir ensemble nous oblige à connaître tous les détails et les caractéristiques de chacun, qu'on le veuille ou non.

Seulement, Mordicus réplique ;

« Il y en a bien plus que tu ne le crois. »

Avec cette affirmation, il me regarde. Ses yeux restent rivés sur moi trop longtemps, alors je commence à me sentir inconfortable dans ma propre peau. J'ai envie de me gratter comme si des fourmis couraient le long de mes bras.

Au lieu de ça, je lance ;

« Quoi ? J'ai oublié de me présenter il y a seize ans ? Zut alors, enchanté, c'est Marly. »

Je m'avance en tendant la main, et Mordicus secoue la tête en levant les yeux au ciel. Il me traite de débile dans sa tête puis se concentre de nouveau sur sa progression.

Survivre à un trajet hivernal peut se révéler plus rude que prévu. Je ne compte plus le nombre de fractures de poignets dues à une chute sur les plaques de verglas. En plus, avec autant d'enfants, quand ce n'est pas l'un qui est malade, c'est l'autre. Et quand ce n'est pas l'autre, c'est le suivant, et ainsi de suite.

Vous m'avez comprise.

Avant de pénétrer dans le hall, Joan et moi secouons nos blousons trempés dehors. Seulement ensuite, nous rejoignons l'entrée et les accrochons au porte-manteau. Mais de son côté, Mordicus se dirige aussitôt dans le salon, laissant de grosses empreintes de neige sur le sol. J'en connais un qui va se coltiner le nettoyage pour deux semaines lorsque la Directrice l'apprendra. Joan et moi ne rejoignons le salon qu'après avoir déchaussé nos chaussures et rangés nos patins à glace dans le coffre dédié à cet effet. Mordicus est déjà affalé sur l'un des canapés, son bouquin sous le nez et les chaussures dégueulasses sur la table basse.

« Enlève tes pieds de là, le sermonne Pooja.

-Mmh. Suis occupé. Une minute. »

Il n'en fait rien, alors elle se plante devant lui en croisant les bras.

« Et que fais-tu ? Tu l'as lu soixante fois ce bouquin. Quoi ? La fin a changé, peut-être ? Le roi Arthur meurt à chaque fois, tu sais. Toute ta volonté n'y changera rien. »

Pooja est l'aînée de notre groupe. Elle a dix-huit ans. Pour rire, elle dit qu'à trente-six ans, qu'elle sera toujours là et qu'elle mourra dans ce salon. Je ne trouve pas ça très drôle.

Ça me rappelle à chaque fois qu'aucune adoption n'a été demandée en cinquante ans. Je soupçonne même Madame Hermary d'être secrètement une ancienne orpheline du Manoir.

Je me suis perdue dans mes pensées alors je n'ai pas suivi le reste de l'argumentaire, mais finalement la voix de Pooja retient de nouveau mon attention. Elle soupire en dénouant les bras, et désigne Mordicus d'un geste vague ;

« Tu deviens une vraie plaie avec le temps, Mordicus. Tu ne fais jamais tes devoirs, tu ne parles jamais de projet, d'un métier futur... N'as-tu donc aucune ambition ? »

Je crois que Mordicus rêvait qu'on lui pose ce genre de question pour pouvoir répondre la phrase suivante avec un rictus nonchalant ;

« Oh tu sais, je me connais tellement, à présent... Ça fait un moment que je n'ai plus d'attentes envers moi-même. »

Pooja finit par sortir de la pièce en serrant des dents et des poings.

C'est au petit-déjeuner le lendemain que nous remarquons Mordicus, assigné aux corvées de dressage de table. À la tête qu'il fait, Madame Hermary lui a rappelé les règles de la vie commune nécessaires au bon fonctionnement de l'Orphelinat. Je trempe ma tartine beurrée dans mon chocolat chaud, lorsque des cris retentissent au-dehors. Joan se rend aussitôt à la fenêtre ;

« Qu'est-ce qu'ils ont tous ? » grommelle-t-elle.

Lorsque je me range à ses côtés, j'aperçois un groupe de filles au bout de l'allée de l'Orphelinat.

Elles piaillent et les voix montent de plus en plus dans les aigus. Une chose sur laquelle Joan et moi nous rejoignons, c'est notre curiosité dévorante.

Nous sommes obligées d'aller voir ce qui se passe, tandis que d'autres restent au chaud. Ils attendront notre retour pour que nous leur annoncions ce qui a déclenché tant d'excitations chez le groupe de la relève ce matin.

L'Orphelinat possède une adresse et par conséquent, il possède également une boîte aux lettres. Il s'agit d'un rectangle en fer, décoré de petites gravures qui représentent des hiboux, le tout monté sur un pied en bois.

La boîte aux lettres se trouve au bout du jardin, à moitié ensevelie sous la neige.

Chaque matin, un groupe est désigné pour aller y jeter un coup d'œil pendant le petit-déjeuner.

En cinquante ans, la Directrice n'a jamais reçu une seule lettre.

Jusqu'à aujourd'hui.

Joan et moi, les manteaux à moitié enfilés, nous retrouvons devant le cube de métal, alors que les filles s'agitent sans que je ne comprenne un mot de ce qu'elles disent.

En approchant, j'appréhende.

Pour la première fois depuis des décennies, elles ont trouvé une enveloppe.

Cette dernière repose toujours dans le cube, blanche, parsemée de quelques mots manuscrits.

Du courrier pour l'Orphelinat. En soit, c'est déjà suffisamment étrange.

Mais en plus, il m'est adressé.

Car en effectuant un nouveau pas en avant, je déchiffre le destinataire.

Pour Marjorie.

DEUX

JOAN

Tous les êtres humains veulent être extraordinaires.

C'est pourquoi j'espère accomplir quelque chose de remarquable avant d'atteindre l'âge adulte. Je crains qu'une fois la majorité dépassée, je rate le créneau qui me permette de me distinguer des autres et que je sois simplement un humain parmi les milliards qui grouillent sur terre.

Certaines personnes se fichent d'être ordinaires, pas moi.

Mais je n'ai pas encore trouvé dans quel domaine je me démarquerais et ça commence à être urgent. J'ai seize ans alors le compte à rebours est enclenché.

Marly n'a pas besoin de faire des efforts pour être hors du commun.

Ça fait partie d'elle.

Je mentirais si je disais ne jamais en avoir été jalouse. C'est pour ça que j'ai volé son stylo magique à l'âge de huit ans.

Mais la Directrice m'avait pris à part, dans son bureau situé sur la gauche du hall. Cet endroit est stratégique, lui permettant de travailler tout en surprenant ceux qui auraient l'idée de déguerpier sans prévenir. Elle nous avait surpris Marly et moi plus d'une fois dans nos tentatives de faire le mur.

Nos plans n'étaient jamais allés plus loin que l'allée de l'Orphelinat ; le voisinage ne possédant pas de véhicules autres que des calèches, les options d'escapade sont limitées. Les charrettes sont traînées par des hongres, des chevaux aux poils drus, courts sur pattes et aux sabots énormes. Ils sont costauds et à l'aise dans ce climat rude. À l'âge de sept ans, Marly a essayé d'en voler un qui appartenait à la ferme, au bout de la rue Bancale. Cet acte, malgré sa défaite, lui avait valu des congratulations pendant trois semaines, la classant directement dans la catégorie des enfants aux forts caractères. Madame

Hermery disait que c'était une mauvaise chose, mais tout le monde pouvait voir qu'elle mentait ; les têtes de mules sont appréciées malgré leurs mauvaises actions parce qu'elles sont différentes et qu'elles osent sans se soucier des conséquences.

Si certains parlaient d'enfant difficile concernant Marly, beaucoup la considéraient comme courageuse. Je voulais ça.

Je voulais être brave alors la Directrice m'avait fait venir dans son bureau et m'avait expliqué quelque chose à propos de l'amitié. Elle avait dit ;

« Ne considère pas les qualités de Marly comme une menace. Vois-le plutôt comme un atout. Vous êtes une équipe. Ce que Marly n'a pas, tu le possèdes et ce que tu n'as pas, elle te l'apporte.

-Sauf qu'elle a tout et que moi je n'ai rien.

-Elle possède peut-être un certain génie, mais également une peur plus profonde. Tu la calmes. C'est important, comme rôle. Et la seule raison pour laquelle les gens apprécient Marly lorsqu'elle fait des bêtises, c'est parce que tu es la personne qui leur montre qu'elle n'est pas si mal intentionnée.

-Je ne veux pas être utile qu'à Marly, mais aussi à moi-même.

-Je ne parle seulement de Marly. Je parle de tout le monde ; tu les vois tels qu'ils sont. Cela inclut les aspects agaçants et les aspects merveilleux. Marly est peut-être intelligente, mais tu comprends mieux les gens.

-Et elle comprend mieux le monde.

-Peut-être bien. » avait concédé la Directrice.

Je n'avais rien dit pendant un moment, puis Madame Hermery avait repris ;

« L'amitié ne peut pas être basée sur une compétition constante. Se comparer les uns aux autres est inévitable, car nous sommes humains. Mais n'en donne pas un côté péjoratif. Au lieu de vous diviser, cela devrait consolider vos liens. Marly tient beaucoup à toi. Tu lui permets de garder les pieds sur terre. »

Je tapotais mes doigts sur le rebord du bureau en chêne. La Directrice s'est alors penchée en avant ;

« Maintenant, qu'est-ce que ce stylo a de si spécial pour l'avoir volé ? »

J'ai fait la moue, hésitant à confirmer mon larcin, avant de finalement plonger la main dans la poche de mon pantalon et en sortir l'objet dépouillé. J'ai posé le stylo sur le bureau et remis mes mains dans les poches ;

« L'encre est invisible. C'est utile pour écrire des messages confidentiels.

-Mais comment peut-on lire des mots invisibles ? »

-C'est à la fois tout bête et ingénieux, ai-je expliqué en haussant les épaules. Il suffit d'approcher le papier à la lueur d'une bougie, puis le message se dessine grâce à la chaleur de la flamme. »

La Directrice a paru réfléchir un instant avant de me désigner le stylo ;

« Rends-le à son digne propriétaire. La gentillesse est une force, Joan. Plus qu'une faiblesse, crois-moi. »

J'ai un peu rechigné pour la forme, mais j'ai récupéré le stylo et quitté l'office.

L'après-midi même, j'ai rendu le stylo à Marly sans m'excuser pour autant.

Faire des choses bien était suffisant ; je n'avais pas envie de m'humilier en plus.

Deux jours plus tard, elle me l'offrait. Quand je lui ai demandé pourquoi, Marly a répliqué ;

« Cadeau de meilleure amie. »

Les conseils de Madame Hermary ont pris un tout autre sens.

Je voulais toujours accomplir quelque chose de remarquable, et lorsque cela arriverait, ce serait explosif.

Mais il fallait que cette action soit purement bienfaisante.

J'allais être reconnue pour avoir accompli quelque chose de profondément gentil.

MARLY

J'ai hérité de la chambre dédiée à Marie-Antoinette. C'est sans doute la raison pour laquelle je rêve si régulièrement de décapitation.

S'il faut savoir une chose à propos de l'Orphelinat, c'est que les tableaux ont des yeux. Ils vous suivent lorsque vous marchez dans les couloirs, vous contemplent quand vous dormez et vous jugent sur tout ce que vous faites.

Je sais qu'il s'agit seulement de personnes faites de peintures et de papiers, et si cela ne me rassurait pas, je sais qu'elles sont mortes des siècles auparavant, mais elles me hantent. Surtout Anty.

« Arrête de l'appeler comme ça, » a murmuré Joan alors que je lui désignais un portrait de Marie-Antoinette accroché sur le mur est.

Nous avions alors douze ans et nous colorions sur des feuilles, allongées sur mon lit, préparant l'anniversaire de Pooja.

« J'y peux rien, ai-je répliqué en me retournant sur le dos. C'est à croire qu'elle peut lire mes pensées.

-Elle n'existe même pas.

-Je sais. »

J'ai regardé un moment Joan, gribouillant sa propre feuille, puis mes yeux se sont posés sur le carton rangé au fond de la pièce. L'emballage cadeau reposait encore sur le sol, intact.

Demain, la cuisine serait envahie de rires et de musique. Pooja se tiendrait en bout de table pendant que nous lui ferions tous passer nos cartes d'anniversaire et nos cadeaux respectifs. Cette année-là, Joan et moi avons décidé de choisir le présent ensemble.

Depuis sept ans, Pooja porte toujours les mêmes vieilles godasses. Elles sont de qualités parce qu'on ne peut plaisanter avec des chaussures dans ce coin du monde. Le mauvais temps permanent oblige un équipement résistant.

Mais nous l'avions vu lorgner il y a peu sur les bottes bleues de la fille de l'épicier. Alors le matin même, j'avais échangé une des belles lampes du bureau de Madame Hermary. Manque de chance, pendant la transaction, la fille de l'épicier avait laissé échapper la lampe sur le sol et cette dernière s'était brisée à ses pieds. Décrétant alors notre contrat caduc, la fille avait désiré récupérer les chaussures. Nous nous étions rebiffées.

Il y a quelques heures, alors que Joan et moi avions regagné le Manoir, l'épicier était venu toquer à la porte de l'Orphelinat, furieux. Madame Hermary aussi, avait vu rouge. Elle a dit que nous étions idiots. Mais elle a quand même donné une seconde lampe à l'épicier, ce qui nous a permis de conserver les chaussures.

Alors qu'il tournait le dos pour reprendre la direction de la Rue Bancale, la Directrice s'était tournée vers nous et nous avait dit ;

« Ce n'est pas de l'approbation. Un cadeau ne vaut pas un délit. Ce n'est pas parce qu'on a une bonne intention qu'on peut faire de mauvaises choses. »

Elle nous a cependant laissé un sursis le temps que l'anniversaire de Pooja soit passé, avant de nous punir.

Allongées sur le lit avec nos coloriage, nous profitons ainsi de nos dernières heures de liberté.

Les cartes terminées, nous avons recouvert le carton de son emballage cadeau et le lendemain, Pooja nous a dit que c'était son cadeau préféré. Elle ne l'a pas dit devant les autres pour ne pas les blesser, mais c'était gentil de sa part.

Notre punition a consisté à faire le ménage chez l'épicier pendant un mois. Nous l'avions mérité, mais le châtiment a été plus cruel que la Directrice ne l'avait imaginé.

La fille de l'épicier et ses frères faisaient exprès de pourrir l'établissement après notre départ pour que le lendemain, leur père nous tire les oreilles pour notre manquement au devoir.

Au point qu'un jour, j'ai fait semblant d'être malade, laissant Joan s'y rendre seule.

Pendant cette même journée, je me suis éclipsée de ma chambre. Sortant en douce par la fenêtre qui surplombe l'immense porche de l'entrée Ouest, j'ai traversé de la Rue Bancale jusqu'à l'épicerie. En face, se trouve un vieux lavoir que plus personne n'utilise. Il se compose d'une bassine rectangulaire taillée à même la roche, au-dessous d'une vieille pompe à eau en fer forgée. Je me suis installée sur son rebord. Un chat noir qui traînait là tous les jours n'a pas tardé à me rejoindre. Nous avons tous les deux les yeux rivés sur la vitrine de l'épicerie où Joan se prenait la raclée de sa vie. On ne pouvait pas entendre les mots prononcer, ni les cris, mais j'en devinais facilement la teneur. Avant la fin de la journée, je suis revenue dans ma chambre. Un peu plus tard, Joan a pénétré dans le hall de l'Orphelinat, de la farine dans les cheveux, des coquilles d'œuf accrochés à son blouson et les chaussures couvertes de jus de pomme. Madame Hermary m'a directement demandé dans son bureau. Lors de mon avancée depuis mon étage jusqu'à son office, les tableaux ne m'ont pas lâché du regard.

« Tu te sens mieux ? a demandé la Directrice alors que je m'installais dans le siège face à ses yeux plissés.

-Mmh. Bien mieux. »

Elle a gardé le silence un instant, avant de reprendre, tranquillement ;

« Un petit conseil, Marly... Prends garde à ton égoïsme. Tu risquerais de terminer ta vie seule. »

Anty me chuchotait la même chose depuis la première nuit où j'avais dormi dans cette maudite chambre.

Comme Madame Hermary attendait une réponse, je n'ai rien répliqué.

JOAN

Marly et moi n'avons pas toujours été amies.

Je ne sais pas à quel âge, exactement, nous sommes arrivés à l'Orphelinat. Je ne me rappelle cependant pas avoir remarqué Marly avant mes six ans.

À cette période, j'étais une petite sauterelle, endossant le statut de pipelette de la tablée. Pooja, adolescente à ce moment-là, me disait souvent de la fermer, ce que la Directrice lui réprimandait souvent, plus par la manière vulgaire de le formuler plutôt que par complète désapprobation. Je parlais beaucoup. Je fatiguais les gens. J'étais Joan.

Et puis il y avait Marly. C'était la silencieuse, la petite souris qui restait dans son coin, écoutant plus que ne participant et davantage plongée dans les bouquins de la bibliothèque en compagnie de Mordicus. Elle ne se chamaillait pas avec les autres dans des batailles de coussins et ne participait pas aux lancées de boules de neige dans le jardin. Elle répondait plutôt par onomatopée et je ne crois pas lui avoir adressé un seul mot jusqu'à ce qu'un jour, elle vienne vers moi. Vêtue d'un pyjama trop grand, elle m'a tendu un livre, prononçant les paroles suivantes.

« Je crois que tu aimes dessiner.

-Euh... oui, ai-je répondu en acceptant le bouquin.

-Ça parle de dessin.

-D'accord. »

J'ai tourné les talons, le livre à la main. J'étais presque arrivée à la porte quand j'ai remarqué que Marly n'avait toujours pas bougé, plantée au milieu de la pièce.

« Je vais faire du patin à glace sur le lac avec Pooja, ai-je lancé. Tu veux venir ?

-Je ne sais pas en faire.

-Nous non plus. Pas encore, en tout cas. »

Marly a hoché la tête et entamé mon pas.

Puis les jours se sont enchaînés et nous avons appris à nous connaître, à faire des bêtises et à en payer le prix, ensemble.

Je me rappelle de la fois où nous avons reçu une punition de l'épicier après le vol des bottes de sa fille. La peine a duré un mois, et lorsqu'elle a touché à sa fin, j'étais bien contente de me réveiller aux aurores pour mon premier jour de liberté. Me faufile dans les couloirs, je me suis directement rendue jusqu'à la chambre de Marly. Son lit étant vide, je suis descendue voir dans la cuisine, mais elle ne prenait pas son petit-déjeuner non plus. Pooja m'a aperçu et avertit qu'elle l'avait vu enfiler ses chaussures et quitter l'établissement il y a déjà trois heures.

La veille au soir, nous avons parlé de faire du patin à glace. S'y était-elle rendue sans m'attendre ?

Engouffrant un pain au chocolat et avalant une gorgée de jus d'orange, je me suis rapidement sauvé dans le hall. J'ai enfilé mon manteau, sauté dans mes bottes et je suis sortie. Il était exclu que je prenne mes patins à glace. J'allais démontrer à Marly à quel point elle me blessait.

J'ai quand même couru le long de la Rue Bancale, déterminée à atteindre le lac gelé en un temps record, mais arrivée au bout du dernier pâté de maison, des cris m'ont interpellé. Ils ne provenaient pas de l'épicerie mais du côté opposé. J'ai seulement eu le temps de tourner la tête pour voir la fille de l'épicier tomber en arrière dans le lavoir. Ses frères y croupissaient déjà. Il était de notoriété publique que le lavoir était devenu obsolète il y a déjà quelques décennies et ne servait à présent que de toilettes publiques pour chats. Ces derniers faisaient leurs besoins dans la couche de sable qui tapissait le fond. Marly y avait ajouté de l'eau, ce qui avait créé dans le lavoir un mélange de sable, d'excréments et de liquide devenu marron, très peu ragoûtant. Cette dernière se tenait debout, les bras croisés, tandis que les enfants de l'épicier pataugeaient dans la bassine, les cheveux et les vêtements dégoulinants. Marly m'a finalement remarqué. Ses yeux se sont illuminés ;

« Coucou ! a-t-elle lancé en avançant vers moi. On va faire du patin à glace ? »

Mon regard a dévié de son visage enthousiaste pour se poser sur les malheureux couverts de crotte de chats. Lorsque mes yeux sont revenus sur Marly, je souriais ;

« Oui. Allons-y. »

MARLY

Madame Hermary parle toujours des relations humaines, comme des liens qu'il faut tisser.

« Tisse des liens avec tes pairs, Marly. Ils ne mordent pas... enfin pour la

plupart. » m'a-t-elle régulièrement répété, alors que je grandissais sans prononcer un mot.

Entre Pooja, Maddie, Jeanne, Charles, Mordicus, Cora et les vingt-quatre autres enfants de l'Orphelinat, je me suis un jour promise de régler la chose de manière scientifique.

Statistiquement, sur trente personnes, il était obligatoire que l'une d'entre elles me paraisse moins pénible à supporter que les autres. J'ai décidé d'en faire l'expérience avec Joan, que je ne connaissais que très peu.

Tout ce que je savais d'elle, c'était qu'elle dessinait correctement. En l'espionnant lors de sessions se déroulant dans l'arrière-cours du Manoir, j'ai également appris qu'elle se débrouillait au tir à l'arc. En revanche, toutes ses notes de musique sonnaient faux lors des séances de piano obligatoires avec Madame Hermary et elle détestait les brocolis.

J'ai basé mon amitié potentielle sur peu de faits et pourtant, c'est sans doute parce que mes informations étaient incomplètes que cela a fonctionné.

Jusqu'à Joan, je n'avais jamais compris la métaphore de la Directrice. Cela a alors pris davantage de sens, comme si au fil des années, les fils qui me reliaient à elle s'enroulaient autour de mon cœur, devenant plus solides. À présent, ces derniers tiraient dès qu'une dispute nous contrariait et la douleur s'envolait lorsque nous étions ensemble.

Ainsi, lorsque mes doigts se posent sur l'enveloppe et la saisissent, la première pensée qui me vient à l'esprit, m'est inhabituelle. Je ne me demande pas ce que ce bouleversement va représenter pour moi. Je me demande ce que cela va engendrer pour nous.

Tandis que mes yeux glissent vers Joan, Betsie avance et me tire par la manche.

« Tu ne l'ouvres pas ? »

Je grimace et fourre l'enveloppe dans la poche de mon manteau. Puis je recule, obligeant les enfants dans mon dos à s'écarter.

« Je vais marcher. » lancé-je.

Je tourne les talons et m'éloigne dans la Rue Bancale. Je passe devant quelques maisonnettes, trois boutiques, l'épicerie et m'éloigne vers la forêt. Les habitations ne sont bientôt plus que de vagues silhouettes dans mon dos.

Devant, s'étend une prairie de neige interminable bientôt avalée par les bois. J'atteins l'orée et m'y engouffre. Je n'ai pas l'intention de me rendre jusqu'au lac, mais je suis le chemin qui y mène.

Le bruit étouffé de mes pas dans la neige m'aide à oublier momentanément la bombe qui repose dans la poche gauche de mon blouson. Je me force à relever la tête pour observer le paysage et laisser mes pensées s'y perdre quelques instants. Ces bois sont principalement composés de sapins, donc excepté quelques troncs nus, la plupart comporte des feuillages fournis sous lesquels ploient des amas de neige.

Lors de températures particulièrement basses, la neige se cristallise sur les branches, et quand la lumière du soleil passe à travers, le paysage devient grandiose.

Dans ces moments, on a vraiment l'impression que la magie existe.

En cet instant, par ailleurs, j'ai très envie cela soit vrai. Je me doute déjà que cette lettre va saccager ma vie, et peut-être ai-je également conscience qu'il en sera de même pour tous les résidents de l'Orphelinat. N'est-ce donc pas le moment idéal pour y croire ?

MORDICUS

Lorsque nous grandissons, nous décevons.

Notre image évolue, en s'améliorant par certains aspects et en se détériorant par d'autres.

Je pourrais affirmer sans l'ombre d'un doute qui sont les enfants préférés de Madame Hermary et lesquels se trouvent tout en bas du classement.

Mais la Directrice est douée pour donner l'impression d'être équitable. Les gens y croient presque. J'y croirais presque.

Mais la Directrice n'a aucune idée du nombre d'indices qu'elle délaisse derrière elle. Je ne suis pas le seul à discerner l'ampleur des incohérences qu'elle nous raconte, mais je suis certain d'être l'unique personne à ne pas nier en bloc ce qui se passe.

Du coin de l'œil, j'observe les autres enfants dans le salon.

Plongé dans mon bouquin, je relis les passages que j'ai annotés au crayon et les questions qui fourmillent entre les pages. Je ne possède pas le tableau global. Il me manque encore quelques séquences du film, mais je me rappelle de certaines choses.

Madame Hermary et ses paires pensent que nous sommes tous amnésiques.

Elles sont persuadées que nos souvenirs se sont envolés avec notre enveloppe corporelle, et qu'une fois cette dernière retombée en poussière, tout le reste a également disparu.

Mais les choses ne s'arrêtent pas là. Ils ne nous ont pas tout enlevés. La preuve, je me souviens de quelques instants. Pas suffisamment pour savoir exactement

ce qui s'est passé, mais assez pour comprendre qu'on nous raconte des mensonges.

Depuis que j'ai compris que l'Orphelinat repose sur des illusions, j'ai du mal à me connecter aux autres. On dirait qu'ils préfèrent rester dans l'ignorance plutôt que de creuser et découvrir un squelette.

Nous avons grandi ensemble, et pourtant, nous avons faits des choix différents. Encore deux ans en arrière, je m'entendais très bien avec Pooja, et Marly m'appréciait beaucoup aussi.

Mais entre-temps, je suis devenu quelqu'un d'autre et elles aussi. Elles ne me comprennent pas, ou du moins, pas encore.

Bientôt, j'apporterais la preuve ultime. Tout le monde saisira à quel point cet endroit est étrange. Pour l'instant, je me contente des réprimandes. Elles pensent simplement que j'ai grandi, parce que l'âge oblige à évoluer, des parts de nous se transforment tandis que d'autres disparaissent à jamais. L'ancienne version de nous-même s'émiette.

Nous mourrons alors aux yeux des autres, mais aussi aux nôtres.

Surtout aux nôtres.

Je ne suis plus celui que j'étais, et peut-être même, ne l'ai-je finalement jamais été.

TROIS

MARLY

Coucou, c'est moi.

La lettre commence de cette façon. Mes yeux ne quittent pas les mots, qui noircissent le papier.

En rentrant tout à l'heure au Manoir, tout le monde m'attendait dans le salon. Personne n'a osé émettre une quelconque hypothèse, comme si l'enveloppe renfermait une substance empoisonnée.

J'ai préféré m'isoler avant de l'ouvrir. Je sais déjà que les écrits dissimulés à l'intérieur m'atteindront davantage que du poison.

C'est pourquoi, seulement une fois dans ma chambre, sous les yeux des tableaux de Anty et des miens, que je me résigne à ouvrir la boîte de Pandore. La lettre ne renfermait peut-être pas l'espoir, mais c'est en tout cas l'impression que j'en avais.

Tandis que mon regard parcourt de nouveau le paragraphe, je cherche un nom et jusqu'à la fin, je crois qu'il apparaîtra. Cependant, l'expéditeur ne désire visiblement pas que je le contacte. Il ne me dit pas qu'il m'aime, il ne me dit pas que je lui manque et n'explique pas pourquoi il m'a abandonné.

Après avoir relu la lettre plusieurs fois, je commence à saisir que je me suis fourvoyée, parce que dès la mention de mon prénom sur l'enveloppe, mon inconscient a tout de suite pensé à ma famille biologique. Je parie qu'il en est de même pour les autres. Chacun des orphelins, le salon, en bas, est sans doute persuadés que mes parents viendront bientôt me chercher. Mais je n'y compterais pas. Cette lettre n'évoque rien de tout cela. Elle transmet, au contraire, un message curieux qui ne signifie rien pour moi.

Coucou, c'est moi.

Les prochains jours seront énigmatiques. C'est normal et nécessaire.

Souvent, lorsque certaines choses deviennent confuses, l'essentiel devient très clair.

Tu découvriras des informations abominables et tu devras les taire à tout le monde. Mais tout ira bien parce que je serais là pour toi, d'accord ? Qu'importe ce qui se passe, tu auras toujours une personne de confiance à tes côtés.

Un bruit résonne à la porte de la chambre. Quelqu'un toque contre le bois.

« Marly ? » appelle la Directrice.

Je me dépêche de ranger la lettre sous mon oreiller et récupérer un bouquin qui traîne sur le sol. Je m'avance vers la porte et l'ouvre. Madame Hermary, haute et sévère dans son uniforme noir, me toise de haut en bas.

« Comment te sens-tu ? »

Je fronce les sourcils comme si je trouvais la question bizarre.

« Comment ça ? »

Madame Hermary grimace :

« Les enfants m'ont sauté dessus dès que j'ai franchi les portes de l'Orphelinat.

Ils m'ont dit ce qu'il s'était passé. Tu as reçu une lettre, c'est exact ? »

Je n'ai pas réfléchi en cachant la lettre sous mon coussin. Je ne réfléchis pas davantage lorsque je mens de manière éhontée.

« Oh, ça. Ne vous en faites pas. C'est une blague de Joan.

-Une blague ? » répète la Directrice comme si elle n'avait aucune idée de ce que signifiait ce mot.

J'acquiesce avec un rictus ;

« Une plaisanterie, si vous préférez. Allez, avouez que c'est drôle. Elle a réussi son coup. Ça fait jaser tout le monde. »

La Directrice m'observe encore un instant, avant de céder ;

« Très bien. N'oublie pas que nous avons un cours de tir à l'arc dans une demi-heure.

-C'est noté. » répliqué-je.

Les yeux de Madame Hermary s'attardent dans ma chambre par-dessus mon épaule, à croire que la lettre va surgir jusqu'à elle comme par magie. Lorsque sa silhouette s'éloigne enfin dans le couloir, je referme la porte et m'y adosse.

Mon regard vagabonde jusqu'à mon oreiller.

Je vais devoir trouver un meilleur endroit pour dissimuler mes secrets. Le premier endroit où Hermary ira fureter, profitant de ma présence au cours de tir à l'arc, ce sera ici.

J'ignore d'où me vient cette intuition, mais elle est intense. Je m'approche à pas lents de mon lit, dépose le livre sur la couette et récupère la lettre. Le papier me paraît très froid.

En relisant les lignes, je comprends que je ne possède aucune intuition. Avant que la Directrice ne se pointe à ma porte, les dernières phrases ont sans doute retenu l'attention de mon esprit, et ce, d'une manière inconsciente.

La lettre se termine ainsi ;

Je t'écris tout cela avant de partir, parce que je préfère te prévenir. Cet endroit n'est pas ce que tu crois. C'est un passage.

MORDICUS

« Qu'est-ce qui te fait croire qu'on trouvera des réponses ici ? demande Joan à Marly.

-Parce que chaque fois que j'ai une question, Madame Hermary me dit d'aller jeter un coup d'œil à la bibliothèque.

-Tu sais, dit Joan, ces textes sont écrits par de vrais gens. Ça veut dire que c'est une bibliothèque de la connaissance humaine, et pas du savoir universel.

C'est *pas* magique, Marly.

-Ça vaut le coup d'essayer.

-Souvent, j'ai l'impression que tu es stupide...

-Oh, attends, trouvé.

-... avant que tu ne me prouves que tu as toujours raison sur tout. » termine Joan en levant les yeux au ciel.

Les filles tournent dans un deuxième rayon de livres. Je recule pour éviter qu'elles ne me remarquent, mais mon coude percute une étagère, mes pieds se prennent dans une pile de bouquins laissée sur le sol et je tombe en arrière dans un amas d'ouvrages. Lorsque mes yeux se lèvent, les deux filles m'observent. Elles me font face, bien campées sur leurs jambes.

« On peut t'aider à nous espionner, Momo ? lance Marly.

-Je...

-Tu n'es pas très doué, cela dit, relève Joan. N'en fais pas ta vocation.

-C'est pas ce que... »

Betsie choisit ce moment pour surgir et nous annoncer que le cours de tir à l'arc ne va pas tarder à débuter. Les filles hochent la tête et s'éloignent. Marly porte une pile de livres entre les bras, mais je n'arrive pas à en distinguer un

seul titre. Le temps que je me remette sur pieds, elles sont déjà sorties de la bibliothèque.

Grommelant en mon for intérieur, je m'oblige à aller me préparer pour le cours. Je grimpe les escaliers jusqu'au second étage, entre dans ma chambre et enfille la tenue de sport adéquate.

Cela comprend une tunique serrée pour éviter les vêtements volants susceptibles de s'accrocher à l'arc, mais également des gants en cuir, dont les manches s'étirent jusqu'aux avant-bras, agrémentées d'une palette de protection pour que la corde ne claque pas sur le bras, porteur de l'arc. Nous sommes également obligés de porter un casque en cuir en cas de flèches perdues. Ce dernier, malgré la sangle pour le régler, me tombe toujours sur les yeux.

En rejoignant ma porte, je passe devant le miroir et mon regard intercepte celui de mon reflet. On dirait un croque-mort qui a revêtu la tenue d'un gladiateur ou pour faire simple, j'ai l'air ridicule, comme toujours.

Lorsque je regagne le jardin-arrière de l'Orphelinat, les quinze élèves d'aujourd'hui s'y trouvent déjà, incluant Joan et Marly.

Sans les regarder, je saisis l'arc et le carquois remplis de flèches qui me sont attribués pour la leçon. Je me poste en rang à côté de Marly. Joan est sur sa droite et me lance un mauvais regard. Je n'ai jamais apprécié Joan, mais j'ai toujours estimé Marly ; elle est plus intelligente que la plupart d'entre nous. C'est une qualité qui entre dans mes critères de considération.

« J'ai entendu dire que tu avais reçu une lettre, lancé-je, l'air de rien.

-Mmh. C'était juste une blague, grommelle Marly en encochant une flèche.

-Une blague ?

-Oui. Une blague.

-Vraiment ?

-Une blague. Une plaisanterie. Une galéjade. Un canular. Reçu ? »

D'un geste, elle tend sa corde et vise les cibles qui se trouvent à plusieurs mètres à l'autre bout du jardin enneigé.

« De qui ? » insisté-je.

Marly tire et la flèche s'enfonce dans la partie jaune du cercle, la plus à l'extérieur. À côté, la cible de Joan en comporte déjà trois au centre. C'est la meilleure élève de ce cours. L'adjointe de la Directrice l'encense à chaque bilan du mois.

On ne me congratulate jamais pour le nombre de bouquins que je lis et pourtant, je m'interroge sur laquelle de ces activités est la plus utile ? Dans quel contexte, aurions-nous l'obligeance d'utiliser un arc et des flèches alors que Monsieur Brunnec de l'autre côté de la rue possède un Glock 44 ? Madame Hermary dit que c'est pour travailler l'esprit et la précision. Je réplique qu'il y a les livres pour ça. Pooja ajoute que ça rentre dans le cadre du Manoir et de nos attelages de chevaux.

Cette dernière, pourtant l'ainée de tous, se croit souvent dans un roman. Les histoires de fées de Madame Hermary lui ont monté à la tête après toutes ces années. Si je lui disais avoir croisé une licorne en revenant au Manoir ce matin, pas sûr qu'elle remette en question ma fable.

Marly encoche une nouvelle flèche. Je me rends compte qu'elle n'a toujours pas répondu à ma question ;

« Une blague de qui ? répété-je.

-De Joan.

-De Joan ? »

Marly me jette un coup d'œil agacé ;

« Je parle elfique ou quoi ? Oui. *Une blague.* Oui. *De Joan.* »

La tête de Joan dépasse de la silhouette de Marly, tel un coucou jaillissant de son horloge.

« Ou peut-être est-ce de toi ? lance-t-elle. Tu as l'air de trouver cet événement si intéressant. »

Je lève les yeux au ciel ;

« Bien sûr que je suis curieux. C'est la première lettre de l'Orphelinat depuis cinquante années. C'est troublant pour tout le monde. Elle doit forcément contenir des informations importantes. »

Marly finit de tirer, rate encore, puis se tourne vers moi ;

« Tu sais ce que je trouve de troublant ? C'est que tous les autres m'ont seulement demandé ce qu'avait dit ma famille et que toi, tu n'y fais pas référence.

-Tu ne m'en as pas laissé le temps. » dis-je après une pause trop longue.

Marly fait mine de se gratter la tête avec l'embout de son arc, comme si elle réfléchissait.

« Alors tu crois que ce courrier provient de mes parents ?

-Euh... tu ne viens pas de dire qu'il venait de Joan ? balbutié-je.

-Tu sais quoi ? reprend Marly avec un drôle de sourire. Peut-être que tu peux essayer de te mettre à ma place, Momo ? Tu es le premier suspect de la liste.

-Je peux me permettre de te demander pourquoi ?

-Depuis des mois, tu bassines tout le monde en répétant que nous n'avons pas de famille et que nous n'en avons jamais eu, glisse Joan.

-Aurais-tu changé d'avis ? enchaîne Marly. Et nous sommes quoi, selon toi ?

Des robots ? Des fantômes ? »

Marly m'embrouille le cerveau avec son inquisition. Je secoue la tête, cherchant quelque chose qui pourrait l'interpeller. L'Adjointe vient à notre hauteur et me reproche de ne pas avoir encore exercé.

Je m'excuse et me concentre sur ma cible. Je n'ai jamais atteint le centre de toute ma vie. Je n'ai aucune attente. Marly et Joan m'ignorent de leur côté, focalisées sur leurs gestes.

« Vous avez raison, dis-je finalement, les yeux rivés sur le centre rouge. Je vous espionnais. »

Je relâche la corde qui vibre et envoie ma flèche strier l'atmosphère jusqu'à s'enfoncer en plein milieu de la cible.

J'entends l'Adjointe de la Directrice qui me félicite depuis l'autre bout du jardin. Je me tourne vers les filles. Les regards de Marly et Joan passent de la cible à moi. Je plante mon arc dans le sol, le bras tendu comme si je tenais un spectre très puissant et répète :

« Dans la bibliothèque, je vous espionnais. »

Marly plisse les yeux, essayant de comprendre ce que je cherche à faire en avouant la vérité et j'y viens ;

« Parce que je remets les choses en question, enchaîné-je. Je sais que la lettre est importante. Je sais qu'il ne s'agit pas d'une blague.

-Vraiment ? grince Marly. Le meurtrier passe aux aveux ? »

Je secoue la tête ;

« Depuis quand le premier suspect de la liste est-il le véritable coupable ? »

Marly et Joan échangent un regard, puis cette dernière grommelle ;

« Mmh, c'est ce qu'un bon assassin dirait pour se dédouaner de sa mauvaise farce.

-Une mauvaise farce ? dis-je avec un sourire. Si vous tenez vraiment à faire avaler ce bobard aux autres, il faut être plus convaincantes, les filles. Marly s'en sort bien, mais tu mens comme un pied, Joan. »

Joan redresse le menton, les yeux étrécis ;

« Et toi tu...

-Joan, la coupe Marly en m'observant. Mordicus... tu as toujours été certain de... la possibilité de certaines choses.

-Ne me dis pas que tu crois un seul mot qui sort de sa bouche ? » proteste Joan. Je l'ignore et me concentre sur Marly.

Pour la première fois, je vois dans ses yeux, une expression que je n'ai aperçu jusqu'ici, que dans le reflet de mon miroir. C'est la certitude qu'il existe quelque chose de plus grand, quelque chose qui n'est pas si évident à remarquer, quelque chose qu'on doit apprendre à voir avec des yeux qui sont seulement habitués à regarder ce qui se trouvent juste sous le bout de son nez.

« Est-ce que tu peux nous aider ? demande Marly. À découvrir ce qui est caché ?

-Marly... hésite Joan.

-Oui, dis-je. Je suis même doué pour ça. »

A SUIVRE...